livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:17 - page 7

Sommaire

INTRODUCTION 9

Chapitre 1
Avant d'ouvrir le livre 13

Chapitre 2
Résumé détaillé et structure de l'Apocalypse 21

Chapitre 3
Quel est *vraiment* le genre littéraire de ce livre ? 35

Chapitre 4
L'Apocalypse parle-t-elle de notre avenir ? 45

Chapitre 5
Critiques sociales et tensions politiques 59

Chapitre 6
Que faire de la violence du livre ? 73

Chapitre 7
Décoder les symboles de l'Apocalypse à la lumière de l'Ancien Testament 87

Chapitre 8
Une leçon de théologie trinitaire 103

Chapitre 9
Les chrétiens, du martyre à la Jérusalem céleste 117

Chapitre 10
La réception de l'Apocalypse dans l'Église 129

Chapitre 11
Clefs pour la culture 139

CONCLUSION 149

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:17 - page 8

ANNEXES

Lexique 155
Bibliographie 163

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:17 - page 9

Introduction

Le dernier livre du Nouveau Testament, l'Apocalypse de Jean, est victime d'un très profond malentendu. Dans le langage courant, « apocalypse » désigne une catastrophique fin du monde. Après la guerre de 1914, les écrivains se servirent du terme pour décrire l'enfer des tranchées. Dans les années 1960, on croyait à l'« apocalypse atomique », et même le général de Gaulle utilisa le vocable dans une conférence de presse en 1963. Actuellement, on parle d'« apocalypse écologique ». En réalité, ce sens métaphorique est très tardif en français, puisqu'il ne remonte qu'à la deuxième moitié du XIXe siècle. Avant cela, au XVIe siècle, on qualifiait de « style d'apocalypse » un écrit pas très bien rédigé et très obscur.

Nos voisins anglophones et germanophones se montrent beaucoup plus prudents, quand ils désignent le livre par la traduction du mot grec : *Revelation* ou *Offenbarung*. Car le terme grec *apokalupsis* ne dit pas autre chose. Le verbe dont il dérive, *apokaluptein*, est en effet assez fréquent et signifie « dévoiler, révéler, découvrir ». L'Apocalypse de Jean n'est donc qu'une « banale » révélation.

On a longtemps pensé que ce texte rédigé à la fin du Ier siècle avait pour unique but de faire peur aux chrétiens, afin de les rendre plus dociles aux enseignements de l'Église. Même si cette « pastorale de la peur » par l'Apocalypse a bien existé, elle fut beaucoup moins importante qu'on l'a cru : les Pères de l'Église s'en méfiaient, et à leur suite le Moyen Âge n'en fit qu'un usage assez limité, davantage dans l'iconographie que dans la prédication. Ce n'est qu'après la Réforme, et

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:17 - page 10

surtout dans les Églises du Réveil nées au XVII^e siècle que l'Apocalypse connut la plus grande vogue.

Puis, à partir du XX^e siècle, on souligna que le texte cherchait plus à rassurer qu'à inquiéter : destinées à des communautés qu'on imaginait victimes de persécution, on pensait que le but de l'ouvrage était de leur montrer que les épreuves allaient bientôt cesser et que l'affrontement avec les forces du Mal dont l'Empire romain était l'incarnation allait se solder par la victoire de Dieu et de ses fidèles.

Aujourd'hui, les exégètes nuancent beaucoup cet optimisme. Certes, le livre explique aux chrétiens qu'ils se trouvent dans une dynamique conduisant au salut, mais il leur fait également la leçon : pas question de se laisser séduire par le prestige politique et la course aux honneurs des Romains ; pas question de se laisser avoir par la promesse de prospérité économique et de vie confortable qu'ils offrent à ceux qui se soumettent. Texte d'une surprenante modernité, l'Apocalypse constitue avant tout une déconstruction des mécanismes du pouvoir et de l'aliénation des masses, en même temps qu'une vigoureuse dénonciation d'une société fondée sur le profit.

Mais l'Apocalypse est bien davantage. C'est un écrit d'une stupéfiante virtuosité littéraire, presque entièrement tissé de références à l'Ancien Testament retravaillées de manière créative avec *maestria*. Parvenu à la toute fin de la Bible, le lecteur est ainsi invité à revenir en arrière, à reprendre sa lecture, pour découvrir des potentialités qu'il n'avait pas aperçues au cours de son premier passage, des symbolismes qu'il n'avait pas identifiés. C'est également un magistral enseignement sur la Trinité qui fit passer une partie des représentations issues du judaïsme de l'époque de Jésus dans le langage chrétien (notamment les méditations sur le Trône de Dieu) ; décrit le rôle éminent du Christ qui en fait l'égal de Dieu ; définit la place de l'Esprit comme lien entre la divinité et les êtres humains. C'est enfin un réservoir inépuisable de symboles et

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:17 - page 11

d'images pour dire l'espérance chrétienne : la descente de la Jérusalem céleste ne cessa d'inspirer depuis Augustin tous ceux qui voulurent donner forme au futur de l'humanité.

À l'heure où certains mouvements fondamentalistes chrétiens s'en servent comme une sorte d'agenda des événements qui nous attendent, où d'habiles faiseurs d'opinion l'instrumentalisent pour renouer avec une pastorale de la peur bien laïcisée et non dénuée d'ambitions politiques, il est urgent de relire l'Apocalypse pour découvrir qu'il n'a rien de ce livre désespéré et angoissant.

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:17 - page 12

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:17 - page 13

1.

Avant d'ouvrir le livre

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:17 - page 14

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:17 - page 15

POURQUOI LE TITRE « APOCALYPSE » ?

Le livre commence ainsi : « Révélation de Jésus Christ que Dieu lui donna pour montrer à ses serviteurs ce qui doit arriver bientôt. Il la fit connaître en envoyant son ange à Jean son serviteur » (Ap 1, 1). Le titre reprend donc le tout premier mot de Jean : « Apocalypse » n'est que la latinisation du terme *apokalupsis*, habituellement traduit par « révélation ».

Dès le début, le texte s'annonce comme un dévoilement qui nous est transmis à travers une série d'intermédiaires : Dieu d'abord, puis le Christ, puis Jean, et enfin le livre qu'il écrit.

Cette révélation n'est absolument pas isolée dans la littérature juive. Autour du IIIe siècle av. J.-C., on constate en effet un abandon de l'ancien genre littéraire de la prophétie (représenté par exemple par les livres d'Isaïe, de Jérémie ou de Zacharie) dans lequel le prophète égrenait des oracles souvent rédigés sous la forme poétique. Celle-ci est remplacée par ce nouveau genre, l'apocalyptique, dont le livre de Daniel constitue tout à la fois l'un des modèles et des points de départ. Il se caractérise par trois éléments littéraires : 1° un cadre narratif qui met en scène un voyant et non plus un prophète ; 2° un déplacement soit réel soit en pensée au ciel ou aux enfers, qui prend parfois l'apparence d'une sorte de « visite guidée » ; 3° un dispositif interprétatif sous la forme de voix célestes ou d'un ange qui explicite ce que le voyant (et donc le lecteur) est en train de contempler. Cette forme littéraire permet d'intriquer le temps et l'espace, car 1° elle révèle la géographie du monde surnaturel ; 2° elle décrypte le passé de l'humanité pour mieux brosser le tableau du futur eschatologique.

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:17 - page 16

Cette forme littéraire a pu être définie comme une sous-catégorie de la littérature mystique, car son but est d'interpréter le monde réel à la lumière de la description d'un « arrière-monde », que l'on a pu qualifier au gré des époques et des idéologies de divin, surnaturel, transcendantal, supraterrestre, etc. Elle fleurit du IIe siècle av. J.-C. au IIe siècle apr. J.-C., comme le prouvent certains passages du *Premier Livre d'Hénoch*, l'*Apocalypse syriaque de Baruch* (appelée aussi *2 Baruch*), le *Quatrième Livre d'Esdras* (ou *4 Esdras*), l'*Apocalypse d'Abraham*, l'*Apocalypse de Pierre* (une apocalypse chrétienne), etc.

Comment a-t-il été écrit ?

L'Apocalypse constitue un cas particulier dans l'ensemble du corpus biblique puisque c'est l'un des rares livres qui nous dit dans quelles circonstances il a été écrit :

> Moi, Jean, votre frère et votre compagnon dans l'épreuve, la royauté et la persévérance en Jésus, je me trouvais dans l'île de Patmos à cause de la Parole de Dieu et du témoignage de Jésus. Je fus saisi par l'Esprit au jour du Seigneur, et j'entendis derrière moi une puissante voix (Ap 1, 9-10).

L'auteur

Le visionnaire se désigne lui-même comme *Ioannès*, Jean. La tradition l'a assimilé à la fois à l'apôtre Jean, frère de Jacques, fils de Zébédée, l'un des Douze, que l'on connaît par les évangiles et les Actes des Apôtres ; l'évangéliste auteur de l'évangile de Jean ; l'épistolier auteur des trois lettres de Jean. Aujourd'hui, on a coutume de séparer ces différents personnages. En effet, les premiers témoignages n'identifient pas l'apôtre et l'évangéliste (qui ne se désigne d'ailleurs pas comme « Jean », mais comme « le Disciple que Jésus aimait ») et en tout cas, ils distinguent clairement Jean le voyant de Jean

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:17 - page 17

l'évangéliste. En outre, on peut constater de fortes disparités de vocabulaire, de style et de théologie entre les textes. Un exemple parmi tant d'autres : « Agneau » et « Jérusalem » sont des concepts très importants à la fois pour l'évangile et l'Apocalypse. Or, « agneau » se dit *arnion* (le tout jeune agneau) dans l'Apocalypse et *amnos* (l'agneau suffisamment grand pour être sacrifié) chez Jean, tandis que « Jérusalem » se dit *Hiérosoluma* chez Jean (le nom grec de la ville) et *Iérousalem* (la transcription de l'araméen) dans l'Apocalypse.

D'après ce qu'il dit de lui, ce Jean est un chrétien d'origine juive, qui est une sorte d'apôtre itinérant (ce qui permet d'expliquer les lettres). Il est probablement en guerre contre d'autres tendances idéologiques, dont ceux qu'il nomme « les Nicolaïtes » (Ap 2, 6) ou des apôtres concurrents, dont une femme qu'il appelle « Jézabel » (Ap 2, 20). Il est difficile d'estimer l'étendue de ces divergences. Il semble en tout cas que Jean, l'auteur de l'Apocalypse, demeure très ancré dans la tradition juive, dans ses Écritures et dans sa méfiance envers les cultes et le mode de vie grec et romain ; ses adversaires paraissent plus prompts à adopter ce même mode de vie.

Le lieu

Patmos est une île des Sporades en mer Égée. Très proche des côtes de la Turquie actuelle, elle est englobée dans la province romaine d'Asie Mineure, qui couvre la façade maritime de cette même Turquie. La tradition veut que Jean y ait été exilé à cause de son christianisme par les Romains. Cela est assez étrange : la peine de relégation (*relegatio in insulam*) est une punition réservée aux personnages de très haut rang que l'Empereur ne pouvait décemment mettre à mort. Pour les autres, il était beaucoup plus simple de les exécuter ou de les condamner à travailler dans les mines. On peut donc imaginer que Jean a pris de lui-même la fuite.

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:17 - page 18

La date

Pour situer son texte, l'auteur dit qu'il écrit le « jour du Seigneur », c'est-à-dire un dimanche. Mais en quelle année ? Une tradition ancienne, fournie par Irénée de Lyon, affirme : « il n'y a pas très longtemps que [l'Apocalypse] a été vue, mais cela s'est passé presque au temps de notre génération, vers la fin du règne de Domitien » (*Contre les Hérésies* V, 3). Domitien, le fils de Vespasien et le frère de Titus règne de 81 à 96 : beaucoup placent donc l'Apocalypse vers 95. Cette datation correspond assez bien au symbolisme mis en œuvre dans la vision de la Bête de la mer (Ap 13), qui est une image de Rome et dont les diadèmes peuvent évoquer les dix empereurs qu'a connus Rome jusqu'à Domitien. Elle cadre bien également avec la désignation de Rome comme « Babylone », une dénomination que l'on trouve dans la littérature juive après l'exil (comme dans le *4 Esdras* ou *2 Baruch*).

POURQUOI A-T-IL ÉTÉ ÉCRIT ?

Comme on a pu le dire en introduction, les interprètes ont longtemps cru que l'Apocalypse avait été rédigée comme une manière de consolation pour des communautés opprimées. Or, la fin du I^er^ siècle n'a rien d'une époque de persécution massive. En effet, si Tacite, Suétone ou Dion Cassius parlent des exactions de l'époque de Domitien, celles-ci semblent avoir eu pour but d'asseoir son pouvoir à Rome et n'avoir touché que des familles aristocratiques ; elles ne paraissent pas posséder de composante religieuse. En outre, il ne faut pas négliger le fait que ces historiens écrivent au siècle suivant, sous la dynastie des Antonins, et avaient tout intérêt à noircir les empereurs de la dynastie qu'ils avaient remplacée, les Flaviens.

Si les persécutions ne sont pas étatiques, rien n'empêche de penser que de nombreuses brimades aient pu intervenir,

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:17 - page 19

selon un principe que l'on voit à l'œuvre quelques années plus tard sous Trajan. À son gouverneur Pline le Jeune qui l'interrogeait sur la conduite à tenir face aux chrétiens, l'Empereur répond qu'il n'est pas question de se lancer dans une recherche systématique des chrétiens, mais que si ceux-ci sont accusés et refusent d'abjurer leur religion en invoquant les dieux, on les condamnera (PLINE LE JEUNE, *Lettres*, X, 97-98). Les chrétiens vivaient donc à la merci de dénonciations, livrés aux jalousies et aux manigances locales.

Malgré cette tension qui explique que le texte remémore le nom de héros comme Antipas (Ap 2, 13), évoque le sang des martyrs (Ap 6, 9-11) et rappelle ceux qui sont tués pour la foi (Ap 20, 4), il semble que les chrétiens aient plutôt connu une situation favorable. Les plus grands dangers qui paraissent menacer certains sont par conséquent la tiédeur dans la foi liée à l'enrichissement comme à Laodicée (Ap 3, 14-22) ou la tentation de participer au système marchand de l'Empire (Ap 13, 16-18).

Il faut donc apporter une réponse complexe à la question du but de l'écriture du texte : celui-ci cherche à la fois à donner sens à l'assassinat de certains membres de la communauté, tout en prémunissant cette même communauté contre les séductions de la prospérité économique ou de la carrière politique. Il s'agit par conséquent tout à la fois de rassurer et d'inquiéter.

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:17 - page 20

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:17 - page 21

2.

Résumé détaillé et structure de l'Apocalypse

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:17 - page 22

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:17 - page 23

Trois histoires en une

La principale surprise lorsqu'on ouvre le livre est de constater que Jean ne raconte pas un, mais bien trois récits successifs. La première histoire raconte l'apparition à Jean d'un être humain majestueux sur l'île de Patmos. Celui-ci lui ordonne d'écrire une lettre et de l'envoyer à sept églises d'Asie. La figure réconforte Jean, lui explique des symboles particuliers, puis dicte sept messages aux anges des sept églises.

Deuxième histoire : Jean entend une voix venue d'en haut, l'invitant à faire l'ascension des cieux. Il monte donc au ciel, contemple Dieu sur le trône entouré de la cour céleste, et entend les hymnes célestes. Un rouleau est présenté, mais il est scellé et personne ne peut l'ouvrir, ce qui fait pleurer Jean. Puis un personnage, annoncé comme un lion, mais qui se révèle être un agneau, procède à l'ouverture du rouleau en sept étapes. À chaque étape, diverses calamités se manifestent. Le septième sceau produit un temps de silence, puis sept sons de trompettes, chacun accompagné de différentes visions. Quand la dernière trompette retentit, nous entendons l'annonce : « Le royaume de Dieu est venu ».

Troisième histoire : une femme céleste, sur le point d'accoucher, est poursuivie par un dragon qui cherche à s'emparer de son enfant. La femme est sauvée et l'enfant préservé, mais le dragon se retourne pour guerroyer contre ses autres enfants. On redescend sur terre. Le dragon suscite deux grandes bêtes pour l'aider, l'une de la mer et l'autre de la terre. Les scènes de la moisson céleste prédisent le jugement terrestre, qui est alors décrété par sept événements catastrophiques, menant à la grande annonce : « tout est accompli ».

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:17 - page 24

Ce qui est accompli est raconté en deux séries de scènes impliquant deux femmes. L'une, prostituée, conduit à la guerre contre le ciel, au guerrier divin, à la destruction, à mille ans de paix puis au retour des puissances du Mal, à la bataille finale, et au jugement final ; l'autre, épouse de l'Agneau, est la nouvelle Jérusalem.

	Histoire 1	Histoire 2	Histoire 3
Chapitres	1–3	4–11	12–22
Lieu	Patmos	Cieux	Terre
Figure de Jésus	Homme gigantesque	Agneau blessé	Guerrier divin
Autres personnages	Anges des Églises	Anciens et créatures célestes	Dragon et bêtes Prostituée Femme et enfant
Fonction du voyant	Secrétaire	Visionnaire céleste	Prophète

L'Apparition du Fils d'Homme (Ap 1–3)

Reprenons le fil du livre pour entrer dans les détails. La première partie décrit donc l'apparition du « fils d'homme » (Ap 1, 13). Elle débute par une introduction en deux temps (Ap 1, 1-8). Les trois premiers versets du livre méritent d'être médités, car ils forment en quelque sorte le programme de l'ouvrage : cette révélation a été donnée à Jean pour le bonheur de ceux qui vont la lire. Le second temps est une adresse à « sept Églises qui sont en Asie », les sept communautés dont Jean est familier. Sous le nom « Asie », il faut reconnaître la province romaine d'Asie Mineure. Ce territoire, qui couvre la façade maritime ouest de la Turquie moderne

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:17 - page 25

(celle qui s'ouvre sur la mer Égée), était l'une des provinces romaines les plus riches et des plus hellénisées de tout l'Empire. Le christianisme y a été introduit très tôt, car selon le livre des Actes des apôtres, Paul s'y est rendu lors de ses voyages missionnaires. Le choix d'Éphèse, Smyrne, Pergame, Thyatire, Sardes, Philadelphie et Laodicée peut être purement conjoncturel et correspondre aux communautés que le voyant a l'habitude de visiter (elles forment une sorte de cercle situé sur des routes commerciales accessibles). On peut également y lire un chiffre symbolique. 7 est en effet le nombre favori de l'auteur. Dans la Bible, il signifie la complétude ou l'accomplissement qui se trouve dans les sept jours de la Création. Les Sept Églises représentent donc aussi la plénitude de l'Église.

La vision qui suit s'inspire du chap. 7 du livre de Daniel (Ap 1, 9-20). « Quelqu'un qui semblait un fils d'homme » apparaît. Il est à la fois une figure humaine qui condense les fonctions du roi et du prêtre (la robe et la ceinture d'or), mais également divine, puisque ses yeux, ses pieds et sa voix ont des propriétés qui excèdent l'humanité. On peut y reconnaître une première figure de Jésus, présenté dans sa toute-puissance.

Cette mise en scène permet de donner sens aux sept lettres reprises dans le dernier temps de cette première partie (Ap 2–3) : ce sont autant de communications divines faites aux sept anges protecteurs des sept Églises, c'est-à-dire aux communautés elles-mêmes. Elles sont classées en fonction du thème et de la gravité du message en allant du moins au plus inquiétant, puis en revenant du plus grave au moins grave. À Éphèse et Laodicée, le voyant blâme leur manque d'ardeur : l'une et l'autre se sont laissé aller à la tiédeur (Ap 2, 4 et Ap 3, 15). On critique Smyrne et Philadelphie d'avoir permis de laisser coexister les fidèles avec une « assemblée de Satan » (Ap 2, 9 ; Ap 3, 9) ; l'expression, assez exagérée, désigne probablement des chrétiens qui ont adopté une autre compréhension de la foi que celle du Voyant. Pergame et Sardes sont quant à elles plus grièvement touchées, car elles menacent de sombrer dans l'apostasie. À Pergame, certains (comparés à Balaam et appe-

lés les « Nicolaïtes ») poussent la communauté à manger de la viande sacrifiée aux idoles (Ap 2, 14-15). À Sardes, la communauté est proche de la mort sans qu'on sache bien le reproche précis du voyant (Ap 3, 2). La pire des Églises est celle de Thyatire dans laquelle réside une prophétesse concurrente à Jean, désignée sous le nom de code de Jézabel, la reine idolâtre du Livre des Rois (1 R 16 et 19), qui incitait, elle aussi, à consommer des viandes sacrifiées aux idoles (Ap 3, 20). Elle a plongé l'Église dans une grave crise spirituelle : les « profondeurs de Satan » (Ap 2, 24).

Par cette première partie, Jean exerce une sorte de ministère pastoral sur des communautés concrètes qu'il entend régenter. Mais en même temps, grâce au symbolisme universel du chiffre 7, il pointe les défauts de toute Église : la tiédeur de la foi et la tentation de l'idolâtrie. On ne cessera de retrouver ces deux thèmes dans le livre qui veut promouvoir une confiance absolue en Dieu sans compromission avec le monde.

La vision céleste (Ap 4–11)

Ap 4, 1 permet de faire transition avec la première vision : une porte s'ouvre au ciel, et Jean est invité à monter aux cieux. Plusieurs épisodes se succèdent alors.

La vision du trône de Dieu et la liturgie céleste (Ap 4–5)

Débute une vision du trône de Dieu et de la liturgie céleste. Elle est construite en deux parties rigoureusement parallèles : on commence par adorer Dieu (Ap 4), puis l'Agneau (Ap 5). Cette vision du trône de Dieu est le centre de toute apocalypse juive, il permet de célébrer Dieu à la fois comme créateur tout puissant et comme sauveur. La nouveauté chrétienne est qu'il existe une sorte de « dualité » en Dieu ; siège sur le trône « quelqu'un » (Ap 4, 2) – une dénomination vague pour ne

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:17 - page 27

pas mentionner Dieu – puis un agneau se dresse au milieu du trône (Ap 5, 6). Cet agneau, qui reprend la figure du Serviteur souffrant et la désignation de Jean Baptiste dans l'évangile de Jean, est certainement une figure de Jésus : le fait qu'il soit immolé et pourtant vivant fait allusion à la Passion et à la Résurrection.

Dieu et l'Agneau sont glorifiés par deux hymnes successifs qui soulignent pour Dieu, sa sainteté (Ap 4, 8) et son pouvoir créateur (Ap 4, 11) ; pour l'Agneau, la puissance de la rédemption (Ap 5, 9-10) et son éminente dignité (Ap 5, 12-13). Ceux-ci sont chantés par vingt-quatre vieillards et quatre animaux, dont le symbolisme provient clairement de l'Ancien Testament, mais qui est sujet à divergence d'interprétation. En revanche, une chose est sûre : comme le montre la notation d'Ap 5, 8, ces êtres célestes constituent les relais de la prière des chrétiens : à la liturgie terrestre correspond une liturgie céleste.

Ce passage ne fait pas qu'exalter les deux figures divines ; il permet de lancer la suite des événements à venir. En effet, un livre se trouve dans la main de Dieu, que seul l'Agneau peut ouvrir. Là encore, on peut hésiter sur l'interprétation. Il est clair, toutefois, qu'il s'agit là d'une représentation des desseins de Dieu.

Les sept sceaux (Ap 6, 1–8, 5) et les sept trompettes (8, 6–9, 21)

Dans l'Antiquité, les écrits étaient des rouleaux scellés ; pour les lire, il fallait briser les sceaux. Pour le rouleau divin, ce simple acte déclenche un enchaînement d'événements qui démontrent que le plan divin est en marche. Deux séries en sept volets dépeignent une variété de calamités qui vont frapper la terre : les sept sceaux et les sept trompettes. On retrouvera dans la suite du livre un troisième septénaire : les sept tonnerres, dont il est interdit à Jean de révéler la teneur (Ap 10, 4). Ces trois séries présentent des similitudes, tant dans leur forme que dans leur contenu. Ce sont trois façons différentes

de faire voir les mêmes choses. Il faut donc éviter toute interprétation rigide et chronologique de l'imagerie de l'Apocalypse.

La présence de ces catastrophes s'inspire des attentes apocalyptiques traditionnelles à propos de la fin du monde. Elles peuvent inclure des phénomènes terrestres (tremblements de terre, guerres, famines, persécutions) et des perturbations cosmiques (la chute des étoiles, le soleil brille la nuit et la lune le jour). Les tribulations eschatologiques constituent une période de souffrance intense et de crise pour les habitants de la terre. Pour les lecteurs chrétiens, l'exemple le plus connu de tels événements de fin des temps est la liste présente en Marc 13 et ses parallèles (Mt 24, 1-44 ; Lc 21, 5-38).

Matthieu 24	Luc 21	Marc 13	Ap 6–7
1. Guerres 2. Luttes internationales 3. Famines 4. Tremblements de terre 5. Persécutions 6. Éclipses du soleil et de la lune ; chute des étoiles ; bouleversement des puissances célestes	1. Guerres 2. Lutte internationale 3. Tremblements de terre 4. Famines 5. Persécutions 6. Signes dans le soleil, la lune et les étoiles ; hommes s'évanouissant de peur devant ce qui arrive ; bouleversement des puissances célestes	1. Guerres 2. Lutte internationale 3. Tremblements de terre 4. Famines 5. Persécutions 6. Éclipses du soleil et de la lune ; chute des étoiles ; bouleversement des puissances célestes	1er sceau : Guerre 2e sceau : Lutte internationale 3e sceau : Famine 4e sceau : Maladie/peste (mort et Hadès) 5e sceau : Persécutions 6e sceau : Tremblements de terre ; éclipse du soleil ; lune changée en sang ; chute des étoiles ; hommes appelant les rochers à tomber sur eux ; bouleversement des puissances célestes ; quatre vents destructeurs

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:17 - page 29

La lecture de ce tableau permet de se convaincre que Jean ne fait ici que broder sur des thématiques fréquentes à l'époque.

La vision de l'Église (Ap 7, 1-17)

Au milieu de ces catastrophes, un moment de pause permet d'apercevoir l'Église au cœur de la tourmente. Celle-ci est présentée comme un peuple d'élus – 144 000 personnes, un nombre évidemment symbolique – préservés de la colère de Dieu par un sceau. Ce peuple est distribué en tribus qui sont exactement les mêmes que les anciennes tribus d'Israël : il y a donc une continuité du peuple élu. Mais celui-ci est ensuite accompagné d'une « foule immense que nul ne pouvait dénombrer, de toutes nations, tribus, peuples et langues » (Ap 7, 9). Il y a deux manières de comprendre ces deux images. Ou bien on considère que ce sont deux peuples différents : au peuple d'Israël va se joindre la foule de ceux qui croient en Jésus, les païens donc. Ou bien on juge que ce sont deux comparaisons successives pour dire une même réalité : l'Église est à la fois le peuple élu de Dieu organisé en tribus et la multitude des élus, Juifs et païens ensemble. Ce qui militerait pour cette dernière interprétation est la fin du chapitre, qui laisse entendre que ce peuple est marqué par la persécution : il revient de la grande épreuve (Ap 7, 14).

Interlude : le petit livre et les deux témoins (Ap 10, 1–11, 14)

Après la suite des sept sceaux et des six trompettes, le lecteur attend tout naturellement le son de la septième trompette. Mais voici qu'intervient une pause dans l'action, en deux temps. Le premier temps est la descente d'un ange puissant porteur d'un petit rouleau (Ap 10). Cette scène, peu essentielle à la narration, est essentielle à l'interprétation du livre entier.

D'une part, elle nous dit que l'Apocalypse ne nous met au courant que d'une infime partie des desseins de Dieu. Nous en

avions déjà un aperçu avec le rouleau confié à l'Agneau, dont on apprend davantage sur ce que son ouverture produit que ce qu'il renferme vraiment. Cette ignorance relative se confirme : la venue de l'ange déclenche une série de tonnerres que Jean peut observer, mais qu'il lui est interdit de décrire (Ap 10, 3-4), et il doit avaler un petit livre sans le lire. Que contient-il ? Personne ne le saura. Là encore, il se révèle à ses effets : « dans ma bouche, il avait la douceur du miel, mais quand je l'eus mangé, mes entrailles en devinrent amères » (Ap 10, 10).

D'autre part, elle modifie la position de Jean. Jusqu'ici, il n'avait que la stature du voyant ; désormais, il va devenir un prophète. La remise du parchemin n'est pas véritablement un message pour les Églises : c'est l'attribution à Jean d'une charge prophétique, qui reprend l'institution prophétique d'Ézéchiel. En effet, comme pour le prophète du VI^e^ siècle av. J.-C., avaler un rouleau est le préalable à l'activité d'annonce de la parole de Dieu. Ce rouleau contenait « des paroles de lamentation, de deuil et de malheur » (Ez 2, 10). Ce sont des « paroles funèbres », des paroles de deuil à propos de l'échec d'Israël à se repentir et de la destruction qui s'ensuivra. Mais, étonnamment, quand Ézéchiel mangea le rouleau, il était « doux comme du miel » (Ez 3, 3), alors que pour Jean douceur et amertume vont de pair.

Le second temps est une vision du Temple (Ap 11, 1-14). On commence par demander à Jean de le mesurer l'édifice, ce qui est une allusion un peu obscure à Ez 40-42 et à Za 2, 1-5 où l'on fait ce même geste. Peut-être est-ce le moyen de confirmer le nouveau statut de prophète de Jean. Puis le texte évoque deux « témoins », c'est-à-dire deux martyrs. Le passage se révèle particulièrement difficile et a produit une foule d'interprétations : certains parlent de Pierre et Paul, d'autres de Moïse et Élie, d'autres enfin de deux personnages célèbres (mais inconnus de nous) dans l'Église du voyant. Une chose est sûre : ce passage illustre le pouvoir du martyre, une des clefs de la théologie de l'Apocalypse.

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:17 - page 31

La septième trompette (Ap 11, 15-19)

Enfin vient la septième trompette, un peu déconcertante. Alors qu'on s'attend à une catastrophe pire que les autres, voici une nouvelle scène liturgique qui, très étonnamment, met la victoire de Dieu au passé : « tu as établi ton Règne » (Ap 11, 16). Le Temple de Dieu au ciel s'ouvre et l'Arche d'alliance (perdue depuis des siècles sur terre) apparaît. Comment expliquer cette victoire alors qu'on se situe au milieu du livre et qu'il reste encore plus d'une bataille à mener ? Ce petit passage constitue certainement une nouvelle clef pour interpréter la composition du livre. La vision au ciel (deuxième partie) et la vision terrestre (troisième partie) ne forment que deux perspectives sur les mêmes événements. La partie qu'on est en train d'achever décrivait la tribulation eschatologique vue du ciel ; celle qui va débuter reprend la même tribulation vue de la terre. Les deux se terminent par deux épisodes au sens proche : de même que le Temple céleste s'ouvre pour laisser apparaître l'Arche sur laquelle Dieu trône ; de même la Jérusalem céleste est cette cité où cohabitent les hommes et Dieu. Mettre fin à la vieille malédiction qui interdit à l'homme de voir Dieu, tel est le but de tous ces événements de fin des temps.

La vision terrestre (Ap 12–22)

Encore plus spectaculaire – s'il est possible – que la vision céleste, la vision terrestre est plus facile à interpréter. En effet, elle décrit la victoire finale de Dieu sur les éléments négatifs du monde : c'est donc un livre à clef, dans lequel il convient de reconnaître les différentes puissances réduites à néant.

La Femme et le Dragon (Ap 12)

Ap 12 permet de faire transition entre ce qui se passe au ciel et les événements terrestres. En effet, tout commence au

ciel comme « un grand signe » (Ap 12, 1). Une femme, en qui on reconnaît assez facilement l'Église, est menacée par un Dragon qui est assimilé par le texte lui-même à l'Antique Serpent de la Genèse. C'est donc le combat de l'Église-humanité contre le Mal, entamé en Éden. Après une première confrontation au cours de laquelle la Femme met au monde un enfant qu'on peut aisément comprendre comme le Messie puisqu'il est, comme dans le Ps 2, 9, identifié à celui qui mène les nations avec une verge de fer (Ap 12, 1-6), le Dragon est assailli par les anges qui le font tomber sur terre (Ap 12, 7-18). Satan poursuit donc sa guerre directement avec l'Église terrestre. L'issue des combats semble assez certaine : vaincu au ciel, il sera bientôt vaincu sur terre.

Vivre dans un monde noyauté par le mal : les deux Bêtes et l'Agneau (Ap 13, 1-14, 13)

Le premier temps de la vision sur terre brosse le tableau du système que le Dragon installe grâce à ses suppôts : une bête venue de la mer et une bête venue de la terre. Ce sont les figures du monde idéologique et politique en place à l'époque de l'auteur qui mène une critique mordante de Rome. Face à elles, une seule attitude possible : se réfugier sur Sion, la Jérusalem idéale, et faire bloc autour de l'Agneau, ce que font les 144 000 déjà rencontrés lors de la vision céleste (Ap 14, 1-5). Ceux-ci sont décrits dans la même position que les vieillards au ciel : ils chantent un cantique à l'Agneau et se maintiennent vierges (Ap 14, 4). Cette dernière précision a été lue ou bien comme une preuve de l'ascétisme de Jean, ou bien comme une image : la prostitution et les relations sexuelles ont toujours servi de métaphore de l'idolâtrie.

La radicalité du choix est mise en évidence par la vision suivante : la proclamation assurée par trois anges (Ap 14, 6-11). Les anges annoncent le jugement à venir afin de souligner l'urgence de faire le bon choix. Les derniers temps sont arrivés et il devient impératif de ne pas se tromper. On atteint donc l'un des passages les plus centraux du livre :

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:17 - page 33

> Si quelqu'un adore la bête et son image, s'il en reçoit la marque sur le front ou sur la main, il boira lui aussi du vin de la fureur de Dieu, versé sans mélange dans la coupe de sa colère, et il connaîtra les tourments dans le feu et le soufre (Ap 14, 9-10).

L'Apocalypse entend détourner les communautés de toute collaboration avec le système économique et politique de l'Empire romain (c'est le sens de la « marque sur le front », le fameux chiffre de la Bête dont il a parlé en Ap 13, 18).

Le jugement à l'œuvre (Ap 14, 13–18, 24)

Ce jugement annoncé est mis en œuvre dans la fin du chapitre et dans les trois suivants. On commence par une scène grandiose qui résume toutes les visions qui vont se succéder (Ap 14, 14-20) : la terre est moissonnée et vendangée par les anges et tout ce qu'ils ramassent finit dans « la grande cuve de la colère de Dieu » (Ap 14, 19).

Puis viennent deux visions qui renouent avec les septénaires de la deuxième partie : sept fléaux (Ap 15) puis sept coupes (Ap 16) déversent leurs châtiments sur la terre, dans une réécriture des plaies d'Égypte traditionnellement invoquées pour montrer la tribulation finale.

Deux derniers chapitres suivent pour décrire la chute du système économique, cette fois-ci figuré non sous les traits des Bêtes, mais sous celle de la Prostituée (Ap 17–18). Dans une vaste reprise du livre d'Ézéchiel, on assiste en effet à la chute de la ville déplorée par les marins et les commerçants.

Le triomphe final de l'Agneau (Ap 19–20)

La victoire finale de l'Agneau et de ses partisans, décrite ensuite, est assez curieuse, car c'est une victoire en plusieurs temps, pleine d'anticipations et de retards. On commence par entendre le chant de triomphe de l'Agneau, prélude au festin de ces noces, une expression traditionnelle depuis Isaïe (Is 54, 1-8) pour dire le salut (Ap 19, 1-10). Mais la guerre n'est pas

achevée, puisqu'une ultime figure du Christ traverse la scène : un cavalier qui juge et combat avec justice (Ap 19, 11-21). Dans un assaut fulgurant, il capture tous les ennemis de Dieu et finit par les jeter dans l'étang de feu. Le Dragon, dont le texte répète qu'il est le Satan, est quant à lui enchaîné pour mille ans dans l'Abîme pendant que le Christ règne avec ses partisans (Ap 20, 1-6). Mais voilà qu'il est de retour, avant d'être vaincu de nouveau, pour être jeté dans l'étang de feu (Ap 20, 7-15).

Ces jeux avec la temporalité ne constituent pas des maladresses. Ils sont caractéristiques de tout le livre, qui se refuse à établir une chronologie linéaire, et multiplie les allers-retours pour bien faire comprendre à son lecteur que la victoire de Dieu est déjà acquise, mais que le combat continue à se mener.

La création nouvelle et la descente de la Jérusalem céleste (Ap 21, 1-22, 5)

La dernière vision du livre est consacrée à une nouvelle création (Ap 21, 1-8) dans laquelle descend la Jérusalem céleste (Ap 21, 8-22, 5). Celle-ci n'est pas vraiment une ville, elle est un mode de relations, une cohabitation de Dieu avec son peuple. Cette vie en commun constitue le but de tout le récit. Voir le visage de Dieu (Ap 22, 4), restaurer la familiarité perdue depuis la Chute d'Éden, telle est l'achèvement de l'histoire.

L'Épilogue (22, 6-21)

Il ne faut pas manquer de lire l'épilogue, car il est lui aussi une clef d'interprétation du livre. Le lecteur vit les temps derniers et doit faire le choix de Dieu.

> Que l'injuste commette encore l'injustice et que l'impur vive encore dans l'impureté, mais que le juste pratique encore la justice et que le saint se sanctifie encore. Voici, je viens bientôt et ma rétribution est avec moi, pour rendre à chacun selon son œuvre (Ap 22, 11-12).

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:17 - page 35

3.

Quel est *vraiment* le genre littéraire de ce livre ?

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:17 - page 36

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:17 - page 37

On le comprend à la lecture du chapitre précédent, la structure littéraire de l'Apocalypse est extrêmement élaborée, et permet des entrées multiples. Il est donc temps de se poser des questions sur le genre littéraire : au fond, l'Apocalypse de Jean est-elle *vraiment* une apocalypse « comme les autres » et quel est son rapport avec les textes qui l'ont devancé ?

Dans notre civilisation marquée par le christianisme, l'Apocalypse occupe une place unique. D'une part, les textes apocalyptiques qui ont été écrits avant elle ne sont pas entrés dans le canon ou sont fort peu lus (comme le livre de Daniel) ; nous avons donc oublié ce que pouvait être une apocalypse et nous ne possédons pas de points de repère aisément accessibles pour comparer avec ce qui l'a précédée. D'autre part, en tant que seul représentant de son espèce dans le Nouveau Testament, le texte de Jean a servi de modèle à toute la littérature apocalyptique qui l'a suivie. Ne disposant pour ainsi dire que de ce texte, nous avons l'impression qu'il est le meilleur échantillon du genre littéraire « apocalypse ». Or, il n'en est rien.

En effet, le texte johannique constitue un objet assez déconcertant pour la théorie des genres antiques. Comme l'évangile, l'apocalypse chrétienne subvertit les conventions et se fait une place à part en mélangeant joyeusement les codes. Pour bien comprendre, il faut sortir de nos habitudes littéraires et se souvenir que, dans l'Antiquité, fond et forme vont de pair, ainsi que l'avaient théorisé Platon puis Aristote. Quand on vit à Athènes au IV^e^ siècle av. J.-C. et que l'on veut écrire une histoire dramatique, on fait le choix du théâtre (le roman n'existe pas), on ne s'empare certainement pas des personnages de tous les jours (sinon on fait de la comédie), mais des héros mythologiques et on adopte les contraintes d'écriture de la tragédie grecque. Contraintes de construc-

tions : un prologue, un chant d'entrée du chœur, une série d'épisodes parlés coupés par des chants du chœur et enfin un dénouement sous forme d'un discours parlé du chœur. Contraintes de style : tout doit être rédigé en vers, y compris les discours, les parties « parlées » plutôt en iambe (une syllabe brève, une syllabe longue), et les parties « chantées », plutôt en dactyle (une syllabe longue et deux brèves). De même, quand on a des peines de cœur, pas question de s'épancher en prose, on doit écrire en vers, et, si possible en adoptant la forme du « distique élégiaque » qui alterne un vers de six dactyles et un vers cinq dactyles.

Rédigée à une époque tardive où l'on joue depuis longtemps avec ces contraintes, l'Apocalypse est évidemment beaucoup moins corsetée. Mais les libertés qu'elle prend avec toutes les formes littéraires préexistantes sont assez stupéfiantes.

Différences de contenu

Une théophanie

Le premier type de contenu que l'on découvre est la rencontre assez commune dans l'Ancien Testament et dans d'autres traditions religieuses avec un être divin. Jésus se manifeste en effet, au Voyant et lui transmets des messages (Ap 1–3). On nomme habituellement cela une théophanie (du grec *théos*, dieu, et *phanein*, apparaître). Littérairement, son défi consiste à représenter l'irreprésentable : Dieu. Non seulement celui-ci excède par nature toute forme de description, mais en plus plane l'interdit de sa représentation. Aussi les auteurs ont-ils multiplié les « marqueurs de divinité » plus ou moins conventionnels : la lumière, les sons terribles (fréquente comparaison avec le tonnerre et les trompettes), la grandeur des figures, etc. Les modèles sont fournis par le livre de l'Exode : l'apparition au Buisson ardent (un détour littéraire

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:17 - page 39

qui dit la divinité par l'image du feu et de l'impossibilité physique d'un buisson ardent, mais qui ne se consume pas, Exode 3) ; les deux colonnes, l'une de nuées, l'autre de feu (un oxymore où la lumière vient de l'obscurité, Ex 13) ; l'apparition sur le Sinaï, à grand renfort d'anges, de lumière et de trompettes (Ex 19 ; Dt 4). La théophanie de l'*Apocalypse* emprunte largement au livre de Daniel, qui lui-même emprunterait, selon certains spécialistes, à des mythes cananéens de divinités chevauchant les cieux. Il convient de noter que l'apparition théophanique constitue le passage obligé de toute biographie prophétique : on en trouve chez Isaïe (Is 6, 1-5), Amos (Am 7, 1-4), Jérémie (Jr 1, 11-13), Ézéchiel (Ez 1, 1) ; Zacharie (Za 1, 6). En décrivant cette théophanie, le texte inscrit Jean dans la longue lignée des « voyants » d'Israël.

Une vision

Le second type est la vision de ce qui advient dans les cieux (Ap 4–11). Elle suppose une ascension (au moins en songe) du mystique vers les cieux, alors que la théophanie réalisait en quelque sorte le mouvement inverse. Elle trouve son origine dans la grande vision du premier chapitre du Livre d'Ézéchiel qui décrit un char céleste sur lequel se tient Dieu. Ce passage a donné lieu à une réception d'une extraordinaire fécondité, au point qu'on parle dans la tradition juive de la « mystique de la *Merkabah* » (« le char ») : on en découvre les traces à l'époque rabbinique avec la littérature des « palais » (*hekhalot*) célestes qui narrent des visions extatiques de sept lieux (les fameux palais) qui se dévoilent durant l'ascension des cieux. Avant l'*Apocalypse de Jean*, un certain nombre de textes reprennent ce dispositif particulier où le lecteur aperçoit, de concert avec l'auteur mystique, le trône céleste : la *Vie d'Adam et Ève* (aussi nommée *Apocalypse de Moïse*, chap. 25) montre le chariot ; le *Testament de Job* (chap. 46-51) du I^er^ siècle av. J.-C. fait entendre la liturgie céleste ; l'*Apocalypse d'Abraham* (chap. 17), datée des années 70 apr. J.-C. et conservée en slavon cite, elle aussi, ces hymnes angéliques.

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:17 - page 40

Un combat mythique

La troisième histoire est celle d'un combat mythique entre les forces du bien et du mal, ce qu'on pourrait nommer une guerre sainte. Elle la forme d'une bataille entre un être divin et un dragon et une bête représentant le chaos, comme dans l'*Enuma Elish*, le vieux mythe babylonien du XII^e^ siècle av. J.-C. Cet antique récit de création est construit comme une succession de luttes pour la suprématie du ciel. Le combat final oppose Marduk avec Tiamat, la mer, qui engendre de nombreux monstres. On retrouve ces figures mythiques dans l'Ancien Testament sous les traits de Léviathan le monstre marin. On peut lire ses avatars dans le choc cosmique entre des armées à l'instar de ceux que menèrent les Hébreux contre Pharaon ou les Israélites contre Nabuchodonosor. Ces mythes primordiaux ont aussi influencé la mythologie grecque (combat entre Apollon et le Python). Ils partagent tous les mêmes éléments structurels : une lutte entre un jeune roi des dieux (Apollon, Mardouk, Jupiter…) souvent assimilé à l'orage ou au ciel cherchant à assurer son empire et un chaos primordial souvent aquatique ; une succession de batailles entre les enfants de ce chaos (typhon, python, et autres serpents…) ; une victoire finale du jeune dieu contre l'antique divinité primordiale.

Différences formelles

Si l'on s'intéresse ensuite à la forme, on s'aperçoit que l'auteur de l'Apocalypse multiplie les styles. Les trois premiers chapitres font alterner deux types de genre littéraire.

Genre théophanique

Le premier est clairement une théophanie (Ap 1, 9-20), on l'a dit. On reconnaît en effet les éléments propres à ce genre littéraire que sont : la description de la situation dans lequel se

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:17 - page 41

trouve celui qui bénéficie de la vision de la divinité (Ap 1, 9), l'irruption de la présence divine – « Je fus saisi par l'Esprit au jour du Seigneur, et j'entendis derrière moi une puissante voix, telle une trompette » (Ap 1, 10) – dans lequel on retrouve la voix puissante et la trompette, déjà présentes lors de la théophanie du Sinaï (Ex 19, 16-20). Puis vient l'adresse habituelle de la divinité à celui qu'il gratifie d'une vision afin de lui commander ce qu'il attend de lui – « ce que tu vois écris, le dans un livre » (Ex 1, 11) – et enfin, grande nouveauté par rapport à l'Ancien Testament qui répugnait à montrer Dieu autrement que par des phénomènes extraordinaires comme une nuée lumineuse ou un Buisson ardent, la vision du « fils d'homme » héritée du livre de Daniel.

Mais, assez curieusement, si tout était en place pour qu'on reconnaisse une théophanie, la suite se présente comme une suite de lettres (Ap 2–3). De manière tout à fait neuve, on passe donc du genre théophanique au genre épistolaire.

Genre apocalyptique

La seconde partie (Ap 4–11) débute par deux versets qui donnent sens à ce qui suit.

> Après cela je vis : Une porte était ouverte dans le ciel, et la première voix que j'avais entendue me parler, telle une trompette, dit : Monte ici et je te montrerai ce qui doit arriver ensuite. Aussitôt je fus saisi par l'Esprit. Et voici, un trône se dressait dans le ciel (Ap 4, 1-2).

Changement de genre littéraire : la localisation dans le ciel, l'injonction à « monter » et la description sont tout à fait caractéristiques du genre proprement apocalyptique tel qu'il se dévoile par exemple dans le livre de Daniel (Dn 2, 28-29). La mention de la « saisie par l'Esprit », quant à elle, provient des extases d'Ézéchiel. C'est aussi un dispositif commun aux apocalypses pour construire une sorte d'hésitation sur la nature de la vision : est-elle réelle ? est-elle de l'ordre du songe ou de la vision mystique ?

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:17 - page 42

Genre prophétique

Étrangement, alors que la troisième partie paraît poursuivre le genre littéraire apocalyptique, il est précédé par un passage qui le fait basculer dans un tout autre genre : il s'agit de la vision du livre que le prophète avale (Ap 10, 1-11). La fin du texte est claire :

> Je pris le petit livre de la main de l'ange et le mangeai. Dans ma bouche il avait la douceur du miel, mais quand je l'eus mangé, mes entrailles en devinrent amères. Et l'on me dit : il te faut à nouveau prophétiser sur des peuples, des nations, des langues et des rois en grand nombre (Ap 10, 10-11).

Pour un lecteur averti de l'Ancien Testament, il n'y a pas d'hésitation possible : il s'agit d'une réécriture du livre d'Ézéchiel dans lequel le prophète est invité à manger un rouleau, qu'il faut ici citer tant les parallèles sont évidents :

> Il me dit : « Fils d'homme, mange-le, mange ce rouleau ; ensuite tu iras parler à la maison d'Israël. » J'ouvris la bouche et il me fit manger ce rouleau. Il me dit : « Fils d'homme, nourris-toi et remplis tes entrailles de ce rouleau que je te donne. » Je le mangeai : il fut dans ma bouche d'une douceur de miel (Ez 3, 1-3).

L'absence de l'amertume chez Ézéchiel n'est pas une vraie différence, car bien vite, le prophète trouve la mission douloureuse : « j'allai, amer, et l'esprit irrité ; la main du Seigneur était sur moi, très dure » (Ez 3, 14). Notons que pour que le lecteur puisse bien comprendre, l'ange lui facilite la tâche en commandant à Jean de « prophétiser », preuve que la fin du texte est une prophétie.

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:17 - page 43

UNE ENCYCLIQUE ?

Théophanie, apocalypse, prophétie… Et si le véritable genre du texte n'était pas ces trois-là, mais un quatrième ? Ce qui le laisse penser est le tout début du texte. L'Apocalypse commence par trois versets qui ressemblent à la « couverture » d'un livre (Ap 1, 1-3). On y trouve en effet le titre (« Apocalypse »), l'auteur (Jean) et une sorte de bénédiction pour le lecteur. Mais ensuite, c'est indubitablement le début d'une lettre. L'amorce s'apparente aux adresses des épîtres pauliniennes :

> Jean aux sept Églises qui sont en Asie : Grâce et paix vous soient données, de la part de celui qui est, qui était et qui vient, de la part des sept esprits qui sont devant son trône, et de la part de Jésus Christ, le témoin fidèle, le premier-né d'entre les morts et le prince des rois de la terre (Ap 1, 4-5a).

On reconnaît bien les principales caractéristiques du formulaire épistolaire : l'auteur (Jean), le destinataire (les Sept Églises), la formule de salutation.

Puis vient, comme chez Paul, une sorte d'action de grâce qui prend ici la forme d'une doxologie qui remplace l'habituelle expression figée de bonne santé.

> À celui qui nous aime, qui nous a délivrés de nos péchés par son sang, qui a fait de nous un royaume, des prêtres pour Dieu son Père, à lui gloire et pouvoir pour les siècles des siècles. Amen (Ap 1, 5b -6).

La fin du livre mime quant à elle une fin de lettre, qui, ordinairement, dans l'Antiquité, prend la forme d'une bénédiction.

> La grâce du Seigneur Jésus soit avec tous ! (Ap 22, 21.)

La première épître de Pierre, exemple parmi d'autres, se conclut quasiment de la même manière : « Paix à vous tous qui êtes en Christ ! » (1 P 5, 14.)

L'Apocalypse est donc une lettre circulaire, une encyclique, adressée aux Églises d'Asie.

On peut résumer cette diversité générique dans le tableau suivant :

	1	2	3
Chapitres	1–3	4–10	10-22
Contenu	Théophanie	Vision du trône	Guerre sainte
Forme	Théophanie/ Épistolaire	Apocalypse	Prophétie
	Épistolaire (encyclique)		

Cet entrelacs de formes littéraires possède plusieurs sens. Littérairement, cela permet à l'auteur de poursuivre des buts divers au travers du même texte : prévenir une série de communautés empiriques tout en adressant un message valable universellement, critiquer le système économique et politique tout en exprimant de façon imagée l'espérance chrétienne de la réconciliation avec Dieu. Religieusement, c'est aussi une manière de se positionner par rapport à la tradition en assumant pleinement l'héritage prophétique et apocalyptique, mais en soulignant la profonde nouveauté introduite par le message du Christ. Théologiquement, enfin, cela lui permet de faire de la communauté un acteur essentiel. En mêlant l'apocalyptique et la prophétie à ce genre centré sur le destinataire qu'est la lettre, il met en évidence que c'est l'Église qui se situe au cœur du message, et que chaque croyant est invité à mettre sa confiance (ce qui est proprement la définition de la foi en grec) en l'Agneau.

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:17 - page 45

4.

L'Apocalypse parle-t-elle de notre avenir ?

Thème 1

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:17 - page 46

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:17 - page 47

Vision, prophétie, théophanie : malgré l'hésitation à attribuer un genre au livre, tous ces termes paraissent indiquer que la révélation dont il est question dans l'Apocalypse est celle de l'avenir. Et la majorité des sites Internet faisant appel au texte de Jean défendent cette lecture : l'Apocalypse nous décrit les catastrophes qui nous attendent et constitue le mode d'emploi d'un futur des plus déprimant.

En réalité, il faut prendre conscience que cette idée, qui semble très populaire, n'est pas partagée par les universitaires et la plupart des Églises chrétiennes. C'est également une croyance qui n'est que récemment revenue au goût du jour. D'autres lectures sont possibles, que l'on va présenter.

Il est très important de saisir que toutes sont permises par le texte et qu'aucune n'épuise totalement le sens de livre qui multiplie les perspectives et nécessite donc qu'on adopte une certaine souplesse interprétative.

L'interprétation futuriste ou millénariste

Définition

L'interprétation futuriste consiste à croire que le texte de l'Apocalypse raconte des tribulations situées dans un *futur lointain* par rapport au moment de la rédaction du livre. Plus spécifiquement : le texte concerne les péripéties qui doivent précéder immédiatement la deuxième venue du Christ. Cette interprétation est donc une interprétation eschatologique (qui évoque la fin des temps).

Il existe plusieurs formes possibles à cette lecture, en fonction de la manière dont l'interprète replace son époque. Il existe ainsi des tenants d'une stricte interprétation futuriste, qui estiment qu'aucun événement décrit dans les visions n'a eu lieu et qui voient dans les lettres des chap. 2–3 la condition présente des Églises actuelles. Il existe une foule de futuristes historicistes, qui identifient dans les événements de la vision au ciel des périodes de l'histoire de l'humanité. Selon leur approche, le livre de l'Apocalypse donne un plan détaillé de l'histoire (surtout celle de l'Église), depuis le premier siècle jusqu'à la fin du monde. Ainsi lisent-ils dans les calamités déclenchées par l'ouverture des sceaux la chute de l'Empire romain, les invasions barbares, l'émergence de l'islam, voire les conquêtes de Napoléon ou les destructions d'Hitler et Staline, etc.

On nomme fréquemment cette théorie « millénarisme », car elle soutient que Jésus reviendra sur la terre et régnera depuis la ville de Jérusalem pendant mille ans avant la bataille ultime précédant la descente de la Jérusalem céleste. Selon ce point de vue, le Jugement dernier aura lieu après le millénium, où les gens seront envoyés soit au ciel soit en enfer.

Pour dresser un tableau chronologique du passé et du futur, les interprètes partent souvent d'un principe simple : « un jour narratif = un an ». Il faut noter que ce principe ne trouve aucun appui dans le livre de l'Apocalypse : s'il était appliqué, le fameux passage d'Ap 20, 5 décrivant le millénium signifierait que le Christ doit régner 365 000 ans.

Caractéristiques

Cette interprétation suppose une lecture littérale du texte qui est ensuite appliqué soit aux événements à venir, soit à certains événements du passé : techniquement, il s'agit donc d'une lecture fondamentaliste. Celle-ci permet de donner un plan détaillé de l'histoire, jusqu'à la fin du monde, ce qui explique les séductions qu'elle peut exercer. En effet, elle permet de brosser de l'histoire un tableau cohérent, qui

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 49

échappe à l'absurdité ou à la contingence. Toutes les crises possèdent une justification, et tous les agissements humains se trouvent dans la main de Dieu. Elle permet également de légitimer un appel à la conversion et une certaine morale, en préparation du temps du millénium, toujours à venir.

Cette lecture se heurte à une série d'arguments. Le premier, et non le moindre, est le retard de la parousie. Tous les systèmes qui se sont essayés à prédire le retour du Christ de manière précise ont été détrompés par le fait que « l'apocalypse » (au sens commun) qui était prévue n'arrivait pas. Le second est le caractère très européocentré de la plupart des chronologies : c'est souvent l'histoire de l'Europe, et même de l'Europe de l'Ouest qui est prise en considération. Pourquoi se centrer sur les invasions de Saladin et pas celles de Gengis Khan, pourquoi parler de Charles Quint et des Habsbourg et pas des Safavides, pourquoi se focaliser sur Hitler et pas sur Hideki Tōjō ? Enfin, troisième argument, si cette interprétation est correcte, le livre de l'Apocalypse n'offrait guère de réconfort aux chrétiens persécutés du premier siècle : pourquoi l'avoir donc écrit à cette époque ?

Le texte résiste aussi à cette lecture. En effet, il explique souvent le sens des symboles utilisés (Ap 1, 20 ; 4, 5 ; 5, 6-8 ; 12, 3.9 ; 17, 9-18 ; 19, 8 ; 20, 14), ce qui suggère que la plupart, sinon la totalité, du livre devrait être compris dans un sens symbolique et non dans un sens chronologique. En outre, cette interprétation contredit la déclaration de Jean du premier verset concernant la chronologie des événements : « Révélation de Jésus-Christ, que Dieu lui a donnée pour montrer à ses serviteurs ce qui doit arriver *bientôt* » (1, 1). Cela est martelé à la fin du livre (Ap 22, 6, 12 et 20) : « Voici, je viens *bientôt* ». « Bientôt » signifierait-il presque deux mille ans ?

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 50

Histoire de cette interprétation

La lecture millénariste fut quasiment la première lecture du texte. Cérinthe, à la fin du Ier siècle, concevait les mille ans de manière très matérielle. D'après Eusèbe de Césarée, il enseignait que « le royaume du Christ sera terrestre, et comme lui-même aimait son corps et était entièrement charnel, il rêvait que ce royaume [de mille ans] consisterait dans les choses qu'il désirait » (*Histoire ecclésiastique* VII, 25, 2). Au début du IIe siècle, Papias, évêque d'Hiérapolis, affirmait qu'« il y aura mille ans après la résurrection d'entre les morts et que le règne du Christ aura lieu corporellement sur cette terre » (selon Eusèbe, *Histoire ecclésiastique* III, 39, 11).

Irénée de Lyon († v. 177) dans le *Contre les Hérésies* (livre V, à partir du chap. 32) propose un sens nouveau pour les mille ans. Ceux-ci sont supposés venir après six mille ans d'histoire et constituer le temps des premiers ressuscités.

> Les justes doivent d'abord, dans ce monde rénové, après être ressuscité à la suite de l'apparition du Seigneur, recevoir l'héritage promis par Dieu aux pères et régner ; ensuite seulement aura lieu le jugement de tous les hommes. Il convient donc que le monde lui-même, restauré en son état premier, soit sans plus aucun obstacle au service des justes (*Contre les Hérésies* V, 32, 1).

Jésus régnera dans Jérusalem reconstruite (v, 34, 4) ce qui permettra que les justes « croissent à la suite de l'apparition du Seigneur ; ils s'accoutumeront grâce à lui à saisir la gloire du Père, et, dans ce Royaume, accéderont au commerce des saints anges ainsi qu'à la communion et à l'union avec les réalités spirituelles » (V, 35, 1).

Un peu plus tard, Tertullien († v. 220) développe l'idée d'une première résurrection : la résurrection des Saints se ferait tout au long des mille ans, c'est-à-dire plus ou moins tôt selon les mérites de chacun. Au terme de ce millénium, tous seront transformés :

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 51

> Après un laps de mille ans, révolution nécessaire pour achever la résurrection des saints, plus lente ou plus prompte en raison des mérites, lorsque le monde aura croulé et les éléments disparus dans l'embrasement universel du jugement, alors, changés en un clin d'œil en substance angélique, c'est-à-dire revêtant pour toujours un manteau d'incorruptibilité, nous serons transportés dans le royaume céleste (TERTULLIEN, *Contre Marcion*, 3, 24).

À partir du IVe siècle, et sous l'influence d'Augustin, le millénarisme fut mis à l'index, mais connu de nombreuses résurgences. L'une des plus célèbres, au XIIe siècle, est celle de Joachim de Flore (1130-1202) qui propose une théorisation des âges de l'humanité : le premier, l'âge du Père (du commencement du monde jusqu'à Zacharie), est l'âge des laïcs, qui propagent l'espèce ; l'âge du Fils (de Zacharie à saint Benoît) est l'âge des clercs qui propagent la Parole de Dieu ; l'âge de l'Esprit qui clôt la série est l'âge monastique. Joachim est condamné par le concile du Latran (1215), mais connaît une vraie postérité notamment chez les franciscains qui reprennent à leur compte une grande partie de ses idées, notamment les adeptes de la pauvreté extrême (les spirituels). Saint Bonaventure identifie ainsi François d'Assise à l'ange du 6e sceau. Les Réformateurs s'en inspireront également fortement : une série de commentateurs protestants, Luther en tête, s'essaieront à décrire les âges de l'Église, dont le dernier est évidemment celui de la Réforme. Laïcisées par les Lumières, ces idées aboutissent chez les philosophes allemands de l'histoire (dont Hegel) qui diviseront pareillement l'histoire en période. On sait l'influence qu'exerça Hegel sur le positivisme d'Auguste Comte et sur la pensée de Marx. Sans plus de référence au livre de l'Apocalypse, la croyance que des âges sombres (qu'ils soient ceux de l'obscurantisme ou du capitalisme) précéderont l'avènement d'une période lumineuse (celle du progrès scientifique ou du socialisme triomphant) a régné sur le XXe siècle.

Une autre postérité a fait passer le millénarisme dans la culture contemporaine : c'est celle de John Edwards (1639-1716), pasteur calviniste de l'Église anglicane, qui publia deux

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 52

volumes intitulés *A Complete History or Survey of All the Dispensations*. Selon son interprétation, l'Apocalypse décrit non pas trois, mais six ou sept âges, que l'on appelle « dispensations », d'où le nom de *dispensationalisme* donné à cette école. Elle fut transmise dans les Églises américaines du Réveil au XIX^e^ siècle grâce à John Nelson Darby (1800-1882) et fut popularisée par la Bible utilisée par les évangéliques américains au XX^e^ siècle, la bible d'étude de Cyrus Scofield (1843-1921) et massivement adoptée par ces mêmes courants évangéliques. Il y a mille nuances, mais grossièrement, l'interprétation dispensationaliste s'inspire du récit de l'Apocalypse pour distinguer sept époques. 1° Le temps du rejet de Jésus par les Juifs : Jésus est venu établir un règne terrestre, mais n'a pu le faire parce que les Juifs l'ont mis à mort (ce qui explique que certains courants évangéliques soient antijuifs, voire antisémites). 2° Le temps de l'Église, décrit par les chap. 1 à 3, qui racontent l'histoire des deux mille ans d'existence de l'Église. 3° Le temps de la conversion des Juifs, pendant lequel les Juifs (et parfois les Juifs en tant que nation, et donc Israël) accepteront Jésus ; cela lancera le compte à rebours prophétique. 4° Les 7 ans de la tribulation sur la terre : tandis que les croyants seront enlevés aux cieux pour être épargnés, les catastrophes décrites par les chap. 6 à 19 interviendront les unes à la suite des autres, telles qu'elles sont détaillées dans le livre. 5° Le millénium : à la fin des sept ans terribles, Jésus triomphera de ses ennemis et établira un royaume terrestre de mille ans. 6° La « petite saison » : les mille ans seront suivis d'un bref laps de temps pendant lequel il sera permis à Satan de rassembler une grande armée, mais lors d'une bataille décisive, Jésus le vaincra et détruira les forces du mal : on reconnaît le récit du chap. 20. 7° Le Jugement dernier et le règne éternel du Christ dans la Jérusalem céleste narrés dans le chap. 21 mettra fin à l'Histoire.

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 53

L'INTERPRÉTATION PRÉTÉRISTE

Définition

L'interprétation « prétériste » (du terme latin signifiant « passé ») affirme que la plus grande partie, sinon la totalité, du livre s'applique aux faits du passé. Dans sa forme extrême, ce point de vue enseigne que l'Apocalypse parle exclusivement d'événements déjà dans le passé au moment de sa rédaction (ou qui devaient se produire peu de temps après). Il s'agit par exemple de la venue du Messie, de l'établissement de l'Église, et de la destruction de Jérusalem. Selon cette optique, le livre constitue une récapitulation de l'accomplissement du dessein de Dieu en Christ. Dans sa forme plus nuancée, elle propose de voir dans le texte l'annonce de la future chute du persécuteur des chrétiens du I^er^ siècle, l'Empire romain.

Caractéristiques de cette interprétation

Cette lecture permet de rendre justice au sens du livre pour un chrétien du premier siècle. Le texte leur promettait la destruction d'un Empire qui semblait invincible, la vengeance pour les morts, et la certitude d'une vie éternelle passée sous le regard de Dieu et de son Agneau.

On comprend cependant que cette interprétation soit moins attirante que la précédente. En effet, elle explique que toutes les prophéties du livre de l'Apocalypse ont été accomplies aux jours de l'Empire romain et que d'une certaine façon, le texte a perdu de son actualité avec la chute du dernier empereur en 476. Il n'aurait donc qu'un intérêt des plus limités pour le chrétien moderne.

Elle a en outre un second inconvénient : elle ne permet pas de rendre compte des événements décrits dans les chap. 19 à 21. En faisant des récits de l'Apocalypse des objets du passé, elle manque l'impulsion clairement eschatologique que l'auteur entend donner à son livre.

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 54

Histoire de cette interprétation

La forme stricte de l'interprétation prétériste est défendue par la majorité des universitaires depuis la fin du XIX^e^ siècle, particulièrement ceux que l'on nomme « historico-critiques ». Il s'agit avant tout d'une option méthodologique. Le but de la démarche historique qu'ils adoptent est en effet de reconstruire les sources à partir desquelles l'auteur a travaillé, afin de saisir avec autant de précision que possible quel était le sens qu'il entendait fournir à son texte et quel était le message que ses lecteurs ou ses auditeurs ont compris. Il n'est donc pas question pour un historien de postuler qu'il possédait une connaissance surnaturelle des événements à venir.

Une forme plus atténuée de préterisme est l'interprétation officielle de l'Église catholique et d'un grand nombre d'Églises protestantes. C'est celle qui est défendue par Augustin (355-430), qui donna en quelque sorte un coup d'arrêt à l'effervescence millénariste des premiers siècles. En réaction sans doute aux excès mystiques, mais aussi pour se distinguer du judaïsme, il déclare que le véritable Israël est spirituel, et qu'il s'agit de l'Église. Tout le mystère du salut se concentre sur celui de l'Église, c'est-à-dire le présent : le millénium est bien ce temps de l'Église, pendant lesquels le démon est banni des peuples gagnés à l'Évangile, un temps qui s'écoule entre le premier et le second avènement de Jésus. Les mille ans sont donc basculés avant la Parousie.

> « L'Église est dès à présent à la fois le Règne du Christ et le Règne des Cieux » sur la terre, c'est-à-dire sur les nations converties. Ainsi, les « juges assis sur des trônes » qu'évoque l'Apocalypse doivent être les Évêques. Quant à la « première résurrection », elle doit désigner symboliquement la conversion (*La Cité de Dieu* 20, 7,9).

Le *Catéchisme de l'Église catholique* ne dit pas autre chose (§ 675 et 677), 1 500 ans plus tard :

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 55

> 675. Avant l'avènement du Christ, l'Église doit passer par une épreuve finale qui ébranlera la foi de nombreux croyants. La persécution qui accompagne son pèlerinage sur la terre dévoilera le « mystère d'iniquité » sous la forme d'une imposture religieuse apportant aux hommes une solution apparente à leurs problèmes au prix de l'apostasie de la vérité. L'imposture religieuse suprême est celle de l'Anti-Christ, c'est-à-dire celle d'un pseudo-messianisme où l'homme se glorifie lui-même à la place de Dieu et de son Messie venu dans la chair […]
>
> 677. L'Église n'entrera dans la gloire du Royaume qu'à travers cette ultime Pâque où elle suivra son Seigneur dans sa mort et sa Résurrection (cf. Ap 19, 1-9). Le Royaume ne s'accomplira donc pas par un triomphe historique de l'Église (cf. Ap 13, 8) selon un progrès ascendant, mais par une victoire de Dieu sur le déchaînement ultime du mal (cf. Ap 20, 7-10) qui fera descendre du Ciel son Épouse (cf. Ap 21, 2-4). Le triomphe de Dieu sur la révolte du mal prendra la forme du Jugement dernier (cf. Ap 20, 12) après l'ultime ébranlement cosmique de ce monde qui passe (cf. 2 P 3, 12-13).

Tout y est : la condamnation du millénarisme, le positionnement temporel de l'Église à mi-chemin de la chronologie eschatologique, l'emprunt systématique au livre de Jean des éléments pour décrire la fin de l'histoire.

Interprétation symbolique

Définition

Cette lecture présuppose que le livre de l'Apocalypse parle de manière symbolique du conflit entre le bien et le mal à toute époque, et que le bien triomphera à la fin. Ainsi cette approche ignore plus ou moins l'arrière-fond historique du livre et ne cherche pas à identifier les événements, les personnes, les lieux du livre que ce soit dans l'histoire de l'auteur (interprétation préteriste) ou du commentateur (interprétation futuriste historiciste). Cette interprétation met l'accent sur le sens général des visions plutôt que la signification des détails.

Caractéristique

Cette approche évite certaines spéculations de l'interprétation futuriste. Elle permet ainsi de repérer les grands mouvements de la construction littéraire du texte. La principale faiblesse de cette option, toutefois, est son manque d'attention à la situation politique et sociale du livre. Bien qu'il ne soit pas nécessaire de connaître tout le contexte historique du livre, il n'en est pas moins vrai que l'Apocalypse renferme un certain nombre de références conjoncturelles bien spécifiques qui sont d'ailleurs parfois expliquées par le texte lui-même.

Histoire de cette interprétation

L'interprétation symbolique est elle aussi bien représentée aux origines des commentaires. Dès le IIIe siècle, Hippolyte de Rome († 235) prend ses distances vis-à-vis de conceptions trop littérales des mille ans : il explique par exemple qu'il s'agit d'un chiffre symbolique, exprimant la splendeur du règne promis aux justes. De la sorte, il peut proposer un argument scripturaire supplémentaire :

> Les six mille ans ne sont pas accomplis selon le mot de Jean : Les cinq premiers sont tombés, l'un subsiste, l'autre n'est pas encore venu (*Commentaire sur Daniel*, 4, 23).

En effet, à la date où il écrit, les 5 000 années ne sont pas encore *tombées* (c'est-à-dire écoulées) selon le calendrier juif ; les chiffres de 1 000, 5 000, 6 000 ou 7 000 ne doivent donc pas être pris au pied de la lettre. Il réaffirme que la première sera suivie « plus tard » par la fin du temps présent et par le jugement général.

L'interprétation spiritualiste est également celle que défend le tout premier commentaire connu du livre, celui de Méthode d'Olympe († v. 312) qui écrit un *Banquet*. Par exemple, commentant le fameux texte de la Femme et de l'Enfant d'Ap 12, il assure que ce passage ne parle ni de Marie, ni du

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 57

Christ, mais bien de l'Église. La clarté de la Parole de Dieu, lumière qui ne connaît pas de crépuscule, la nimbe comme un vêtement sont ses attributs. Elle est présentée debout sur la lune, car celle-ci, en raison de ses liens étroits avec l'élément humide (on avait remarqué la corrélation entre la lune et les marées), désigne le baptistère, l'eau du baptême et, plus précisément, la foi des baptisées ; en effet ceux-ci brillent comme la lune dans la nuit. L'enfant mâle n'est pas Jésus de Nazareth. C'est bien plutôt le Christ engendré spirituellement en chacun des croyants, à l'image duquel tout chrétien doit être formé, fut-ce au prix des grandes douleurs de l'enfantement.

Le passage en revue de ces différentes options de lecture montre que l'Apocalypse continue à fasciner, près de deux mille ans après son écriture. Pour de nombreux chrétiens, elle constitue même un livre qui règle leur vision du monde et, ce faisant, explique une partie de leurs choix politiques. Ainsi les Témoins de Jéhovah, les Mormons, les Adventistes du 7e Jour et certains chrétiens évangéliques sont-ils millénaristes et partagent la conviction qu'il faut prendre les événements narrés par Jean au pied de la lettre. Si on veut bien les comprendre – et comme ils exercent une certaine influence dans notre XXIe siècle, cela est plus que nécessaire –, il est indispensable de revenir à l'Apocalypse. En outre, le livre demande de se positionner même à ceux qui ne partagent pas ces options de lecture. Que faire de ce texte ? Connaître les diverses manières de le comprendre aide à répondre à cette question.

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 58

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 59

5.

Critiques sociales et tensions politiques

Thème 2

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 60

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 61

Le chapitre précédent a pu donner l'impression que le texte s'exprime sur un futur lointain ou de choses très éthérées et très mystiques. En réalité, les historiens ont bien vite montré que le livre est aussi empreint d'une forte dimension concrète. L'Apocalypse cherche à donner sens au présent des communautés à qui elle s'adresse. Poursuivant la longue tradition des prophètes de l'Ancien Testament, elle utilise les grandes figures mythiques dont on vient de parler pour dévoiler des enjeux politiques et sociaux. En particulier, elle s'attache à dénoncer la mainmise militaire, idéologique et financière de la puissance dominant à l'époque le bassin méditerranéen : Rome. Celle-ci est présentée à travers quatre créatures : le Dragon, la Bête de la mer, la Bête de la terre et la Prostituée.

Le Dragon ou l'irruption de l'impérialisme (Ap 12)

La première figure qui apparaît dans le texte est celle du Dragon qui menace la Femme dans laquelle le lecteur a reconnu la communauté chrétienne. Il portraiture donc l'Ennemi principal de l'Église.

> C'était un grand dragon rouge feu. Il avait sept têtes et dix cornes et, sur ses têtes, sept diadèmes. Sa queue, qui balayait le tiers des étoiles du ciel, les précipita sur la terre. Le dragon se posta devant la femme qui allait enfanter, afin de dévorer l'enfant dès sa naissance (Ap 12, 3-4).

Qui est donc ce monstre menaçant ? Une première identification est faite par le texte lui-même.

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 62

> Il fut précipité, le grand dragon, l'antique serpent, celui qu'on nomme Diable et Satan, le séducteur du monde entier (Ap 12, 9).

L'« antique serpent » exprime clairement l'identité du Dragon : il s'agit bien de celui qui a trompé Ève au Paradis (Gn 3, 1). Dans le livre de la Genèse, il n'est pas assimilé au Diable, mais ce lien a déjà été fait avant l'écriture de l'Apocalypse, par exemple dans le livre de la Sagesse (Sg 2, 24) ou dans ce *Premier Livre d'Hénoch* qui constitue le témoin de cette littérature apocalyptique dans laquelle s'inscrit Jean (*1 Hen* 69, 6). Les termes « Satan » et « Diable » sont équivalents l'un de l'autre : en hébreu *Satan* signifie l'accusateur ou l'adversaire, tandis que *diabolos*, qui est sa traduction grecque, signifie diviseur. Qu'il soit bien le serpent de la Genèse est indiqué par la suite : il a conservé ce pouvoir de séduction qu'il a exercé sur Ève et que les évangiles lui reconnaissent en le nommant le « père du mensonge » (Jn 8, 44).

La nouveauté réside dans sa description. Il est de couleur rouge feu, une couleur qu'on a déjà découverte comme étant celle de la guerre et de la violence dans la vision des Cavaliers (Ap 6, 4). Il a sept têtes, dix cornes, et sept diadèmes. Ces chiffres font une allusion claire au chap. 7 du livre de Daniel. En effet, Daniel voit apparaître quatre bêtes qui, lui explique-t-on à la fin de la vision, représentent quatre rois se succédant pour gouverner la terre avec violence. Or, si trois bêtes ne possèdent qu'une tête (1re, 2e et 4e), la troisième bête est quadricéphale : cela fait bien sept têtes. La 4e bête, quant à elle, porte dix cornes. Autrement dit, le Dragon est la quintessence de ces bêtes, il en est le résumé. On peut donc le considérer comme la personnification de ce que ces bêtes symbolisent : l'expansionnisme des grandes monarchies qui se sont succédé dans l'hégémonie du monde méditerranéen, et particulièrement en Judée : les Assyro-babyloniens jusqu'en 530 av. J.-C., les Perses jusqu'en 330 av. J.-C., les Grecs d'Égypte (Lagides) jusqu'en 198 av. J.-C, les Grecs de Syrie (Séleucides) jusqu'en 64 av. J.-C., les Romains depuis lors. Le Dragon est la figure de

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 63

l'impérialisme, et sa parenté avec le serpent le désigne comme éminemment diabolique.

Défait au ciel par Michel (Ap 9, 13), le Dragon chute sur la terre et se suscite des avatars : ceux-ci sont l'incarnation concrète et actuelle pour l'auteur du texte de cet impérialisme satanique.

La Bête de la mer ou la puissance de Rome

Le premier avatar est une bête venue de la mer :

> Alors, je vis monter de la mer une bête qui avait dix cornes et sept têtes, sur ses cornes dix diadèmes et sur ses têtes un nom blasphématoire. La bête que je vis ressemblait au léopard, ses pattes étaient comme celles de l'ours, et sa gueule comme la gueule du lion. Et le dragon lui conféra sa puissance, son trône et un pouvoir immense. L'une de ses têtes était comme blessée à mort, mais sa plaie mortelle fut guérie (Ap 13, 1-3).

L'identité de la Bête est fournie par son origine maritime. Or l'on sait que le livre de Daniel (Dn 11, 30) désignait les Romains sous le vocable de *Kittim*, un nom autrefois donné de manière générale aux îles de la Méditerranée (Jr 2, 10 ; Ez 27, 6) : la Bête de la mer représente Rome. On remarque qu'elle est un double du Dragon : dix cornes et dix diadèmes, sept têtes. Une nouvelle précision – sur les têtes un nom blasphématoire – renforce l'identification avec Rome. En effet, ou bien on peut lire dans les têtes les empereurs de la dynastie judéo-claudienne (César, Auguste, Tibère, Caligula, Claude, Néron, Néron *redivivus*, voir ci-après) et le nom blasphématoire fait allusion aux titres divins que ces empereurs s'arrogent ; ou bien on peut lire dans les têtes les sept collines de Rome qui étaient surmontées de temples païens (Diane sur l'Aventin, Minerva Capta sur le Cælius, la triade Jupiter, Junon, Minerve sur le Capitole, Junon Lucina sur l'Esquilin, la Grande Mère sur

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 64

le Palatin, Romulus Quirinus sur le Quirinal, Jupiter Viminal sur le Viminal). La nouvelle apparition de la Bête en Ap 17 comme monture de la Prostituée et son interprétation par le texte lui-même montre que les deux symbolismes se superposent et qu'il faut se garder de trancher : « les sept têtes sont les sept montagnes où réside la femme. Ce sont aussi sept rois » (Ap 17, 9).

Léopard, ours et lion proviennent de la vision de Daniel (Dn 7) : Rome condense tous les traits des empires qui l'ont précédé, et son caractère composite accroît sa monstruosité. Le fait que le Dragon lui donne son trône et un pouvoir immense dévoile les raisons des succès militaires impériaux : ils sont soutenus par Satan lui-même, ce qui ridiculise la prétention des Romains d'être favorisés par leurs dieux.

Le dernier détail, la tête blessée à mort, mais dont la plaie fut guérie, peut être compris comme une allusion à une rumeur qui fleurit un peu avant l'écriture du texte, celle du retour de Néron, *Nero redivivus*. Après que Néron se soit suicidé en 68 en se plantant une dague dans la gorge (selon Suétone, *Vie de Néron* 49), les quelques partisans qui lui restaient se hâtèrent d'incinérer son cadavre pour éviter qu'il soit profané. Bien peu purent le voir mort. Aussi certains prétendirent-ils qu'il n'avait pas péri, mais qu'il se cachait parmi les Parthes. Pendant plus de vingt ans, pas moins de trois individus prétendirent être Néron selon les historiens antiques (Tacite, *Histoires* 2, 8 ; Dion Cassius, *Histoire romaine* 66, 19 ; Suétone, *Vie de Néron* 57 ; Dion de Pruse, *Discours* 21, 10).

La légende de Néron émerge dans d'autres écrits apocalyptiques. Les uns voulaient qu'à la fin du siècle, Satan, ou Béliar se manifestent sous l'apparence de Néron pour tromper le peuple et persécuter les fidèles, en se targuant d'être dieu et en se faisant adorer par tous (*Oracles Sibyllins* 3, 63-74). On trouve peut-être une trace de cette légende dans la Bête de la terre, qu'on va étudier ensuite, mais aussi dans le chiffre 666

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 65

sous lequel on a pu reconnaître le nom « Néron César ». En tout cas, elle nourrit les spéculations sur la venue d'un Antéchrist qui précéderait le retour final du Christ. Une deuxième forme de l'histoire prévoyait que Néron reviendrait de l'Est, traversant l'Euphrate avec ses armées pour prendre le contrôle de l'empire (*Oracles Sibyllins* 4, 119-138 et 4, 361-365).

En faisant allusion à ces croyances de la prétendue fausse mort de Néron, Jean fait de la Bête le miroir de l'Agneau, mort et ressuscité. L'Apocalypse transforme les traditions sur la survie de Néron en une histoire de mort et de résurrection afin de faire de la Bête le pendant démoniaque de l'Agneau.

La suite du texte décrit le pouvoir considérable dont jouit la Bête. Celui-ci est avant tout militaire : « qui peut lui faire la guerre ? », s'interrogent ceux qui l'adorent (Ap 13, 4). Et de fait, le premier siècle de notre ère est celui de l'expansion de l'Empire : après les conquêtes d'Orient de Pompée et d'Antoine, Auguste se rend maître de la Germanie, Claude de la Grande-Bretagne, Néron de l'Arménie, Domitien de la Dacie (la Roumanie), etc. Mais il est aussi religieux, car il n'y a pas de distinction dans l'Antiquité entre le politique et le religieux : tous idolâtrent la Bête.

La Bête de la terre ou le culte impérial en question

Surgit une seconde Bête, qui est aussi une figure de Rome, cette fois-ci considéré sous son aspect religieux.

> Alors je vis monter de la terre une autre bête. Elle avait deux cornes comme un agneau, mais elle parlait comme un dragon. Tout le pouvoir de la première bête, elle l'exerce sous son regard. Elle fait adorer par la terre et ses habitants la première bête dont la plaie mortelle a été guérie. Elle accomplit de grands prodiges, jusqu'à faire descendre du ciel, aux yeux de tous, un feu sur la terre. Elle séduit les habitants de la terre par les prodiges qu'il lui est donné d'accomplir sous le regard de la bête. Elle les incite à

> dresser une image en l'honneur de la bête qui porte la blessure du glaive et qui a repris vie. Il lui fut donné d'animer l'image de la bête, de sorte qu'elle ait même la parole et fasse mettre à mort quiconque n'adorerait pas l'image de la bête (Ap 13, 11-15).

Le culte impérial

Pour comprendre ce passage, il convient de revenir un peu sur ce fameux culte impérial. Plus qu'une véritable religion, il s'agit d'un stratagème pour « tenir » l'Empire. En effet, quel meilleur moyen pour un pouvoir étranger d'être accepté, que d'entrer dans les cités sous la forme de statues, de cérémonies, de fêtes ? D'abord anecdotique – le culte de la personnalité heurte la rigueur des traditions romaines de modestie –, le culte rendu aux empereurs connut une certaine expansion. Il fut aussi le fait de gouverneurs de provinces éloignées soucieuses de montrer leur fidélité à Rome : en 27 av. J.-C. Pergame prescrivit un culte à Rome et Auguste ; en 26 apr. J.-C. Tibère, sa mère Livie et le Sénat furent honorés à Smyrne ; en 90 apr. J.-C., Éphèse décréta un culte aux *Sebastoi*, les empereurs de la dynastie des Flaviens, Vespasien, Titus, Domitien.

Le culte des empereurs prenait souvent place au sein de cérémonies pour les divinités locales telles qu'Artémis à Éphèse. Des fêtes étaient également dédiées spécialement à l'Empereur et présentaient des concours sportifs et musicaux. Certaines célébrations honoraient le jour de la naissance de l'Empereur ou commémoraient un événement de sa famille. Le peuple, vêtu de blanc, portait des couronnes de laurier sur la tête pendant qu'il parcourait la cité. Le temple civique (souvent voué à Rome et à un empereur particulier) était orné de guirlandes tandis que les animaux étaient immolés sur les autels. Parfois, les sacrifices étaient faits sur la place centrale de la ville, et des banquets étaient organisés juste après. L'encens était brûlé dans les théâtres, où des statues impériales étaient exposées.

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 67

Le culte impérial tourné en ridicule

Ce culte impérial est tourné en ridicule par les agissements de cette bête, qui avec ses deux cornes singe l'Agneau, mais révèle dans sa parole sa vraie nature démoniaque. Celle-ci ne ménage pas ses efforts pour amener le peuple à adorer Rome. Elle dresse des temples, fait ériger des statues, multiplie les prodiges. Même s'il est difficile d'expliciter à quels événements précis il est ici fait allusion, on sait que des éléments merveilleux étaient utilisés pour légitimer l'autorité d'un dirigeant. Un palmier qui s'éleva miraculeusement dans un temple renforça le prestige de Jules César (César, *Commentaires sur la guerre civile* 3, 105), une statue qui se déplaçait anticipa la prise de pouvoir de Vespasien comme empereur (Tacite, *Histoires* 1, 86 ; Suétone, *Vie de Vespasien* 5, 7). Vespasien lui-même ne répugnait pas à opérer des prodiges de guérison, ce qui augmentait son ascendant en montrant que les dieux lui étaient favorables (Tacite, *Histoires* 4, 81 ; Suétone, *Vie de Vespasien* 7, 2). La mention du feu céleste poursuit la parodie que fait l'auteur des prétentions impériales. En effet, dans la religion romaine, la source habituelle de feu venant du ciel était Jupiter, dont l'attribut était la foudre. Or, dans l'idéologie impériale, Jupiter était souvent identifié comme l'origine de l'autorité du prince. En demandant à un faux prophète d'appeler un éclair de feu du ciel, la Bête entend donner l'apparence d'une approbation céleste au souverain déifié.

La fin du texte dévoile tout l'enjeu de ce culte dérisoire. Le culte impérial était contrôlé par les petits notables locaux, qui espéraient s'élever. Ils finançaient l'érection de temples et de statues, et certains détenaient des privilèges impériaux. Beaucoup étaient membres de conseils urbains et travaillaient dans l'administration civique. Les inscriptions qui accompagnent leurs actions au nom du culte expriment la gratitude pour les bienfaits de la domination impériale. En Asie Mineure, les activités politiques, religieuses et économiques étaient tellement imbriquées qu'un chrétien qui refusait d'honorer

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 68

l'Empereur d'une manière religieuse était limité dans ses possibilités économiques et politiques.

La Prostituée ou la puissance financière de Rome

Ce troisième aspect – la critique de la prospérité financière – se retrouve dans la dernière figure de Rome : Babylone la Prostituée.

> Alors il me transporta en esprit au désert. Et je vis une femme assise sur une bête écarlate, couverte de noms blasphématoires, et qui avait sept têtes et dix cornes. La femme, vêtue de pourpre et d'écarlate, étincelait d'or, de pierres précieuses et de perles. Elle tenait dans sa main une coupe d'or pleine d'abominations : les souillures de sa prostitution. Sur son front un nom était écrit, mystérieux : Babylone la grande, mère des prostituées et des abominations de la terre. Et je vis la femme ivre du sang des saints et du sang des témoins de Jésus (Ap 17, 3-5).

Parler de Babylone à la fin du I^er^ siècle n'a guère de sens : une trentaine d'années avant ce texte, Pline l'Ancien nous apprend qu'elle est depuis longtemps en ruine (*Histoire naturelle* VI, 30). En outre, tout le passage possède une très forte parenté avec le chap. 27 d'Ézéchiel qui décrit la chute de Tyr. Le propos est codé : il faut reconnaître Rome sous le nom de Babylone. L'ennemi du jour est présenté sous les atours de l'ennemi d'hier.

En condensant toute la diversité de la puissance romaine dans une seule ville, c'est bien l'urbain dans sa généralité qui est vitupéré dans ce texte. Le motif principal est donné dès les premières phrases : il s'agit de la prostitution, qui, dans le livre de l'Apocalypse, désigne l'idolâtrie. Celle-ci est associée au vin de l'ivresse, image du dérèglement. Il faut certainement entendre ce passage comme une sévère réprobation des cultes polythéistes de Rome, et en particulier du culte impérial,

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 69

mais on voit ici poindre un reproche supplémentaire : la grande ville adore un autre dieu, l'argent. Plus que sociale ou éthique (l'argent creuse l'inégalité entre riches et pauvres), la critique est bien religieuse. L'argent est un nouveau dieu qui laisse croire que l'on se suffit à soi-même : « je trône en reine et je ne suis point veuve » (Ap 18, 7), proclame l'orgueilleuse cité qui se glorifie ainsi de ne dépendre de personne.

La triple lamentation des rois de la terre, des marchands et des marins qui suit (Ap 18), décrit simultanément la soudaineté de la chute, preuve que la puissance urbaine est bien fragile, mais en même temps détaille son luxe, ce qui permet de préciser la condamnation. Tout d'abord, la ville a une collusion avec les rois de la terre : elle est le siège de la tyrannie oppressive, qui se vautre dans sa prostitution et son « luxe » (le verbe grec *strêniaô* désigne à la fois la vie sensuelle et la vie opulente). Ensuite, elle a partie liée avec le mercantilisme qui étale avec impudence tous les éléments d'un faste tapageur, de l'or aux esclaves, en passant par les métaux précieux et les bijoux, les tissus hors de prix, les bois inestimables, les parfums (dont l'amome, une plante aromatique venue d'Inde), les denrées coûteuses, les animaux. Enfin, elle suscite l'admiration des marins, qui, dans la petite Judée montagneuse peu familière de la navigation, ont toujours représenté le cosmopolitisme, le trafic, l'étranger : que ce soient sous la forme des envahisseurs ou des Baal de Phénicie, au cours de l'histoire les ennuis sont souvent venus de la mer.

Dieu détruit-il Babylone-Rome ? Plus que d'un châtiment divin, c'est de ses travers que périra la ville : « Payez-la de sa propre monnaie, rendez-lui au double ce qu'elle a fait » (Ap 18, 6), dit la voix venue du ciel. Comme la richesse appelle la richesse, la prostitution idolâtre appelle la prostitution idolâtre et la ville marche d'elle-même vers son déclin. Aussi faut-il renouer avec le geste de Lot à Sodome (Gn 19, 12) : il faut sortir de la ville. « Sortez de cette cité, ô mon peuple, de peur de participer à ses péchés » : si cette interpellation a parfois été entendue au sens strict, ce qui a conduit le monachisme

chrétien à s'établir loin des centres urbains, il est avant tout une exhortation à refuser de se compromettre avec le péché originel de la ville, son idolâtrie de la puissance et de l'argent.

Rome-Babylone, l'anti Jérusalem

Babylone, la prostituée se tient en contraste avec Jérusalem, l'épouse. Chaque ville est présentée par un des anges avec les coupes des fléaux, ce qui établit un lien littéraire clair (Ap 17, 1 ; 21, 9). La Prostituée avilit les relations en les transformant en transactions commerciales, tandis que la mariée est un exemple de relations honorables. Babylone porte de l'or et des perles pour attirer des clients pour des étreintes illicites, tandis que Jérusalem est ornée d'or et de perles comme une mariée qui attend son époux (Ap 17, 4 ; 21, 2). Les rois de la terre se délectent des rapports déshonorants avec Babylone, mais sont appelés à apporter leur gloire à la nouvelle Jérusalem (Ap 17, 2 ; 21, 24). Le nom sur le front de Babylone l'identifie comme la mère des filles de joie et de tout ce que la terre compte de choses viles, tandis que les noms sur les portes et les fondations de Jérusalem sont ceux des tribus choisies et des fidèles apôtres (Ap 17, 5 ; 21, 12). La Prostituée est ivre de sang et soûle d'immoralité les nations, tandis que l'Épouse invite les nations à boire de l'eau qui donne la vie (Ap 17, 2 ; 22, 1-5).

Babylone personnifie l'arrogance, le matérialisme, la violence et les fausses croyances que l'auteur condamne. En contraste, Jérusalem révèle une harmonie centrée sur Dieu qui est au-delà du monde actuel et qui se réalisera dans la nouvelle création. Les lecteurs doivent vivre avec cette tension. Ils vivent dans leur monde d'aujourd'hui avec une identité définie par l'âge à venir. Ils ne peuvent espérer créer la nouvelle Jérusalem – ce sera l'œuvre de Dieu – et pourtant, ils sont avertis de ne pas adopter les voies de Babylone. L'auteur ne répond pas à la tension en offrant des directives simples à suivre. Au lieu de cela, son texte engage les lecteurs en insistant sur la clarté de leurs obligations fondamentales lorsqu'ils sont devenus chrétiens. Plus qu'à prendre les armes, il les invite à ne pas colla-

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 71

borer au microcosme pernicieux, mais dérisoire que réussissent à fabriquer les quatre incarnations de Rome : sa gloire militaire, son pouvoir politique, son culte impérial et son *soft power* économique. On voit bien l'actualité d'une telle réflexion dans le monde d'aujourd'hui.

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 72

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 73

6.

Que faire de la violence du livre ?

Thème 3

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 74

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 75

> Et j'entendis une grande voix qui, du temple, disait aux sept anges : « Allez et répandez sur la terre les sept coupes de la colère de Dieu ». Et le premier partit et répandit sa coupe sur la terre. Un ulcère malin et pernicieux frappa les hommes qui portaient la marque de la bête et qui adoraient son image. Le deuxième répandit sa coupe sur la mer : elle devint comme le sang d'un mort, et tout ce qui, dans la mer, avait souffle de vie mourut. Le troisième répandit sa coupe sur les fleuves et les sources des eaux : ils devinrent du sang. Et j'entendis l'ange des eaux qui disait : « Tu es juste, toi qui es et qui étais, le Saint, car tu as ainsi exercé ta justice. Puisqu'ils ont répandu le sang des saints et des prophètes, c'est également du sang que tu leur as donné à boire. Ils le méritent ! » (Ap 16, 1-6.)

Il est impossible de lire ce passage – qui n'est qu'un parmi tant d'autres dans l'Apocalypse – sans un certain malaise. Non seulement le sang et la souffrance sont omniprésents et envahissent le champ narratif comme dans les pires films d'horreur, mais surtout il semble que Dieu soit à l'origine de toute cette détresse, et parfois même carrément l'acteur. Comment un livre qui ne se contente pas de représenter la violence, mais semble la justifier peut-il se trouver dans le Nouveau Testament, au côté des évangiles qui ne cessent de proscrire le recours à la violence ?

Un livre violent

Que la violence baigne le livre de l'Apocalypse, personne n'en disconviendra. On la trouve exprimée tout au long du texte, et pas uniquement dans le contenu de ce qui est raconté, mais dans la manière même de le raconter.

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 76

Violence des contenus

On peut distinguer plusieurs sortes de violences dans le contenu de ce qui est narré.

Les menaces des premiers chapitres. – La violence commence dès les premiers versets du livre. Dans ses lettres, le Fils d'Homme profère en effet une série de menaces plutôt brutales. Si le lecteur peut s'interroger sur le sens à donner à la première – « j'ôterai ton chandelier de sa place » (Ap 2, 5) –, il est beaucoup moins hésitant à comprendre le destin prévu pour Jézabel de Thyatire : « je la jette sur un lit d'amère détresse, ainsi que ses compagnons d'adultère, à moins qu'ils ne se repentent de ses œuvres. Ses enfants, je les frapperai de mort » (Ap 2, 22-23). D'emblée, le livre est placé sous le signe de l'intimidation et de la dureté.

Les bouleversements cosmiques. – Ensuite viennent les différents bouleversements cosmiques (tremblement de terre, grêle et déluges, tsunamis) engendrés par le son des sept trompettes d'Ap 8 et les libations des sept coupes d'Ap 16. Les dégâts sont d'abord écologiques (destruction des arbres, de l'herbe, des montagnes, des animaux, des oiseaux, des poissons, empoisonnement de la mer), mais aussi humains ; les victimes sont innombrables puisqu'à plusieurs reprises, on apprend que c'est un tiers de l'humanité qui périt. Ces calamités touchent sans distinction les bons et les mauvais : ce n'est qu'à deux exceptions qu'on fait une discrimination grâce au sceau inscrit sur le front (Ap 7, 2-3 ; 9, 4).

Les désastres de la guerre. – Déjà mentionnée au tout début du livre – Jésus se dit prêt à se battre contre une partie de l'Église de Pergame (Ap 2, 12) –, la guerre domine près de la moitié de l'œuvre. Elle est toujours déclenchée par le Dragon. Celui-ci paraît l'emporter à certains moments – par exemple contre les deux témoins (Ap 11, 7) et peut-être contre la Femme (Ap 12) –, mais il finit par perdre le combat contre l'Agneau ou contre le Cavalier céleste. Toutefois, contraire-

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 77

ment aux bouleversements cosmiques dont le voyant égrène les victimes, le récit ne s'appesantit pas sur les scènes de bataille, qui restent abstraites.

Les rigueurs de la justice divine. – En effet, c'est plutôt dans les tableaux des punitions qui suivent les batailles que se déploie la violence divine. On peut citer ce qui se passe après la guerre du Dragon contre le cavalier céleste :

> Et je vis la bête, les rois de la terre et leurs armées, rassemblés pour combattre le cavalier et son armée. La bête fut capturée, et avec elle le faux prophète qui, par les prodiges opérés devant elle, avait séduit ceux qui avaient reçu la marque de la bête et adoré son image. Tous deux furent jetés vivants dans l'étang de feu embrasé de soufre. Les autres périrent par le glaive qui sortait de la bouche du cavalier, et tous les oiseaux se rassasièrent de leurs chairs (Ap 19, 19-21).

Non seulement on assiste à la destruction (sans doute assez douloureuse puisqu'ils meurent brûlés vifs) de ces acolytes du Dragon que sont la Bête et le Faux Prophète, mais on assiste au massacre des armées liguées et à la profanation de leur cadavre (déshonneur suprême) par les oiseaux charognards. Vue d'une perspective moderne, on ne peut qu'être horrifié. Si l'on comprend que les fauteurs de guerre soient condamnés, pourquoi s'acharner sur ceux qui n'ont fait que leur obéir ? Est-il légitime de tuer des soldats alors que la guerre est terminée ? De la même manière, l'anéantissement du Dragon dans l'étang de feu (Ap 20, 10) paraît mérité, mais pourquoi aller jusqu'à persécuter les morts, qui, après le combat, semblent n'être ressuscités que pour subir le jugement devant le Trône ? Un grand nombre, dont le nom ne se trouve pas dans le Livre de Vie de l'Agneau sont eux aussi jetés dans l'étang de feu : pourquoi leur avoir rendu la vie, si c'est pour la leur ôter quasiment immédiatement ?

Deux autres scènes de jugement suscitent l'incompréhension du lecteur : celles comparées à la moisson du blé (Ap 14,

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 78

15) et à la vendange de la vigne (Ap 14, 20). Les deux scènes sont précédées par un tableau terrifique :

> Et un autre, un troisième ange, les suivit et dit d'une voix forte : Si quelqu'un adore la bête et son image, s'il en reçoit la marque sur le front ou sur la main, il boira lui aussi du vin de la fureur de Dieu, versé sans mélange dans la coupe de sa colère, et il connaîtra les tourments dans le feu et le soufre, devant les saints anges et devant l'agneau. La fumée de leur tourment s'élève aux siècles des siècles, et ils n'ont de repos ni le jour ni la nuit, ceux qui adorent la bête et son image, et quiconque reçoit la marque de son nom (Ap 14, 9-11).

On ne sait ce qui est le pire dans tout cela. Sont-ce les tortures du feu et du soufre ? L'éternelle irrémissibilité de la peine ? Ou le fait que tout cela se passe devant les saints anges et l'Agneau qui contemplent sans broncher toute cette souffrance ?

Violence des images

La violence ne touche pas seulement ce qui est décrit, mais aussi la manière de le décrire. Les images et les mots sont souvent excessifs. On peut ainsi repérer l'outrance de la relation du châtiment de Babylone : « les dix cornes que tu as vues et la bête haïront la prostituée, elles la rendront solitaire et nue. Elles mangeront ses chairs et la brûleront au feu » (Ap 17, 16). Ou bien remarquer les images excessives de la description du cavalier nommé Parole de Dieu qui arbore « un manteau trempé de sang » (Ap 19, 13), qui foule la cuve « où bouillonne le vin de la colère du Dieu souverain » (Ap 19, 15), une cuve dont on a déjà appris que « de la cuve sortit du sang qui monta jusqu'au mors des chevaux sur une étendue de mille six cents stades » (Ap 14, 20). Ce ne sont là que quelques exemples. En effet, tout le récit est construit sur les figures de style de l'outrance, qu'il serait inutile d'énumérer : amplifications, hyperboles, emphases (figures de mots) et hypotyposes (tableau frappant, figure de discours).

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 79

Les questions éthiques posées par le livre

À tous ceux qui voulurent fonder une éthique – et plus largement une théologie – biblique, l'Apocalypse causa des difficultés. En effet, la réflexion se heurte à quatre redoutables interrogations.

L'expression même de la violence. – Comment expliquer le déferlement de violence, dans un canon qui comporte des passages très clairs sur la renonciation à la violence ? On peut ainsi citer tout le chap. 5 de l'évangile de Matthieu qui conteste frontalement la loi du talion :

> « Vous avez appris qu'il a été dit : Œil pour œil et dent pour dent. Et moi, je vous dis de ne pas résister au méchant. Au contraire, si quelqu'un te gifle sur la joue droite, tends-lui aussi l'autre. À qui veut te mener devant le juge pour prendre ta tunique, laisse aussi ton manteau. Si quelqu'un te force à faire mille pas, fais-en deux mille avec lui. À qui te demande, donne ; à qui veut t'emprunter, ne tourne pas le dos » (Mt 5, 38-41).

Cette renonciation à la violence se manifeste très bien dans la destinée même de Jésus, qui fait le choix de se laisser appréhender, condamner, torturer et mettre à mort. Matthieu exprime ce choix par la réplique de Jésus au disciple qui tire son épée pour le défendre lors de son arrestation : « Remets ton épée à sa place, car tous ceux qui prennent l'épée périront par l'épée. Penses-tu que je ne puisse faire appel à mon Père, qui mettrait aussitôt à ma disposition plus de douze légions d'anges ? Comment s'accompliraient alors les Écritures selon lesquelles il faut qu'il en soit ainsi ? » (Mt 25, 53-54.) Pourquoi Jésus renonce-t-il ainsi à la violence au nom de l'Écriture, alors que l'Agneau ou le Cavalier qui sont ses représentations dans l'Apocalypse semblent y prendre tant de plaisir ?

Une violence qui ne conduit pas à la repentance, mais à la destruction. – Le déchaînement de la violence est d'autant moins compréhensible que l'argument traditionnel qui pour-

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 80

rait la justifier – cette sauvagerie possède un rôle pédagogique – ne fonctionne pas. En effet, le livre ne comporte aucune scène de repentance ou de conversion. Dans l'Apocalypse, la violence ne débouche pas sur la contrition de ceux qui se sont égarés à suivre le Dragon et la Bête, mais à leur destruction pure et simple. Ce déferlement de brutalité ne peut donc pas s'interpréter autrement que par l'idée qu'il s'agit d'une terrible vengeance contre tous les ennemis de Dieu et de son Messie. Dieu ne pratiquerait-il pas la vertu de miséricorde ?

La question de la coercition en morale. – On pourrait argumenter que si le livre ne *décrit* par la repentance des *personnages*, il en appelle à la pénitence du *lecteur*. Ce dernier, voyant les personnages se débattre dans les affres des conséquences de leurs choix, serait interpellé à faire d'emblée le *bon* choix. Cette réponse, qui fait de la lecture le lieu de la prise de distance et de la réflexion, n'est pas sans intérêt pour la théorie littéraire. En revanche, elle se heurte à une éthique du choix moral. En effet, celui-ci doit s'exercer sans contrainte, à la fois pour respecter la liberté, fondement de la dignité humaine, mais aussi pour garantir la responsabilité : pouvons-nous être tenu entièrement comptables d'actes que nous n'avons pas voulus ? Or ici, on voit bien qu'en donnant au lecteur le spectacle d'une punition automatique et implacable, le texte exerce sur lui une forme de coercition psychologique, qui est une manière de délit de contrainte. En effet, Ap 14, 9, déjà cité, est on ne peut plus clair, car il adopte la forme si… alors (dite apodictique ou nécessaire) : « Si quelqu'un adore la bête et son image, s'il en reçoit la marque sur le front ou sur la main, il boira lui aussi du vin de la fureur de Dieu, versé sans mélange dans la coupe de sa colère, et il connaîtra les tourments dans le feu et le soufre, devant les saints anges et devant l'agneau. » Quelle part d'hésitation est-elle laissée au lecteur ?

On peut aller plus loin. En effet, le texte de l'Apocalypse aboutit à une sorte de double contrainte qui piège l'humanité dans un dilemme impossible à résoudre. Quelques versets plus

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 81

tôt le lecteur a appris que la Bête aussi avait pouvoir d'exécuter ceux qui ne l'adoraient pas :

> Il lui fut donné d'animer l'image de la bête, de sorte qu'elle ait même la parole et fasse mettre à mort quiconque n'adorerait pas l'image de la bête (Ap 13, 15).

La Bête a le pouvoir de mettre à mort tous ceux qui ne l'adorent pas et Dieu celui de mettre à mort et de torturer tous ceux qui l'adorent. Quelle est l'issue pour les hommes ?

La question de la temporalité. – Il convient enfin d'interroger une dernière fois le texte biblique. Si le massacre des impies est réalisé à la fin des temps, pourquoi n'intervient-il pas avant ? La temporalité même proposée par l'Apocalypse pose une question morale. À supposer qu'il soit légitime à Dieu de se venger au nom de l'humanité de tout le mal qui l'accable, pourquoi ne pas régler le problème tout de suite ? En effet, le délai de la parousie soulève la difficulté de la prolifération du Mal, et de la permission implicite que Dieu donne au Dragon de poursuivre sa guerre contre les chrétiens. Pourquoi continuer à faire souffrir des innocents ? Le texte envisage d'ailleurs la question, qui est posée directement à Dieu par les martyrs eux-mêmes.

> Ils criaient d'une voix forte : Jusques à quand, Maître saint et véritable, tarderas-tu à faire justice et à venger notre sang sur les habitants de la terre ? Alors il leur fut donné à chacun une robe blanche, et il leur fut dit de patienter encore un peu, jusqu'à ce que fût au complet le nombre de leurs compagnons de service et de leurs frères, qui doivent être mis à mort comme eux (Ap 6, 10-11).

La réponse apportée se révèle assez difficile à comprendre. Quelle est donc cette complétude du nombre des martyrs ? Qui l'a décidée, et dans quel but ?

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 82

Peut-on expliquer la violence du livre ?

Après avoir ainsi laissé retentir les questions éthiques que pose la présence de la violence dans l'Apocalypse, il est temps d'expliquer cette présence même.

Explications historiques

On peut tout d'abord proposer des explications liées au contexte d'écriture du texte.

L'expression de la violence est fréquente dans le genre apocalyptique. – En premier lieu, on peut remarquer que l'auteur ne fait que reproduire les pratiques d'un genre littéraire – l'apocalyptique – qui ne répugne pas à manier l'hypotypose et les tableaux tumultueux. On les retrouve en effet dans d'autres œuvres ressortissantes à ce même genre littéraire, que ce soit à Qumran ou dans les livres d'Hénoch ou le *4 Esdras*. Cette présence de la violence s'explique par la conviction, répandue depuis la période perse, que la fin du monde s'accompagnera d'un temps de bouleversements et de souffrance, habituellement rendu en grec par le terme *thlipsis*, « tribulation ». Comme on l'a montré, cette croyance se retrouve autant dans la bouche de Jésus (Mt 24, 21), que sous la plume de Paul (1 Th et 2 Th). C'est très exactement le mot *thlipsis* qu'emploie Jean au début du livre, qui indique clairement qu'il s'inscrit dans cette tradition à la fois théologique et littéraire : « Moi, Jean, votre frère et votre compagnon dans l'épreuve, la royauté et la persévérance » (Ap 1, 9).

Le texte est une manière de donner sens à ce que vit de la communauté. – Pendant longtemps, on a expliqué l'omniprésence de la violence dans le texte comme une réponse aux souffrances de la communauté, et en particulier, à ses persécutions. On a vu que cette hypothèse est un peu abandonnée. Il n'en reste pas moins que, quelle que soit la réalité historique, Jean dépeint Rome comme l'incarnation du mal. Il dramatise le contexte dans lequel les chrétiens d'Asie Mineure vivent, afin

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 83

de souder l'Église autour d'un but commun. Il représente ainsi une communauté en guerre, se battant pour sa survie, peut-être dans l'espoir de les fédérer contre les tentations de collaboration avec le monde romain et ses séductions.

L'auteur pratique la catharsis *chère à Aristote.* – Il n'est peut-être pas nécessaire de voir en Jean un auteur aussi cynique, qui agite des épouvantails pour mieux faire l'unité. Il convient en effet de ne pas sous-estimer l'impact de certains événements du passé sur des communautés qui ne sont plus concernés par leurs effets directs : à l'instar de la mémoire individuelle, la mémoire collective peut être traumatisée. On peut constater par exemple qu'après le 11-Septembre, films et séries ont présenté une violence de plus en plus grande et que cela peut s'interpréter comme une manière de maîtriser la violence réelle par de la violence fictionnelle. Et de même, on peut expliquer la mode contemporaine pour le « film de zombie » comme une manière d'exorciser la peur de la mort. Reprenant les théories d'Aristote très populaires dans l'Antiquité, l'auteur cherche ainsi peut-être à pratiquer une forme de purification des passions (*catharsis*) au moyen d'un dispositif littéraire. Mettant à distance par son récit les événements qui ont choqué la communauté, le voyant tente de répondre aux angoisses qui étreint les chrétiens.

Explications littéraires

On peut poursuivre cette explication de la présence de la violence dans le texte en restant dans le texte lui-même et en interrogeant les mécanismes littéraires à l'œuvre.

Une condamnation implicite de la violence. – Une lecture un peu précise du texte montre en effet que si la violence est *dépeinte* par l'Apocalypse, elle n'est pas *encouragée*. Au fond, Jean reste dans le sillage des injonctions de Jésus à ne pas répondre au mal par le mal. Dans l'une de ces pauses que l'auteur pratique de temps en temps et dans laquelle il condense son message, on lit :

> Que celui qui a des oreilles entende : qui est destiné à la captivité ira en captivité. Qui est destiné à périr par le glaive périra par le glaive. C'est l'heure de la persévérance et de la foi des saints (Ap 13, 9-10).

Jean n'appelle pas à la violence, mais à l'endurance : nous retrouvons le terme grec d'*hypomonè* qu'il avait employé à propos de lui-même (Ap 1, 9). Et de fait, nulle part, on ne trouve d'adjuration à prendre les armes pour résister à l'Empire romain. Il convient de lire l'Apocalypse comme une tension entre l'utilisation des images de violence, mais le rejet des entreprises violentes.

Une démythologisation des figures du pouvoir. – Ce rejet des actions violentes s'accompagne d'un travail de sape conscient et constant de toutes les images maniées par les rhétoriques liées au pouvoir. Dieu vainc effectivement, mais en retournant toutes les valeurs de la guerre et de la victoire. Tout commence par cette dérision, inouïe si on prend bien le temps de la considérer, de toute la rhétorique d'Israël. Le livre d'Isaïe enchaîne les dénominations prétentieuses pour célébrer la naissance d'un nouveau roi dans la maison de Juda : « Car un enfant nous est né, un fils nous a été donné. La souveraineté est sur ses épaules. On proclame son nom : Merveilleux-Conseiller, Dieu-Fort, Père à jamais, Prince de la paix » (Is 9, 5). Voilà le futur oint comparé à Dieu, à un père, à un prince, à un sage. Dans l'Apocalypse, il n'est assimilé qu'à une créature chétive et en apparence un peu ridicule : un agneau. La même ironie est appliquée aux rhétoriques païennes. À propos de la lutte que mènent les rois de la terre, le texte dit « Ils combattront l'agneau et l'agneau les vaincra, car il est Seigneur des seigneurs et Roi des rois, et avec lui les appelés, les élus et les fidèles vaincront aussi » (Ap 17, 14). Que valent ces titres ronflants de Seigneur des seigneurs et de Roi des rois, qui sont ceux des souverains assyriens, puis perses, que la Bible donne aussi à Nabuchodonosor, si ceux qui les portent sont défaits par un simple agneau qui parvient à les leur ravir ?

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 85

La guerre elle-même est démythologisée. Qui sont les vainqueurs du Dragon au ciel ? Les martyrs eux-mêmes. Et le chant de victoire est bien paradoxal : « ils ont vaincu par le sang de l'agneau et par la parole dont ils ont rendu témoignage : Ils n'ont pas aimé leur vie jusqu'à craindre la mort » (Ap 12, 11). Beau retournement des valeurs dans lequel le vainqueur apparent est en réalité vaincu par ceux qu'il a vaincus… Qui est le vainqueur du Dragon sur la terre ? Le fameux cavalier monté sur le cheval blanc dont on a déjà parlé. Mais observons comment il est décrit :

> Il est revêtu d'un manteau trempé de sang, et il se nomme : la Parole de Dieu. Les armées du ciel le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues d'un lin blanc et pur. De sa bouche sort un glaive acéré pour en frapper les nations (Ap 19, 13-15).

La fin du passage éclaire ce que le début commençait à dire. Le glaive acéré qui sort de la bouche était déjà l'attribut du Christ de la première vision (Ap 1, 16) : il s'agit de la parole divine. Le Cavalier n'est donc pas une réalité concrète ; il est l'image même de l'efficacité du discours. Plus que par le tranchant des épées tangibles, c'est par le pouvoir des mots divins qui sont comme des glaives acérés que seront vaincues les forces du mal.

Une autopunition plutôt qu'un jugement. – Prêtons enfin attention à la logique propre des images. Au chap. 17, le voyant aperçoit une prostituée montée sur une bête pourvue de sept têtes et de dix cornes. C'est une sorte de représentation de Rome au carré. En effet, Ap 12 avait déjà mis en scène cette bête dont on avait bien compris qu'il s'agissait de Rome, la ville aux sept collines et aux dix empereurs se succédant. Et la Prostituée est décodée à la fin du chap. 17 : « la femme que tu as vue, c'est la grande cité qui règne sur les rois de la terre » (Ap 17, 18). À l'époque de l'auteur, il n'y a que la Ville éternelle qui soit dans cette position. Or, l'ange qui guide le voyant affirme :

> Les dix cornes que tu as vues et la bête haïront la prostituée, elles la rendront solitaire et nue. Elles mangeront ses chairs et la brûleront au feu (Ap 17, 16).

Ce n'est pas Dieu qui vainc le mal, celui-ci s'effondre sur lui-même, dans une manière de guerre intestine. De même que le mal est défait par la souffrance, et non par une puissance supérieure, de même le retard apparent dans le jugement des figures du mal n'est pas dû à l'indifférence divine, mais à la compréhension fondamentale de Jean que les actes des méchants causeront, par une sorte de logique interne, leur propre chute.

Ces explications littéraires révèlent en filigrane l'option que prend l'auteur face à la violence. Depuis le livre de la Genèse en effet, la Bible montre que faire un récit, c'est aussi faire de la théologie. Face à la violence du monde, l'auteur propose aux communautés chrétiennes une attitude réaliste, mais pacifique. Réaliste, car la férocité des puissances oppressives n'est pas niée ; elle est au contraire mise en scène. Réaliste également, car le livre se défend de tout « angélisme » face au mal ; il est redoutable, et pour parvenir à l'éradiquer tout à fait, Dieu devra employer des moyens à la mesure de son emprise sur le monde. Il agira avec force et se montrera implacable envers ceux qui lui résistent. Mais en même temps, Jean n'appelle pas à prendre les armes, ou à combattre. Au contraire, il exhorte les fidèles à la patience et à cette fameuse *hypomonè*, cette endurance qui permet de « tenir le coup ». En cela, il rejoint l'intuition fondamentale de saint Paul, avec lequel il ne partage en apparence presque rien : comme chez l'apôtre, les chrétiens sont appelés à faire confiance à un Dieu qui les sauve sans qu'ils puissent participer à leur salut. De même que dans les épîtres pauliniennes, la grâce intervient en dehors de tout mérite humain et de toute « œuvre », de même dans l'Apocalypse le Dragon et ses suppôts sont vaincus sans que les fidèles participent à la guerre. Notre salut est dans la main de Dieu disent de concert l'Apôtre et le Voyant.

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 87

7.

Décoder les symboles de l'Apocalypse à la lumière de l'Ancien Testament

Thème 4

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 88

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 89

L'Apocalypse est une réécriture de l'Ancien Testament ; le texte ne se comprend pas si l'on n'a pas en tête une multitude de références. On peut énumérer – et c'est le sujet de nombreuses thèses universitaires – les différentes manières d'utiliser le substrat vétérotestamentaire, soit par allusion, soit par citation, soit carrément par réappropriation créative. Rappelons simplement que Dn 2 et 7 servent de base aux visions d'Ap 1, 4 et 5. Qu'Ézéchiel sous-tend Ap 4–5 ainsi que d'autres passages (la plus grande partie d'Ap 6 et le châtiment de Babylone d'Ap 18). Que les septénaires des trompettes et des coupes (Ap 8, 6-12 et Ap 16, 1-14) sont construits sur le schéma des plaies d'Égypte (Ex 7–14). Une autre manière de le montrer consiste à passer en revue quelques figures importantes du livre pour en décrypter les allusions vétérotestamentaires. On ne trouvera rien ici de systématique, mais simplement un conseil de lecture : lorsqu'un détail de l'Apocalypse semble difficile à interpréter, il convient d'abord d'aller feuilleter l'Ancien Testament.

Animaux

Agneau. – Couramment appliquée au Christ dans certains milieux chrétiens (comme le montre l'Évangile de Jean), l'image de l'Agneau permet de faire joindre plusieurs traditions. (1) L'image du Messie vulnérable construite par *Isaïe* dans ses chants du serviteur souffrant (Is 53). L'agneau est en effet considéré comme l'animal le plus facile à tuer, car il est absolument sans défense (Jr 11, 19 ; 50, 45). (2) L'image de la Pâque. Comme les agneaux lors de la Pâque, Jésus fut sacrifié (Ex 12, 6). Le sang n'expiait pas le péché, mais protégeait de la

mort et a contribué à la libération de l'esclavage en terre d'Égypte (Ex 12, 21-27). Les allusions à cette délivrance apparaissent ailleurs dans l'Apocalypse : le chant d'Ap 15 ressemble à celui qui est entonné après le passage de la mer Rouge (Ex 15). Par conséquent, le motif de l'Agneau pourrait aussi rappeler l'Exode. (3) L'image des victimes des sacrifices rituels prescrits par le Lévitique pour la purification du peuple (Lv 14, 12-13).

Bête. – Les deux Bêtes proviennent de la vision de Dn 7. La ***Bête de la mer*** symbolise le pouvoir politique, auxiliaire du mal. La comparaison vient de Dn 7, 23. Ses ***sept têtes*** représentent peut-être les sept collines de Rome. Les ***dix cornes*** pourraient signifier les dix empereurs qui ont régné sur Rome jusqu'à Domitien. La ***Bête de la terre*** semble plutôt désigner le pouvoir de l'idéologie impériale.

Dragon. – Le dragon était généralement figuré comme un serpent (Ex 7, 10). Dans l'Apocalypse, il possède les qualités d'un monstre mythique, qui personnifie les forces chaotiques qui devaient être contrôlées par Dieu (Job 7, 12 ; 26, 13). Les dragons étaient des créatures arrogantes et combatives, dont la venue pouvait signifier la guerre. Le Dragon est ici identifié au Serpent de la Genèse (Gn 3).

Lion. – Le lion possède un symbolisme ambivalent. C'est avant tout un symbole de puissance. Mais sa réputation varie : pour les uns c'est un animal noble (Pr 28, 1), pour les autres un prédateur destructeur (Ps 7, 2 ; 10, 9). Quand Israël était victorieux, son armée était comme un lion (Nb 23, 23). Il semble que c'est précisément de cette image que veut se distancier l'Apocalypse en assimilant Jésus à un Agneau. C'est aussi un symbole royal et donc messianique. En effet, lors de la bénédiction de Jacob, Juda est comparé à un lionceau (Gn 49, 9) et immédiatement après, la durée de sa royauté est annoncée : « Le sceptre ne s'écartera pas de Juda, ni le bâton de commandement d'entre ses pieds » (Gn 49, 10).

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 91

Oiseaux. – De manière générale, les *oiseaux* ont un rôle ambivalent : animaux purs ou impurs dans le judaïsme, ils sont aussi bien les auxiliaires du mal que du bien. L'***aigle*** est ainsi un symbole de puissance (Ap 12, 4) conformément à la parole d'Isaïe (Is 40, 31) : « Mais ceux qui espèrent dans le Seigneur retrempent leur énergie : ils prennent de l'envergure comme des aigles ». Mais il peut être un oiseau de malheur (Ap 8, 13).

Quatre Animaux. – Les Quatre animaux proviennent de la vision d'Ézéchiel (Ez 1, 4-10) avec quelques changements. Alors que chaque créature chez Ézéchiel possède les quatre visages, l'Apocalypse en fait quatre créatures différentes. Si dans la tradition chrétienne, on les a assimilés aux quatre évangiles, il semble que leur signification est un peu autre dans l'Apocalypse. Ils pourraient représenter les quatre points cardinaux et par là même la création tout entière.

Sauterelles. – Dans le monde méditerranéen, les sauterelles sont des insectes destructeurs par leur voracité et leur grand nombre (Jl 1, 4-7 ; Ap 4, 9). Elles créent la famine et la désolation comme dans les plaies d'Égypte (Ex 10, 15).

Couleurs

Le symbolisme des couleurs est changeant et toujours soumis à précisions et à nuance. On peut néanmoins observer quelques régularités dans le texte. Le ***blanc*** est la couleur des cheveux de l'« Ancien des Jours » du livre de Daniel, une image de Dieu (Dn 7, 9) et dans la littérature apocalyptique, c'est la couleur des anges (*1 Hen* 106, 2-6). Aussi dans l'Apocalypse connote-t-elle la pureté, l'honneur et la victoire. Par opposition, le ***noir*** connote la négativité, comme la robe du troisième cavalier (Ap 6, 5) ou le fait que le soleil devienne noir (Ap 6, 12).

Le ***rouge*** est une couleur ambiguë puisque c'est celle du sang et celle du feu. Elle peut donc symboliser la force, mais

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 92

aussi la guerre et la violence : elle est la couleur du deuxième cavalier (la guerre) et surtout du Dragon.

La couleur ***blême*** désigne en fait une nuance verdâtre (en grec *chloros*) qui est celle des plantes, mais aussi des personnes malades : c'est celle du quatrième cheval.

L'***or*** est la couleur de la richesse. C'est par excellence celle du culte (les chandeliers d'or) et de la royauté (la ceinture d'or, la couronne d'or).

Éléments naturels

Astres. – Les astres (soleil, lune, étoile) depuis les récits de Création (Gn 1–2) désignent l'ordre cosmique ; leur chute ou leur bouleversement signifie le détraquement de cet ordre. ***Étoiles*** *:* les dirigeants du Peuple de Dieu (cf. Dn 12, 3).

Éléments. – *Feu* : élément ambivalent puisqu'il symbolise à la fois la force de destruction du mal (le Dragon est rouge feu) et la puissance divine, elle aussi destructrice (voir par ex. le feu de l'autel jeté sur la terre Ap 8, 5). *Eau* : l'eau est l'élément vivifiant dont l'assèchement signifie la mort. Dans la vision de la Prostituée, les eaux symbolisent la multitude des peuples (Ap 17, 15).

Lumière. – La lumière désigne généralement Dieu (Ap 21, 24 ; Ap 22, 5). Un ***chandelier*** brûlait devant l'autel de Dieu dans le Temple (Ex 25, 31-40 ; 1 R 7, 49) : il symbolisait l'ardente présence de Dieu dans son Temple. Dans l'Apocalypse, ce même objet symbolise chaque Église.

Pierres. – L'Apocalypse mentionne un certain nombre de pierres précieuses ou semi-précieuses qui ont une valeur emblématique. On les trouve d'abord dans la description du Trône d'Ap 4. Le ***jaspe***, une pierre rose, évoque la luminosité de Dieu. La ***sardoine*** ou ***cornaline***, une pierre rouge suggère la présence brûlante de Dieu comme dans Ez 1, 27. L'***éme-***

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 93

raude qui nimbe le trône représente l'extrême richesse du siège, mais aussi son caractère surnaturel. Le ***cristal*** par sa transparence renvoie à l'eau et tout particulièrement aux eaux du ciel créées par Dieu (Gn 1, 6-7) : Ézéchiel décrit le trône de Dieu surmonté par un dôme de cristal (Ez 1, 22). On peut aussi penser qu'Ap 4 s'inspire de l'architecture du Temple de Jérusalem avec ses candélabres, ses colonnes, etc. Cette mer de cristal pourrait remémorer le bassin circulaire en bronze disposé devant le Temple, nommé « mer d'Airain » (1 R 7 ; 2 Ch 4). Dans la vision de la Jérusalem céleste, les pierres jouent également un rôle, en particulier le jaspe et le cristal qui évoquent la pureté de la présence divine. Puis vient une liste de pierre pour décrire les murailles. La référence sous-jacente à cette vision est un texte d'Isaïe prophétisant la reconstruction de Jérusalem : « voici que moi je mettrai un cerne de fard autour de tes pierres, je te fonderai sur des saphirs, je ferai tes créneaux en rubis, tes portes en pierres étincelantes et tout ton pourtour en pierres ornementales » (Is 54, 11-12). Les pierres répertoriées ont des affinités avec deux textes de l'Ancien Testament. Le premier est la description du pectoral du grand prêtre qui se trouve en Ex 28, 17-30 dont les douze pierres symbolisaient les douze tribus d'Israël. Le second est ce curieux oracle d'Ézéchiel sur un roi de Tyr qui fut transporté en Éden pour voir que le jardin est entouré de pierres précieuses (Ez 28, 13).

Temps. – ***Jour*** : en langage symbolique, un jour équivaut à une année (cf. Nb 14, 34 ; Gn 29, 27), ce qui a engagé de nombreux commentateurs du passé dans de savants calculs chronologiques. C'est peut-être sans compter que les chiffres donnés sont tout *aussi* symboliques. ***Temps*** : « un temps » = une année (Dn 7, 25).

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 94

Lieux

Villes et pays. – Plusieurs villes ont pris une résonance métaphorique dans l'histoire d'Israël et l'auteur de l'Apocalypse joue sur leur symbolisme. ***Babylone*** est par excellence la terre de l'Exil, mais aussi de la séduction (car on y a fait fortune pendant l'Exil et on n'a pas envie de rentrer comme l'expliquent les livres d'Esdras et Néhémie entre les lignes). Dans l'Apocalypse, elle désigne les ensorcellements de la richesse, du péché et elle est une figure de Rome. ***Jérusalem*** est la cité de David. Dans les livres prophétiques, elle est parfois ambiguë, car ses habitants ne respectent pas toujours les commandements. Ils l'opposent à ***Sion***, la ville selon le cœur de Dieu (voir par ex. Is 60, 14). Le voyant s'en souviendra : la Jérusalem qui descend du ciel est « nouvelle », elle n'a plus son péché. ***Gog et Magog*** (Ap 20, 8), depuis Ez 38–39, c'est ainsi qu'on désigne les nations ennemies du peuple de Dieu à la fin des temps. ***Sodome*** : ville châtiée par Dieu, symbolise l'immoralité. En Ap 11, 8, elle est mise en parallèle avec l'***Égypte***, la terre de l'esclavage. ***Armageddon*** est la dernière bataille, le nom évoque la catastrophe de Megiddo (609 av. J.-C.) au cours de laquelle le pharaon Nékao battit le roi de Juda, Josias (2 R 9, 27 ; 23, 29 ; 2 Ch 35, 22). Elle est depuis Za 12, 11 un lieu de deuil.

Abîme. – Le chaos d'avant la création (Gn 1 ; Jr 4, 23-28).

Lac de feu. – Le lac de feu est une image du séjour des Enfers, que les Grecs nommaient Hadès. Sa présence dans l'Apocalypse vient peut-être du *Livre d'Hénoch* (*1 Hen* 10, 6-13 et *1 Hen* 21, 7-10) qui narre que les anges rebelles sont confinés dans un abîme enflammé.

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 95

Nombres

Dans toutes les civilisations antiques, les nombres ont des propriétés symboliques et cela est vrai aussi dans les Écritures d'Israël.

1. – Unité et perfection vont toujours de pair dans un monde qui voit souvent la multiplicité comme un facteur de désordre et de déchéance. Par opposition, la ***demie*** (présente par exemple dans la « demi-heure » de silence d'Ap 8, 1, les « trois jours et demi » de mort des témoins d'Ap 11, 9 ou le « temps et la moitié d'un temps » du séjour de la Femme au désert d'Ap 12, 14) marque toujours l'incomplétude, le temps provisoire.

4. – L'univers (quatre points cardinaux, quatre saisons, quatre éléments) : les Quatre animaux qui soutiennent le trône de Dieu, les quatre vents qui parcourent la terre (Ap 7, voir Za 6, 5-6) sont des images du cosmos.

7. – Chiffre de perfection, « temps de Dieu », car temps de la création, le sept est le chiffre de l'accomplissement : les fléaux vont par sept.

12. – Le nombre du peuple de Dieu, car il est celui des 12 tribus d'Israël (Ex 18, 21). Ses multiples ont aussi une valeur symbolique comme les ***24*** vieillards ou les ***144 000*** sauvés. Ce dernier nombre est particulièrement intéressant puisqu'il s'agit de 12x12 (le carré est un symbole de perfection) multiplié par 1000, le nombre des quantités innombrables (un synonyme de « beaucoup »).

666. – Les tentatives d'interpréter ce chiffre sont abondantes. Le travail est cependant compliqué par le fait que certains manuscrits ne portent pas 666, mais 616. La plus répandue est qu'il s'agit de la gématrie (un jeu sur la valeur des lettres qui sont aussi des chiffres) du nom de l'empereur Néron.

Alpha et Oméga. – Alpha (α) et oméga (ω) étant la première et la dernière lettre de l'alphabet grec, l'expression

signifie la complétude. L'idée pourrait avoir des précédents dans les sources juives, où les première et dernière lettres de l'alphabet hébreu – aleph (א) et tav (ת) – indiquent elles aussi la complétude, mais les sources sont tardives (on en parle dans le traité *Shabbat* du Talmud de Babylone).

Objets

Armes & outils. – L'***arc*** est une arme divine contre le mal (Ps 7, 11-12 ; Ps 45, 4-5). La ***faucille*** : symbole de jugement ; Dieu moissonnera à la fin des temps selon Joël 3, 13. L'***épée*** est instrument de jugement couramment assimilé à la Parole de Dieu depuis le *Livre d'Isaïe* (Is 49, 2 voir Ep 6, 17 ; He 4, 12).

Coupe. – La coupe est un symbole de punition ou d'épreuve : boire à une coupe équivaut à subir le jugement de Dieu ou à accomplir sa destinée souvent en mauvaise part (cf. Ps 11, 6 ; Is 51, 17 ; Jr 25, 15–17).

Couronne. – Conformément aux habitudes antiques, il convient de distinguer entre la ***couronne***, qui est un emblème sportif ou militaire et désigne le vainqueur d'une compétition ou d'une guerre, qui est rarement faite de matières nobles, mais plutôt de matières végétales (olivier, chêne, blé) et le ***diadème***, une large bande de tissu parfois orné d'or et de pierreries, qui depuis les monarchies hellénistiques est l'insigne de la royauté. Le distinguo est clairement opéré dans l'Apocalypse : le Dragon et la Bête arborent des diadèmes, tandis que le cavalier blanc d'Ap 6, 2 reçoit une couronne militaire « pour vaincre ».

Livre. – Depuis les visions prophétiques d'Ézéchiel et Jérémie, le livre symbolise le message de Dieu. ***Lire le livre*** = apprendre le message. ***Manger le livre*** = comprendre le message et le mettre en pratique (cf. Ez 3, 1-3 ; Jr 15, 16). ***Ouvrir le livre*** = révéler le message.

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 97

Nuée. – La présence et la gloire de Dieu. L'image vient de l'Exode où Israël est protégé par Dieu par l'intermédiaire de la colonne de feu et de nuée (Ex 13, 21). Dans l'Apocalypse, il semble qu'il faille distinguer entre la ***nuée*** (de couleur blanche) qui rappelle le séjour des créatures célestes et la ***fumée*** (de couleur sombre) qui évoque la destruction (Ap 9, 2). L'***encens*** qui produit une fumée blanche désigne les prières des saints (référence au Ps 140, 2).

Règle. – Bâton servant à mesurer, c'est-à-dire à connaître quelque chose en profondeur. L'image vient d'Ez 40, 5.

Vêtement. – Le vêtement, apparence extérieure, symbolise la personne et son caractère. Le ***vêtement blanc*** désigne pureté, l'image vient d'Isaïe (Is 52, 1 ; 61, 10).

Personnages

Ange. – Auxiliaires de Dieu, les anges sont dans le Proche-Orient les fonctionnaires de sa cour céleste et ses émissaires sur terre. Il y avait une tradition selon laquelle chaque nation était supervisée par un ange (Dt 32, 8-9). Cette tradition est étendue par le voyant aux Églises dans la première partie de l'Apocalypse. ***Michel*** est souvent considéré comme le protecteur d'Israël (Dn 12, 1 ; *1 Hen* 20, 5) et l'aide dans ses combats (*1 Hen* 90, 14 ; 2 M 11, 6-8). Dans le livre de Daniel, il affronte son homologue angélique défenseur des Perses et délivre Israël (Dn 10, 13-21) : on en voit une trace dans sa lutte contre les ennemis de l'Église. Dans le *Livre d'Hénoch* (*1 Hen* 10, 11-13), Michel est chargé de mater la révolte des anges rebelles : cela peut expliquer sa présence lors de l'assaut contre le Dragon.

Balaam. – Le prophète ambigu qui essaie de tromper le peuple de Dieu (Nb 22, 5-25) : une image de l'idolâtre, actualisée dans la question des repas faits avec les viandes sacrifiées aux idoles (idolothytes).

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 98

Cavaliers. – La vision des Quatre cavaliers provient directement du livre de Zacharie. Za 1, 8-11 est le tableau de quatre éclaireurs venus renseigner Dieu sur l'état dans lequel se trouve la terre, tandis que Za 6, 1-8 montre quatre chars qui représentent les vents du ciel eux aussi chargés de parcourir la terre. L'une et l'autre en font donc des auxiliaires divins. Dans Ap 6, le symbolisme des trois derniers cavaliers est clair : le cavalier monté sur le cheval rouge est la guerre ; celui chevauchant le cheval noir est la famine caractérisée par la cherté de la vie ; celui monté sur le cheval blême est la mort. On a pu hésiter sur le sens du premier cavalier. Répugnant à faire de ce cavalier victorieux une figure positive pour des raisons apologétiques certains y ont vu une incarnation du pouvoir conquérant humain, ou bien celle de l'Antéchrist. Mais, remarquant qu'il est présenté comme le cavalier blanc d'Ap 19, on pourrait aussi y voir une image du Christ.

Femme. – La femme couronnée d'étoile a été assimilée à Marie dans la mariologie et l'histoire de l'art. Pour représenter l'Immaculée Conception, on choisit ainsi souvent de faire figurer la vierge couronnée d'étoiles sur une lune en train d'écraser un serpent. Le texte fait plutôt ici allusion à l'Église. En effet, elle reprend des traits du peuple élu. La scène initiale dépeint la Femme souffrant des douleurs de l'enfantement, qui était une image de la détresse d'Israël (Is 26, 17 ; Jr 4, 31). Son enfant est d'ailleurs le messie venu d'Israël (Ps 2, 9). Plus tard, l'expérience de la Femme ressemble à celle de l'Exode, car elle échappe au danger et est portée sur les ailes d'un aigle dans le désert, où elle est nourrie, tout comme Israël a été nourri de manne (Ex 16, 4).

Jézabel. – La reine qui imposa l'idolâtrie à Israël (1 R 21, 25) : le personnage est actualisé pour décrire une prophétesse concurrente au voyant.

Prostituée. – L'idée d'associer une ville ou une nation à une femme était courante. Dans la Bible, Jérusalem (Is 1, 21) et Israël (Jr 3, 6-10 ; Ez 16, 15-22 ; Os 4, 12-23) ont été rappro-

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 99

chés des prostituées parce que leur culte aux divinités étrangères était considéré comme une prostitution religieuse, puisqu'elle violait la relation d'alliance avec Dieu, qui était comparable à un mariage (Os 2, 5 ; Jr 3, 1-15 ; Ez 16, 36). Dans l'Apocalypse, cependant, la Prostituée est liée à Babylone plutôt qu'à Jérusalem, et elle ressemble à Ninive et Tyr, qu'on appelait prostituées à cause de leurs réseaux politiques et commerciaux (Is 23, 16-17 ; Na 3, 4). Toutes ces connotations sont également associées à Rome, la ville qui exerçait une domination politique et économique sur le monde.

Vieillards. – Le symbolisme des vieillards n'est pas assuré selon les commentateurs (et les références qu'ils invoquent). (1) Les uns font remarquer que la Nouvelle Jérusalem a des portes portant le nom des douze tribus et des fondations baptisées en l'honneur des douze apôtres, de sorte que les vingt-quatre vieillards pouvaient signifier les deux groupes. Ce serait donc une image du peuple. (2) Rappelant que vingt-quatre groupes de prêtres et de musiciens lévites servaient dans le temple (1 Ch 24–25), certains interprètes suggèrent que les anciens sont les homologues célestes des prêtres terrestres. (3) Pour d'autres, les vieillards pourraient incarner l'ordre cosmique, sachant que les Babyloniens divisaient le ciel en 12 quadrants et distinguaient 24 corps célestes importants. (4) Les vieillards pourraient enfin être une représentation du temps, puisqu'il y a 24 heures dans le jour et 12 mois dans l'année : leur louange continuelle serait celle de l'éternité.

Sang

Pour comprendre le symbolisme du sang, il convient de se rappeler la déclaration du Lévitique : « Le sang, c'est la vie » (Lv 17, 11). Le sang est la métonymie de la vie : ainsi la Prostituée peut-elle être décrite comme ivre du sang des saints (Ap 17, 6). Une série de comparaisons en découlent : verser son sang, boire du sang… Le ***sang de l'Agneau*** désigne à la

fois sa vie et sa puissance. Le Voyant interprète la crucifixion de Jésus comme un sacrifice où le sang répandu réconcilie avec Dieu (Ap 1, 5). Ainsi peut-il dire que les martyrs ont lavé leur vêtement dans le sang de l'Agneau (Ap 7, 14). Le sang de l'Agneau a une autre fonction : il consacre les croyants à un sacerdoce, à l'image du sang de l'animal sacrifié qui servait à la consécration des prêtres d'Israël (Ex 29, 10-21). Enfin, l'allusion au sang de l'agneau répandu sur le linteau des portes des maisons avant le départ en Égypte et la traversée de la mer Rouge (Ex 12, 3) confèrent une dernière dimension à cette image : il est le symbole même du salut puisqu'il protège de la mort des premiers-nés et donne le signal du départ pour la terre promise. Le motif de ***l'eau changé en sang*** provient de l'action accomplie par Moïse pour pousser Pharaon à laisser partir Israël d'Égypte (Ex 7, 16-21). C'est un signe extraordinaire qui démontre le pouvoir divin, tout en semant paradoxalement la mort, car le sang qui est la vie n'est pas buvable.

Pourquoi utiliser autant de symboles ? Contrairement à ce qu'on lit souvent, ces symboles ne sont probablement pas un langage secret destiné à dissimuler le message de Jean aux ennemis potentiels. Pour des lecteurs habitués à l'Ancien Testament, les décoder est plutôt aisé. Cette familiarité fait d'ailleurs partie de la réponse à la question. En utilisant les symboles, le voyant s'inscrit dans la tradition inaugurée par Daniel et poursuivie par la littérature apocalyptique. Il crée ainsi une connivence avec sa communauté en utilisant un terrain commun.

Mais il y a aussi une raison théologique. Le symbolisme est tout simplement le langage le plus approprié pour transmettre la nature divine de ce qui est révélé. Les symboles offrent une description à la fois plus vague et plus riche que la description directe. Ils permettent de ne pas être trop précis dans ce qui échappe par nature au langage humain, tout en ne figeant pas le sens de ce qui est décrit. Bien plus, une fois décryptés, ils ne

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 101

disparaissent pas : même si on a compris que l'agneau est le symbole du Christ, on ne peut pas remplacer l'agneau par le Christ. Un peu des caractéristiques de l'agneau restent attachées au Christ.

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 102

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 103

8.

Une leçon de théologie trinitaire

Thème 5

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 104

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 105

Cela peut paraître surprenant, mais les textes néotestamentaires qui évoquent la principale innovation du christianisme quant à la compréhension de Dieu – le fait qu'il soit à la fois Père, Fils et Esprit – sont peu nombreux. En effet, l'idée qu'il y ait de la pluralité en Dieu est bien présente dans le Nouveau Testament, mais est rarement aussi clairement exposée que dans l'Apocalypse, et ce dès son début :

> Jean aux sept Églises qui sont en Asie : Grâce et paix vous soient données, de la part de celui qui est, qui était et qui vient, de la part des sept esprits qui sont devant son trône, et de la part de Jésus Christ, le témoin fidèle, le premier-né d'entre les morts et le prince des rois de la terre (Ap 1, 4-5).

Tout le texte qui suit peut être décrit comme un commentaire de ces titres trinitaires.

Certes, on est bien loin des querelles subtiles ultérieures qui définiront trois « personnes » et tenteront de caractériser leurs rapports. En parlant de « théologie trinitaire », on fait certainement un petit anachronisme, car le texte de Jean n'a pas le raffinement conceptuel des doctrines patristiques qui deviendront la norme à partir du VI^e^ siècle : il utilise des images plutôt que des concepts pour parler de Dieu, dans une sorte de théologie narrative. Il convient donc de partir à la recherche des titres et des situations dans laquelle les personnes divines sont engagées afin de comprendre ce que Jean veut en dire.

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 106

Dieu

Dans l'Apocalypse, Dieu (qui n'est jamais appelé « le Père », une dénomination qui vient plutôt des évangiles) se caractérise par deux attributs : son éternité et sa toute-puissance.

Le Tout-Puissant

En lisant l'Apocalypse, le premier attribut qui frappe le lecteur est celui de l'incroyable puissance de Dieu. Elle se dit dans une expression et une image.

Le Pantocratôr. – À neuf reprises, Dieu est décrit comme *pantocratôr* « celui qui gouverne tout » (Ap 1, 8 ; 4, 8 ; 11, 17 ; 15, 3 ; 16, 7 et 14 ; 19, 6 et 15 ; 21, 22). Dans la traduction grecque de l'Ancien Testament (la version des Septante), *pantocratôr* sert à rendre l'un des titres de Dieu, *Sabaot*, qui signifie « le Seigneur des armées » (voir 2 S 5.10 ; Jr 5.14 ; Os 12, 5). Cette traduction, dont Jean bénéficie, permet une modification de l'image de Dieu. Plus que la toute-puissance conquérante que véhiculait le terme *Sabaot* (ce sera le Christ ou les archanges qui seront désormais à la tête des armées célestes), *pantocratôr* exprime le contrôle divin sur toute chose. C'est donc un premier aspect de la toute-puissance divine qui est ici mis en lumière : le sage gouvernement de la Création.

Celui qui trône. – La deuxième manière de parler de Dieu est de dire qu'il est « celui qui est assis sur le trône » (4, 2 ; 5, 1 et 13 ; 6, 16 ; 7, 10 et 15 ; 19, 4 ; 21, 5). On trouve également la métonymie du « trône » pour dire Dieu lui-même : Ap 1, 4 ; 3, 21 ; 7, 15 ; 12, 5 ; 19, 5 ; 21, 3 ; 22, 3. Ce langage est emprunté à l'Ancien Testament. En effet, le prophète Michée l'emploie dans un oracle destiné à dissuader le roi d'Israël Achaz de partir en campagne contre Aram : « J'ai vu le Seigneur assis sur son trône et toute l'armée des cieux debout auprès de lui, à sa droite et à sa gauche », dit-il (1 R 22, 19). Le Ps 103, 19 évoque le trône des cieux. Il culminera dans deux grandes

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 107

visions du trône divin : Is 6 et Ez 1. Il sera repris dans les apocalypses, tant canoniques comme celle de Daniel (Dn 7, 9-10) qu'apocryphes comme le *Livre d'Hénoch* (*1 Hen* 14.17-23). Dans le rabbinisme ultérieur, on parlera du *kisse ha-Kavod* (le trône de gloire) pour dire Dieu lui-même. Se focaliser ainsi sur le trône permet d'éviter de donner une apparence à Dieu, qui est seulement rapproché de l'éclat des pierres précieuses (Ap 4, 3), une autre manière traditionnelle d'évoquer ce qui ne saurait être représenté.

L'imagerie ainsi mise en branle est celle du souverain oriental siégeant au milieu de sa cour, une imagerie qui a des résonnances aussi bien cultuelles que politiques. Cultuelles, car comme le potentat, Dieu est honoré par une sorte de cérémonial de cour (Ap 4). Les quatre animaux ont pour seule charge de chanter sa gloire. Cette louange perpétuelle a une double utilité. D'une part, elle rappelle que c'est uniquement par l'admiration que l'on peut reconnaître la dépendance qui unit toute créature au créateur, d'autre part, elle a la fonction littéraire de l'effet de miroir : puisqu'on ne peut pas décrire l'extraordinaire grandeur de Dieu, celle-ci se reflète dans les yeux de ceux qui le glorifient. Notons que ce ne sont pas des êtres humains, mais un lion, un aigle, un bœuf et un animal à face humaine qui tous possèdent six ailes et des milliers d'yeux (Ap 4, 6-8) : ils disent ainsi que la louange s'étend plus loin que le seul cercle des humains pour se propager à toute la création.

L'imagerie est aussi politique : la salle du trône exprime le pouvoir de Dieu sur le monde. Si les interprétations pour élucider leur présence sont légion, il nous semble que les 24 vieillards pourraient désigner les ministres de Dieu, qui gouvernent avec lui le monde, comme l'annonçait Isaïe : « Oui, le Seigneur de l'univers est roi sur la montagne de Sion et à Jérusalem dans sa gloire, en présence des anciens » (Is 24, 23).

Dans l'Antiquité, les pouvoirs ne sont pas distingués : la cour est aussi le lieu législatif et judiciaire, ce qu'exprime la fin

de l'Apocalypse dans laquelle la salle du trône se transforme en Cour de Justice :

> Alors je vis un grand trône blanc et celui qui y siégeait : devant sa face la terre et le ciel s'enfuirent sans laisser de traces. Et je vis les morts, les grands et les petits, debout devant le trône, et des livres furent ouverts. Un autre livre fut ouvert : le livre de vie, et les morts furent jugés selon leurs œuvres, d'après ce qui était écrit dans les livres (Ap 20, 11-12).

L'Éternel

L'Alpha et l'Oméga. – La première manière de parler de Dieu est « l'Alpha et l'Oméga » (Ap 1, 8 ; 21, 6), dont la traduction est « le premier et le dernier » (Ap 1, 17). En effet alpha (Α, ou α en minuscule) est la première lettre de l'alphabet grec et oméga (Ω, ou ω en minuscule) la dernière. Il s'agit là encore d'une appellation venue des prophètes :

> Ainsi parle le Seigneur, le Roi d'Israël, celui qui le rachète, le Seigneur de l'univers : C'est moi le premier, c'est moi le dernier, en dehors de moi, pas de dieu (Is 44, 6).

On reconnaît ici une autre affirmation de l'éternité, qui est elle aussi relationnelle. En effet, en proclamant que Dieu est l'Α, c'est sur son activité de créateur qu'on insiste. Avant même que quelque chose existe, Dieu est. Quant à l'Ω, il marque l'accomplissement de toute la création. C'est exactement ce qu'exprime la déclaration finale : « C'est fait. Je suis l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin » (Ap 21, 6).

Celui qui est, qui était et qui vient. – L'autre manière de parler de Dieu est de l'appeler « celui qui est, qui était et qui vient ». On la retrouve trois fois sous la forme complète (Ap 1, 4 ; 1, 8 ; 4, 8) et deux fois sous une forme abrégée, « celui qui est et qui était » (Ap 11, 17 ; 16, 5).

À première vue, il s'agit d'un simple développement de la réponse que fait Dieu à Moïse lorsqu'il lui demande son nom

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 109

au cours de la théophanie du buisson ardent (Ex 3, 14) : *'eyeh 'asher 'eyeh*, qui peut se traduire par « je suis celui que je suis » ou « je suis celui qui est » ou « je suis celui que je serai ». Des textes contemporains de la rédaction de l'*Apocalypse* ont déjà fait l'exégèse de cette formule. Ainsi la traduction interprétative en araméen nommée Targum du Pseudo-Jonathan paraphrase-t-elle en écrivant : « Je suis celui qui est, et celui qui était, et je suis celui que je serai ». Philon d'Alexandrie († 50 apr. J.-C.), quant à lui, résume en utilisant un concept emprunté à la philosophie grecque : Dieu est « l'étant » (*ho ôn*), c'est-à-dire ce qui est de toute éternité (*Vie de Moïse* 1, 75).

Toutefois, on voit bien que Jean innove en choisissant un autre verbe pour dire la présence future de Dieu : il n'est pas celui qui *sera*, mais celui qui *vient*. La réminiscence des psaumes est évidente. « Que les fleuves battent des mains, qu'avec eux les montagnes crient de joie devant le Seigneur, car il vient pour gouverner la terre », dit le Ps 98 (v. 8-9). De même le prophète Isaïe : « Voici le Seigneur Dieu, il vient avec vigueur » (Is 40, 10). Parler de Dieu comme « celui qui vient » fait encore allusion à la manifestation future de la toute-puissance divine qui sauve et qui juge.

Ce petit détail est extrêmement important, car il indique que Jean ne se borne pas à déclarer l'éternité divine en tant que telle, mais il la considère en relation avec le monde – c'est bien dans le monde qu'il vient – et donc comme une espérance pour l'avenir. En cela, il se montre fidèle au texte d'Ex 3, dans lequel Dieu affirme à plusieurs reprises qu'il sera toujours « avec » son peuple. Pour l'humanité, l'éternité de Dieu, impensable en tant que telle, prend la forme d'une espérance de salut pour le futur. Cette espérance est exprimée à la fin du livre : « Voici, je viens bientôt, et ma rétribution est avec moi, pour rendre à chacun selon son œuvre » (Ap 22, 12).

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 110

Le Seigneur Jésus

Si les affirmations sur Dieu étaient relativement traditionnelles, il n'en va pas de même de Jésus. Il faut dire que si la figure messianique était connue de l'Ancien Testament, la manière dont Jésus a assumé ce messianisme est très particulière : puissant dans les miracles, il se montre impuissant face aux pouvoirs politiques qui le mettent à mort ; il ressuscite, ce qui n'était pas vraiment prévu ; il tient des discours qui laissent penser qu'il est très proche du Père. Les textes du Nouveau Testament multiplient les façons de le présenter, et prennent des options différentes sur la place à lui donner dans la divinité. L'Apocalypse fait un choix radical : Jésus est l'égal de Dieu (ce qu'on nomme une christologie « haute »). Et, pour rendre justice aux diverses facettes du Christ, elle varie les images sous lesquelles il apparaît.

Une christologie haute

Plusieurs indices montrent que Jean considère que le Christ est l'égal de Dieu. Le premier est l'application des mêmes titres aux deux personnages divins. Ainsi, si Dieu dit « je suis l'Alpha et l'Oméga » (Ap 1, 8), Jésus répond « je suis le premier et le dernier » (Ap 1, 17), tandis que le titre de l'Alpha et Oméga est attribué successivement à Dieu (Ap 21, 6) et au Christ (Ap 22, 13). De même, le titre « celui qui vient » est aussi dit du Christ (Ap 22, 12).

Le deuxième indice est la place qu'occupe le Christ dans la vision du Trône : « au milieu du trône et des quatre animaux, au milieu des anciens, un agneau se dressait » (Ap 5, 6). Si on comprend bien comment l'Agneau peut se tenir au milieu des animaux ou des vieillards, comment peut-il se tenir « au milieu du trône » ? Est-il sur les genoux de Dieu (mais Dieu a-t-il des genoux) ? Est-il en travers du trône ? La vision se brouille, entre un Dieu irreprésentable et un agneau « au milieu » du lieu même où cet « irreprésentable » est assis.

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 111

Le troisième indice d'une christologie haute est fourni par le fait que celui qui siège sur le trône et Jésus recueillent la même adoration. Une scène particulièrement importante se situe au chap. 5 :

> Ils proclamaient d'une voix forte : il est digne, l'agneau immolé, de recevoir puissance, richesse, sagesse, force, honneur, gloire et louange. Et toute créature au ciel, sur terre, sous terre et sur mer, tous les êtres qui s'y trouvent, je les entendis proclamer : À celui qui siège sur le trône et à l'agneau, louange, honneur, gloire et pouvoir pour les siècles des siècles (Ap 5, 12-13).

Le premier verset poursuit ce qu'on disait de l'identité de Dieu et du Christ. En effet, puissance, richesse, sagesse, etc. sont tous des attributs divins dont la proclamation affirme qu'ils conviennent aussi au Christ : celui-ci en est digne, c'est-à-dire que son identité correspond aux honneurs qu'il reçoit. Le second verset montre que Dieu et l'Agneau sont inclus dans une commune louange.

Faire du Christ l'égal de Dieu, est-ce une façon de revenir sur le monothéisme ? De manière très subtile, l'auteur joue avec les pronoms pour dire qu'il n'en est rien. Il écrit par exemple : « Le royaume du monde est maintenant à notre Seigneur et à son Christ ; *il régnera* pour les siècles des siècles » (Ap 11, 15). Alors que le sujet est manifestement pluriel, le verbe est exprimé au singulier. De même, Ap 22, 3-4 : « Le trône de Dieu et de l'agneau sera dans la cité, et ses serviteurs lui rendront un culte, ils verront *son* visage et *son* nom sera sur leurs fronts ».

Les multiples figures christiques : Messie, Fils d'homme, Agneau immolé

Si le Christ est l'égal de Dieu, il se distingue par son action. Alors que ce dernier se borne à siéger et à couvrir de son autorité et à soutenir de sa puissance tout ce qui arrive, le Christ est le véritable acteur. C'est donc lui qui met en œuvre le

plan divin : vaincre les forces du mal et établir le Royaume de Dieu (cf. Ap 11, 15 déjà cité). Pour ce fait, il apparaît sous de multiples formes au cours de la narration.

Le Messie. – Dans le récit, la première identité donnée à Jésus est celle de Messie. Les premiers mots du texte, « Révélation de Jésus Christ », affirment en effet nettement que Jésus est bien le Messie. Cela est rappelé à la fin du livre : « Je suis le rejeton et la lignée de David, l'étoile brillante du matin » (Ap 22, 16). Le premier titre vient d'Isaïe (Is 11, 10) qui parle du « rameau de la branche de Jessé [le père de David] », le second du livre des Nombres (Nb 24, 17 ; oracle de Balaam) qui a toujours été lu comme un oracle messianique. Ailleurs, le terme « Christ » est systématiquement appliqué à Jésus régnant avec Dieu sur le Royaume. Si cette présence semble relativement discrète dans les mots, elle l'est beaucoup moins dans les actions racontées. Ap 12 et 19 décrivent en effet une guerre qui est comme une vaste illustration du Psaume 2 qui est certainement l'un des textes les plus importants pour expliquer la composition de l'Apocalypse : « Les rois de la terre s'insurgent » et les grands conspirent entre eux, contre le Seigneur et contre son messie » (Ps 2, 2).

Connexe à cette figure messianique est celle du cavalier victorieux (Ap 19, 11-21) dont le modèle vétérotestamentaire n'est pas clairement perceptible, qui pourrait avoir fait sa première apparition comme le premier des quatre cavaliers d'Ap 12. Son attribut, l'épée acérée qui sort de sa bouche est en effet explicitement messianique : « Il a disposé ma bouche comme une épée pointue » fait dire au Messie Is 49, 2 pour parler de la parole prophétique.

Le Fils d'Homme. – Autre figure messianique, celle du « Fils d'homme » qui fait directement allusion à Dn 7, 13 (Ap 1, 12-16). Cette figure mystérieuse, que Daniel voit surgir des nuées, doit recevoir le pouvoir sur toutes les nations : c'est bien un personnage messianique. Mais Jean précise en lui donnant d'autres caractéristiques. Il porte en effet la longue robe enser-

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 113

rée d'une ceinture d'or du prêtre : c'est une figure sacerdotale. Le glaive à deux tranchants dont on vient de parler lui sort de la bouche : c'est une figure prophétique. Enfin, il a les cheveux « blancs comme laine blanche, comme neige » (Ap 1, 14) exactement comme l'Ancien des Jours de Dn 7, 9, qui était lui une manière de représenter Dieu : c'est une figure divine. La description du Fils d'Homme assume donc le messianisme traditionnel, mais l'excède : le Christ est tout à la fois prêtre, prophète et Dieu. L'Apocalypse participe donc au grand mouvement d'appropriation chrétienne de ce titre ancien. Elle insiste sur la dimension royale et sacerdotale de ce titre, alors que les évangiles, qui le mettent systématiquement dans la bouche de Jésus, mettent en lumière la dimension de juge eschatologique (Mt 25, 31-46 ; Mc 13, 32-37 ; Lc 12, 35-48 ; Jn 9, 35). Saint Paul partage la même conviction (1 Th 4, 13-18 ; 1 Co 15, 23-28) : la venue du « Fils de l'Homme » commencera par un procès qui jugera les vivants et les morts. Tous s'accordent sur un point : ce titre de « fils d'homme » ne s'applique qu'au Jésus ressuscité ou, comme le dit Jean, « glorifié » (Jn 12, 23-41). Il ne faut donc pas faire de méprise et opposer « fils d'homme » à un autre titre messianique, « fils de Dieu » : les deux parlent de l'humanité de Jésus, et les deux de sa divinité.

L'Agneau immolé. – La figure de l'Agneau immolé révèle l'autre texte fondamental qui sert de source à Jean : le livre de l'Exode. De même que la Sortie d'Égypte est une libération du peuple de son serviteur et le premier acte éclatant de la puissance divine en faveur d'Israël, de même la guerre messianique menée par le Christ est une libération des oppresseurs et des figures du Mal. Au cœur de l'Exode se trouve l'Agneau de la Pâque, au cœur de l'Apocalypse se trouve l'Agneau immolé dont on dit clairement le pouvoir salvifique : « car tu as été immolé, et tu as racheté pour Dieu, par ton sang, des hommes de toute tribu, langue, peuple et nation » (Ap 5, 9). Certes, dans l'Exode, le sacrifice de l'agneau ne joue pas ce rôle central ; Jean joint ici certainement à cette réminiscence

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 114

celle de l'oracle du Serviteur souffrant d'Isaïe 53, 7, qui est comparé à une brebis menée à l'abattoir. Cette identification est aussi réalisée par la proclamation mise dans la bouche de Jean le Baptiste dans l'évangile de Jean (Jn 1, 29-36), dans un passage qui unit les deux thématiques originellement séparées : l'agneau pascal et le serviteur comparé à une brebis.

Connexe à cette figure de l'Agneau, celle du témoin établit la solidarité du Christ avec les chrétiens souffrants. En effet, à plusieurs reprises, le Christ est décrit avec ce terme qui est aussi utilisé pour parler des victimes de la persécution (*martus*, « témoin », va devenir « martyr » dans le langage chrétien).

Cette comparaison du Messie à un agneau immolé représente un bouleversement complet du messianisme tel qu'il s'était élaboré au cours des siècles. Et ce bouleversement est mis en scène avec une ironie féroce dans le chapitre 5. Alors que le voyant se plaint que personne ne peut ouvrir le livre aux sept sceaux, un des anciens le rassure : « Voici, il a remporté la victoire, le lion de la tribu de Juda, le rejeton de David : il ouvrira le livre » (Ap 5, 5). Cette remarque reprend parfaitement l'image nationaliste et militariste du messianisme traditionnel. Et que voit Jean ? L'Agneau immolé. Le Messie a certainement vaincu, mais c'est en se montant faible comme un agneau et en se sacrifiant lui-même.

L'Esprit

Si Jean développe longuement les rôles respectifs de Dieu et du Christ, il est beaucoup plus discret sur l'Esprit, qui se manifeste sous deux formes : les sept esprits et l'esprit de prophétie.

Les sept esprits

Dans sa formule trinitaire, Jean parle des « sept esprits qui sont devant le trône » (Ap 1, 4), qui est une allusion assez claire

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 115

au livre de Zacharie (Za 4, 1-14) dans laquelle le prophète voit sept lampes (qui ressemblent donc à la *menorah* qui se trouve dans le Temple de Jérusalem) qui sont « les yeux du Seigneur ; ils inspectent toute la terre » (Za 4, 10). L'esprit septiforme manifeste par conséquent l'omniscience de Dieu qui parcourt la terre. Mais voilà que l'on retrouve ces yeux sur l'Agneau lui-même : « Il avait sept cornes et sept yeux qui sont les sept esprits de Dieu envoyés sur toute la terre » (Ap 5, 6). Si les yeux expriment l'omniscience, la corne est toujours un symbole de pouvoir dans l'Apocalypse : si par sa nature de victime expiatoire, l'Agneau est faible, il jouit de toute la puissance de Dieu. Si ce dernier se tient aux cieux, il manifeste sa présence sur la terre par ses sept esprits : ceux-ci sont donc la présence et la puissance divine sur terre. L'Esprit est donc la relation entre Dieu et le Christ, un échange de puissance de l'un à l'autre, qui permet la victoire du Christ sur les forces du mal.

L'Esprit saisissant le voyant

Mais l'Esprit, cette fois-ci au singulier, est aussi la relation entre la divinité et les hommes. Jean dit deux fois qu'il est « saisi par l'Esprit » (Ap 1, 10 et 4, 2) et deux fois qu'il est « transporté en esprit » par l'ange (Ap 17, 3 et 21, 10). Ces deux dernières références rappellent les formules d'Ézéchiel (Ez 3, 12 par ex.) qui caractérisent ses visions prophétiques. Voici donc le second rôle de l'Esprit : il est l'agent de l'expérience visionnaire. Il ne donne pas le contenu de la révélation, mais il fournit la compétence qui permet à Jean de la recevoir.

Ce rôle d'adjuvant plus que de transmetteur se dévoile dans l'invocation finale du livre : « l'Esprit et l'Épouse disent : viens ! » (Ap 22, 17.) Le lecteur a déjà appris (Ap 21, 2) que l'Épouse est la Jérusalem céleste, et il a déjà compris qu'il s'agit d'une figure de l'Église, de la communauté vivant sous la présence de Dieu. Ici, l'appel qu'elle adresse à son époux le Christ est pour ainsi dire secondé, soutenu, par l'Esprit. Ce rôle est traditionnel ; on ne peut pas ne pas penser à ce que l'apôtre Paul disait dans l'épître aux Romains, près de quarante ans

avant la rédaction de l'Apocalypse : « De même, l'Esprit aussi vient en aide à notre faiblesse, car nous ne savons pas prier comme il faut, mais l'Esprit lui-même intercède pour nous en gémissements inexprimables » (Rm 8, 26).

Si la présentation du Père et de l'Esprit est plutôt traditionnelle dans le sens qu'elle recombine des éléments de l'Ancien Testament, c'est évidemment la présentation du Christ qui constitue l'apport majeur de l'Apocalypse à la théologie chrétienne. En effet, non seulement elle affirme clairement sa divinité, mais elle met en lumière son rôle central dans le processus du salut. Si le Père est cette figure éternelle qui règle sa création depuis son trône, l'acteur central est clairement le Christ dont la multiplicité des figures traduit la multiplicité des rôles. Il est tout à la fois l'interprète des desseins du Père, le combattant de sa guerre victorieuse contre le mal, l'espérance des chrétiens qui doivent mettre leur foi en lui. C'est à bon droit qu'Irénée de Lyon disait qu'avec l'Esprit, il constituait les deux mains du Père : tout est fait par lui. Aussi ne faut-il pas s'étonner de ce que le livre se close sur la supplication qu'il vienne vite : ainsi pourra s'achever le mécanisme du salut.

Cette omniprésence du Fils dans le livre a une conséquence très perceptible sensible dans le passage de la liturgie d'Ap 5 à l'invocation d'Ap 22. Alors qu'on découvrait dans le chap. 5 que c'est *aussi* vers lui que monte la louange des êtres humains, le déchirant appel à ce qu'il vienne montre qu'il est désormais l'interlocuteur principal des hommes. Comme le disait aussi l'évangile de Jean, nul ne va au Père sans passer par lui (Jn 14, 6).

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 117

9.

Les chrétiens, du martyre à la Jérusalem céleste

Thème 6

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 118

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 119

Si l'Apocalypse a beaucoup contribué à la théologie, c'est-à-dire à la manière dont on peut connaître Dieu, elle a aussi façonné une partie de la doctrine sur la communauté (l'ecclésiologie) et de la doctrine du salut (la sotériologie) : il parle en effet en permanence des hommes, de leur vie concrète en Église, des épreuves qu'ils traversent et du salut que Dieu leur promet. Reparcourons l'ensemble du livre en s'intéressant aux individus et aux congrégations.

La difficile vie de la communauté

La première partie, le cycle des sept lettres aux Églises, dresse le tableau des assemblées du temps de Jean, comme on l'a dit. Même si ce qu'il dit concerne le passé d'Églises depuis longtemps disparues, les défauts qu'il pointe peuvent être lus au présent de celui qui ouvre le livre. Il s'agit d'un mélange de reproches et d'encouragements.

Les difficultés auxquelles sont confrontées les communautés sont diverses. On peut les regrouper sous plusieurs chefs.

Rivalités idéologiques au sein des communautés. – Les Églises d'Asie semblent avoir connu un bouillonnement de tendance, contre lesquelles Jean tonne. Éphèse se trouve en butte à des « faux apôtres » (Ap 2, 2) dont on ne sait pas s'ils sont des rivaux de Jean, ou s'ils ressemblent à ces profiteurs, dénoncés par un texte contemporain, la *Didachè* :

> Que tout apôtre venant à vous soit reçu comme le Seigneur. Mais il ne restera qu'un jour, deux s'il est besoin ; s'il reste trois jours, c'est un faux prophète. En partant, que l'apôtre ne prenne

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 120

> rien, sinon le pain suffisant pour atteindre l'endroit où il passera la nuit ; s'il demande de l'argent, c'est un faux prophète (*Didachè* 11).

En revanche, on en sait un peu plus sur les Nicolaïtes que connaissent Pergame, Thyatire et Éphèse (Ap 2, 2 ; 2, 15 ; 2, 20). Ce qu'en dit la lettre de Pergame (Ap 2, 14) nous apprend que ce sont en quelque sorte des continuateurs de la tendance que Paul de Tarse critique dans son enseignement de 1 Corinthiens 8 sur les viandes sacrifiées aux idoles : ils estiment acceptable de manger de la nourriture qui a préalablement été offerte aux dieux païens. Contrairement au Visionnaire, qui, rappelons-le, développe une conception plutôt conservatrice du judaïsme (et donc du christianisme qu'il ne distingue pas comme une religion séparée), ceux-ci favorisent des rapports plus ouverts avec le mode extérieur à la communauté. En effet, cela autorise la participation à des banquets, qui ne sont pas seulement des manifestations religieuses, mais de véritables lieux de sociabilité, organisés par des associations professionnelles (les commerçants, les artisans, etc.). Pour l'auteur, en revanche, ils sont semblables à Balaam qui incita les Israélites à adorer les Baal (Nb 25, 1-5).

La prophétesse que Jean nomme Jézabel et qui officie à Thyatire (Ap 2, 20) semble être l'un des chefs de file de cette tendance, puisqu'elle aussi encourage à manger des viandes sacrifiées aux idoles. La comparaison avec la femme du roi d'Israël Achab (1 R 16.19.21) est particulièrement cruelle, car celle-ci est connue pour avoir introduit le culte de Baal dans le pays. Sa mort terrible (elle chute d'un balcon et est dévorée par des chiens, 2 R 9) est également un funeste présage pour cette concurrente que le Voyant n'hésite pas à ainsi maudire.

Difficultés de positionnement avec les autres Juifs. – À Smyrne, Jean prévient : « je sais […] les calomnies de ceux qui se prétendent juifs ; ils ne le sont pas : c'est une « synagogue de Satan » (Ap 2, 9). Il importe de ne pas faire de contresens sur le terme grec *synagogè*. Comme son pendant

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 121

ekklésia, il est encore neutre à l'époque du Voyant et désigne une simple assemblée. Ce n'est qu'à une période plus tardive qu'il prendra un sens plus technique : *synagog*è est réservé aux assemblées juives (et donnera synagogue), *ekklésia* aux assemblées chrétiennes (et donnera Église). Pour l'heure, il s'agit donc d'un rassemblement. On retrouve la même expression dans la lettre adressée à Philadelphie (Ap 3, 9). En opposition avec les expressions bibliques parlant de l'« assemblée du Seigneur » (Nb 20, 4), l'expression « assemblée de Satan » fait écho à d'autres textes de la même époque notamment trouvés à Qumran, qui manient la polémique à l'intérieur du judaïsme. Cela nous donne la clef du passage. En effet, la nouveauté que représentait le christianisme a profondément divisé la communauté juive. Ces synagogues de Satan pourraient donc être des juifs qui voient d'un mauvais œil leurs coreligionnaires devenir soudainement messianiques et développer une théologie qui leur soit propre ; elles pourraient tout aussi bien être des assemblées chrétiennes rétives au message plutôt rigoriste du Voyant.

Difficultés de relations avec les polythéistes. – À Pergame, il semble que ce soit une rivalité avec les païens de la ville qui soit la cause de la mort d'un chrétien, Antipas (Ap 2, 13). En effet, l'expression « trône de Satan » s'oppose au « trône de Dieu » et pourrait faire penser à un temple particulièrement actif. Or on sait que la ville était un centre important du culte impérial : la ville obtint à une période très ancienne, en 29 av. J.-C., le droit d'ouvrir le tout premier temple dédié à Auguste (encore vivant) et à la déesse Rome. Est-ce qu'Antipas a été mis à mort pour avoir refusé d'y sacrifier ? Est-ce une affaire beaucoup moins religieuse que le Voyant entend monter en épingle ? Impossible de le savoir. Une tradition beaucoup plus récente fait d'Antipas un martyr en bonne et due forme : il aurait été condamné à mourir enfermé dans un bœuf de bronze chauffé à blanc. Le rapprochement avec l'épisode du Veau d'Or est bien trop évident pour que ce dernier épisode ne soit pas légendaire.

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 122

Collusion avec le mode de vie hellénistique. – À l'instar de toute communauté religieuse, les Églises chrétiennes sont guettées par l'affaiblissement de leur enthousiasme et par la tentation de profiter des douceurs de la vie dans les cités hellénistiques. Comme on l'a dit précédemment, Jean construit la communauté comme un cercle fermé qui s'oppose au commerce, aux relations sociales permises par la participation aux cultes civiques, etc. Il condamne les assemblées qui connaissent la prospérité économique comme Laodicée (Ap 3, 17). Aussi vitupère-t-il ce qu'il décrit comme un abandon de la foi à Sardes (Ap 3, 1-2), comme une tiédeur à Laodicée (Ap 3, 16). Cette attitude est bien différente du choix opéré par d'autres textes du Nouveau Testament, comme les épîtres de Paul ou la première épître de Pierre, qui adoptent une vision de la communauté plus ouverte au monde.

Une théologie du martyre

Après le passage épistolaire, les visions commencent et très vite, le lecteur comprend que les chrétiens sont censés participer à leur manière à la conquête du Christ.

Après les terrifiantes catastrophes des quatre premiers sceaux du chap. 6, le cinquième sceau ménage une pause, qui se révèle peut-être tout autant inquiétante.

> « Je vis sous l'autel les âmes de ceux qui avaient été immolés à cause de la parole de Dieu et du témoignage qu'ils avaient porté. Ils criaient d'une voix forte : Jusques à quand, Maître saint et véritable, tarderas-tu à faire justice et à venger notre sang sur les habitants de la terre ? » (Ap 6, 9-10.)

« La voix du sang de ton frère crie du sol vers moi » (Gn 4, 10) dit Dieu à Caïn qui vient de tuer son frère ; de même, le sang des martyrs crie depuis la terre jusqu'à Dieu pour mettre

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 123

en branle le jugement. D'une certaine façon, la violence des catastrophes est une sorte de réponse à la prière ardente des martyrs.

Le chapitre 7 de l'Apocalypse présente ces fidèles victorieux du Christ : ils constituent les troupes de l'armée du Messie davidique. Ils sont au nombre de 144 000, qui n'est pas un nombre limité, mais bien un nombre symbolique dans lequel on reconnaît le nombre douze multiplié par lui-même multiplié par mille. Puisque douze est le nombre du peuple (les douze tribus) et que dix mille dit la multitude (en grec « myriade », 10 000, est devenu un nom commun pour dire l'innombrable), 144 000 dit un peuple innombrable, qui est parfait, car c'est un peuple « au carré »). Ils sont les descendants innombrables promis au patriarche Abraham (Gn 13, 16), organisés en « tribu », c'est-à-dire en ordre de bataille. Or, ces fidèles ont « lavé leurs robes dans le sang de l'agneau » (Ap 7, 14), ce qui signifie à l'évidence que ce sont des martyrs qui sont victorieux parce qu'ils ont participé par leur propre mort à la mort sacrificielle de l'Agneau. De la même manière que Jean a subverti la figure nationaliste traditionnelle du Messie Lion de Juda général-en-chef couvert du sang de ses ennemis, il change l'image des armées triomphantes d'Israël. Le peuple du Messie participe à la victoire messianique par la souffrance et la mort et non par la violence militaire.

Tous ne peuvent pas être martyrs. Aussi le texte parle-t-il de la « multitude » (Ap 7, 9-12) vêtue de robes blanches qui agitent les palmes en signe de victoire. On apprend bien vite que cette blancheur qui les habille n'est pas naturelle : « Ils ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'agneau » (Ap 7, 14). Si le vêtement est bien l'image extérieure de la vie intérieure, de l'âme si l'on veut, cette purification par le sang dit le salut.

Mais à quoi servent les martyrs ? Jusqu'à présent, on a l'impression que leur seule utilité, fort peu sympathique à la vérité, est de prier pour faire avancer la venue des cataclysmes

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 124

décrits dans le livre. C'est le chapitre 11, qui montre qu'il n'en est rien. Le passage est mal connu, citons-le en entier :

> Et je donnerai à mes deux témoins de prophétiser, vêtus de sacs, mille deux cent soixante jours. Ce sont les deux oliviers et les deux chandeliers qui se tiennent devant le Seigneur de la terre. Si quelqu'un veut leur nuire, un feu sort de leur bouche et dévore leurs ennemis. Oui, si quelqu'un voulait leur nuire, ainsi lui faudrait-il mourir. Ils ont pouvoir de fermer le ciel, et nulle pluie n'arrose les jours de leur prophétie. Ils ont pouvoir de changer les eaux en sang et de frapper la terre de maints fléaux, autant qu'ils le voudront. Mais quand ils auront fini de rendre témoignage, la bête qui monte de l'abîme leur fera la guerre, les vaincra et les fera périr. Leurs corps resteront sur la place de la grande cité qu'on nomme prophétiquement Sodome et Égypte, là même où leur Seigneur a été crucifié. Des peuples, des tribus, des langues et des nations, on viendra pour regarder leurs corps pendant trois jours et demi, et sans leur accorder de sépulture. Les habitants de la terre se réjouiront à leur sujet, ils seront dans la joie, ils échangeront des présents, car ces deux prophètes leur avaient causé bien des tourments. Mais après ces trois jours et demi, un souffle de vie, venu de Dieu, entra en eux et ils se dressèrent. Alors une grande frayeur tomba sur ceux qui les regardaient. Ils entendirent une voix forte qui, du ciel, leur disait : montez ici. Et ils montèrent au ciel dans la nuée, sous les yeux de leurs ennemis. À l'heure même, il se fit un violent tremblement de terre, le dixième de la cité s'écroula et sept mille personnes périrent dans cette catastrophe. Les survivants, saisis d'effroi, rendirent gloire au Dieu du ciel (Ap 11, 3-13).

Les deux témoins incarnent le témoignage de l'Église pour le monde. Comme dans une parabole, il faut décoder les symboles. Leur assimilation aux chandeliers les identifie à des Églises, comme en Ap 1 où les Sept Églises sont comparées aux sept chandeliers. Ils sont en même temps clairement présentés comme des martyrs, car quand ils auront fini de porter leur témoignage, la Bête les fera périr (Ap 11, 6) et laissera leur cadavre dans Sodome (la ville impie, un des noms de Rome dans le texte) et en Égypte (le lieu de l'esclavage).

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 125

Aussi certains commentateurs les assimilent-ils à Pierre et Paul, les deux apôtres reposant dans la Ville Éternelle. Mais cela est secondaire ; toutes les villes pourraient être ici concernées, d'autant que Sodome n'est pas en Égypte, et l'essentiel dans la figure des deux témoins est qu'ils soient deux, pour permettre que leur témoignage soit cru, selon le célèbre principe du Deutéronome : « c'est sur les déclarations de deux ou de trois témoins qu'on pourra instruire l'affaire » (Dt 19, 15). D'ailleurs, à la figure de Paul et Pierre se superpose celle de Moïse et d'Élie : le pouvoir d'intervenir sur les éléments est le même que celui des deux prophètes.

Le plus important est la suite : ils ressuscitent, montent au ciel, et sur l'heure, un tremblement de terre détruit la cité et cause des morts. Alors, « les survivants, saisis d'effroi, rendirent gloire au Dieu du ciel » (Ap 11, 13). Voilà le cœur de l'épisode : le texte célèbre leur rôle de missionnaires manifestement bénis de Dieu, qui les gratifie d'une résurrection et d'une ascension appelant à la conversion des nations. Le peuple de Dieu a été racheté « de toute tribu, langue, peuple et nation » (Ap 5, 9) afin de pouvoir participer au salut de toutes les nations. Il n'est pas sûr qu'il faille entendre dans cette résurrection autre chose qu'une exaltation spirituelle, ou l'espérance d'une vie de félicité (quoique cela ne soit pas totalement exclu). En effet, aucune tradition hagiographique n'a jamais narré une résurrection corporelle suivie d'une ascension tout aussi corporelle pour aucun saint, et le fait que celles-ci se déroulent au bout de trois jours *et demi*, c'est-à-dire après un temps incomplet par rapport à la résurrection en trois jours du Christ, plaide pour cette lecture symbolique. Quoique les martyrs semblent connaître la mort la plus ignominieuse qui soit, la mort sans sépulture où les dépouilles sont exposées en place publique, ils sont vivants dans le cœur de Dieu et de la communauté, et leur témoignage est d'une extraordinaire efficacité, puisqu'il permet la conversion des Nations.

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 126

La Jérusalem céleste

L'Apocalypse n'évoque pas seulement l'Église du passé des martyrs participant à l'œuvre de salut au prix de leur sang et l'Église du présent des communautés qui doivent gérer *ad intra* leurs querelles intestines et *ad extra* les rapports avec leurs concitoyens juifs et païens : elle envisage aussi une Église du futur, une Église des sauvés. Celle-ci est montrée sous la figure de la Jérusalem céleste descendue sur terre d'Ap 21. Celle-ci est nettement en opposition avec Rome : la Ville Éternelle était une ville réelle, dans le présent, une ville clairement négative qui a pour figure mythique la Grande Prostituée dont le prototype était Babylone ; la Jérusalem céleste est une ville fabuleuse, qui viendra dans le futur, une cité plus que positive et dont l'image est cette mystérieuse femme d'Ap 12, figure de la communauté. Il y a bien deux villes et deux femmes dans l'Apocalypse.

Héritier de l'espérance messianique juive qui s'exprime dans les apocryphes de l'Ancien Testament ou à Qumran, l'auteur décrit la descente de la Jérusalem céleste, lieu final du salut : apparemment, pour lui, le salut est essentiellement urbain. Jérusalem est à la fois cité sainte, temple et paradis. En effet, elle a toutes les caractéristiques d'une ville parfaite qui se définit par ses murs et par le fait que toutes les nations de la terre sont heureuses de venir y habiter : la ville est la lumière à laquelle toutes les nations marchent (Ap 21, 24, qui est une réminiscence d'Is 60, 3), mais aussi le lieu du pèlerinage de tous les rois de la terre (Ap 21, 24-25, une allusion à la suite de l'oracle d'Isaïe, Is 60, 4-17). Le trône de Dieu, qui se trouvait aux cieux, y est transporté : c'est le nouveau lieu du pouvoir. Elle est aussi paradis, car elle est nouvelle création : « je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle, car le premier ciel et la première terre ont disparu et la mer n'est plus » dit Ap 20, 1. Nous voilà de nouveau revenus à cet état virginal du monde, où tout est restauré dans sa pureté. On retrouve les deux éléments qu'on avait quittés en abandonnant le paradis :

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 127

l'eau de la vie coulant des fleuves (Ap 22, 1-2) et l'arbre de la vie (Ap 22, 2), nourriture et boisson de la vie eschatologique. C'est aussi un temple, car c'est le lieu même de la présence de Dieu à son peuple. Et d'ailleurs, le bâtiment cultuel a disparu : « de temple, je n'en vis point dans la cité, car son temple, c'est le Seigneur, le Dieu souverain, ainsi que l'agneau » (Ap 21, 22). Le temple est bien devenu la ville tout entière.

Mais cette ville est-elle bien une ville ? Remarquons tout d'abord qu'elle descend du ciel et vient de Dieu : elle n'a donc aucun élément humain, elle n'a rien d'une ville bâtie de pierre et de chaux par des mains d'hommes. Ses dimensions excèdent l'entendement humain : 12 000 stades représentent 2 220 kilomètres ce qui ferait une ville d'une superficie plus importante que toute l'Union européenne ! Ses matériaux de construction reprennent la liste des pierres se trouvant sur le pectoral du grand prêtre (Ex 28, 17-20). Enfin, sa fonction urbaine est sérieusement mise à mal. Dans l'Antiquité, les remparts déterminent la ville : c'est par sa clôture qu'un habitat regroupé se définit comme cité. Or ici, s'il y a bien un rempart, les portes ne se ferment jamais : selon les règles de la guerre, il s'agit d'une « ville ouverte », c'est-à-dire une ville qui s'est rendue et qui est tôt ou tard appelée à disparaître.

La Jérusalem céleste n'est donc pas une ville, elle est à la fois l'humanité et Dieu. L'humanité parce que ses fondements sont des hommes. Dans l'Antiquité le nom désigne l'individu : les douze noms de tribu sur les portes et les douze noms d'apôtre sur les assises disent que cette prétendue ville est à la fois Israël et l'Église, ou plus exactement l'Église Israël. Ses dimensions vont dans ce sens, car elles sont des multiples de douze, le chiffre du peuple (on y retrouve le fameux carré de 12 – 144 – en Ap 21, 17). Mais en même temps, cette ville est Dieu lui-même. Comment entendre autrement le fait que Dieu soit le temple de la cité ? Quel autre sens donner à l'obsédante répétition de la gloire, qui illumine toute la ville ? En effet, la gloire est un attribut de Dieu qui, au cours de l'histoire, désigne Dieu quand il apparaît, Dieu en son épiphanie.

Même si le Dieu d'Israël s'affirme lui-même comme celui que nul ne saurait voir sans mourir, il se laisse entrapercevoir par le moyen de la gloire. Cette ville éclairée *a giorno* par la gloire divine ne peut être qu'elle-même divine. D'ailleurs, l'ange qui annonce sa descente présente Jérusalem comme une épouse, et c'est bien une union que l'on peut ici contempler : celle de l'humanité et de son Dieu.

En construisant l'espérance de la réunion finale de Dieu et de l'homme sous la forme d'une ville qui n'en est pas une, le livre de l'Apocalypse traduit bien l'ambiguïté du regard chrétien sur la ville. Certes le monde urbain est le lieu de tous les excès et de toutes les idolâtries, mais c'est aussi la parfaite image de l'humanité quand elle se rassemble ; certes les chrétiens ne cesseront de bâtir des abbayes et des couvents à la campagne, mais ils voudront aussi avoir une influence décisive sur les cités. Deux images s'opposent et la tension est parfois tellement insupportable qu'il faut s'enfuir par l'utopie. La Jérusalem céleste se laisse mesurer par le roseau d'or, elle a un plan précis, en carré, des portes, une avenue centrale. Elle a même un « cœur de ville » qui l'illumine et lui donne son sens : la résidence de Dieu et de l'Agneau.

Cette espérance achève le tableau de la condition chrétienne telle que la définit l'Apocalypse. La communauté chrétienne, l'Église, est en effet définie comme ce lieu intermédiaire entre la cité terrestre à laquelle elle doit se faire un devoir de ne participer que le moins possible, et la cité céleste du face-à-face avec Dieu à laquelle elle aspire. Elle est dans cette position inconfortable d'osciller entre les promesses de salut et la réalité du monde, entre déjà-là et pas encore. Le texte illustre bien la question à laquelle est confronté tout chrétien : comment vivre dans le monde sans collaborer à toutes les puissances négatives qui s'y déploient ?

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 129

10.

La réception de l'Apocalypse dans l'Église

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 130

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 131

Les chrétiens ont souvent l'impression de mal connaître l'Apocalypse et l'une des raisons, comme nous allons le montrer, réside dans le fait qu'elle est fort peu lue dans les célébrations eucharistiques. En revanche, quelques exemples vont nous aider à comprendre l'importance qu'elle revêt dans la vie de l'Église.

L'Apocalypse dans le lectionnaire

L'Apocalypse est fort peu lue dans la liturgie du dimanche comme le montre le lectionnaire (dont les lectures tournent sur trois ans, les années A, B et C) :

Texte	Année	Fête liturgique
Ap 1, 4-8	C	1er dimanche après Pâques
Ap 1, 4-8	B	Christ-Roi
Ap 5, 11-14	C	2e dimanche après Pâques
Ap 7, 9-17	C	3e dimanche après Pâques
Ap 7, 9-11	A	Toussaint (1er nov.)
Ap 21, 1-6	C	4e dimanche après Pâques
Ap 21, 1-6	B	Toussaint (1er nov.)
Ap 21, 10 et 21, 22 – 22, 5	C	5e dimanche après Pâques
Ap 22, 12-14.16-17.20-21	C	6e dimanche après Pâques

Les catholiques rajoutent quelques lectures lors des fêtes qui leur sont propres :

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 132

Texte	Année	Fête liturgique
Ap 1, 5-8	ABC	Messe chrismale
Ap 11,19-12,10	ABC	Assomption
Ap 12, 7-12	ABC	29 septembre (Saints-Anges)
Ap 21, 1-5 ou 9-14	ABC	9 nov. Dédicace de Saint-Jean du Latran 5 août. Dédicace de Sainte-Marie-Majeure

On peut regretter la relative rareté des textes lus et surtout les choix qui sont faits pour atténuer la radicalité du livre. En effet, tous les chapitres présentant des aspects de jugement et de catastrophes (Ap 8 à 20) ne sont jamais lus. Et même lorsqu'un passage un peu exigeant est lu, comme le texte d'Ap 22 du 6e dimanche du temps pascal, il est coupé afin de faire disparaître toute trace de jugement. Les lettres aux Églises d'Ap 2–3 sont elles aussi ignorées, ce qui supprime l'ancrage très concret du livre dans la vie des communautés. Cette réticence relative a une double conséquence : elle entretient les fidèles dans l'idée que l'Apocalypse est un livre qu'il ne faut pas trop lire, et puisque prêtres et pasteurs n'ont pas l'occasion d'en parler au cours de leurs prédications, cela laisse le champ libre à d'autres commentaires disponibles sur Internet.

L'Apocalypse dans la liturgie de l'Eucharistie

L'Apocalypse exerce une influence directe sur la liturgie. Voici quelques citations ou allusions dans le Canon romain :

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 133

– *Gloria* : si le texte est une composition de Lc 2,14 et de Jn 1, 14 et 29, la pratique de glorifier Dieu est décrite en Ap 4, 11 et Ap 5, 11-14.

– *Amen* : la pratique de conclure une prière est attestée dans l'Ancien Testament (Ne 8, 16 et Ps 41, 13), mais reprise en Ap 7, 16.

– *Alleluia* : même remarque, la pratique vient des psaumes (voir Ps 146 – 150), mais est reprise en Ap 19, 1-6.

– *Sanctus* : la triple acclamation « Saint ! » provient d'Is 6, 3, mais la forme choisie par la liturgie est celle d'Ap 4, 8.

– Doxologie (« à toi le règne la puissance et la gloire ») vient d'Ap 4, 11 et 11, 15.

– *Agnus Dei* (« Agneau de Dieu, qui enlève le péché du monde ») : le texte est une allusion à Jn 1,29 et aussi à Ap 22, 1-3.

L'Apocalypse dans la liturgie des heures

Quelques hymnes tirés de l'Apocalypse sont chantés hebdomadairement dans la liturgie des heures :

– « Tu es digne, Seigneur notre Dieu, de recevoir l'honneur, la gloire et la puissance » (Cantique NT 9) : Ap 4, 11 ; 5, 9.10.12.

– « À toi, nous rendons grâce, Seigneur, Dieu de l'univers, toi qui es, toi qui étais ! » (Cantique NT 10) : Ap 11, 17-18 ; 12, 10b-12b.

– « Grandes, merveilleuses, tes œuvres, Seigneur, Dieu de l'univers ! » (Cantique NT 11) : Ap 15, 3-4.

– « Le salut, la puissance, la gloire à notre Dieu » (Cantique NT 12) : Ap 19, 1-2.5-7.

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 134

La vision d'Ap 12 a joué un grand rôle dans la théologie mariale. En effet, malgré des réticences exprimées dès le Moyen Âge à cause de la mention qui est faite des douleurs de son enfantement (Ap 12, 3), le texte a souvent été lu comme parlant de Marie. Comme le montre Louis Bouyer dans son célèbre traité sur la Vierge, *Le Trône de la Sagesse*, la dimension ecclésiale n'a jamais été abandonnée. Cette Femme est tout à la fois l'Église et Marie :

> « Cependant, la Femme est désignée comme la Mère d'un enfant mâle qui doit régir les nations avec un sceptre de fer (Ap 12, 5). Opposé de surcroît, un peu plus loin, au « reste de la descendance (Ap 12, 17) » de la Femme, cet enfant, ce n'est pas douteux, doit être le Christ. Dans ces conditions, la Femme, au moins sous un aspect, s'identifie avec la Vierge. Mais elle se trouve sans doute en même temps identifiée avec l'Église, en tant que celle-ci est mère de tous les fidèles. Aussi les douleurs de son enfantement, comme la suite du texte semble le montrer, sont-elles avant tout les persécutions perpétuelles auxquelles l'Église est soumise avec ses enfants et qui la font vivre au désert jusqu'à la fin des temps, c'est-à-dire nécessairement retranchée du monde. […]
>
> Il s'agit donc ici, en première ligne, de la mort du Christ, considérée comme l'effet d'un assaut démoniaque. Cet assaut a été infructueux : la Mère est emportée au désert sur les ailes de l'aigle et l'enfant lui-même ravi au ciel [en note : Ap 12, 5-6 et 14. L'allusion à l'ascension du Christ pourrait bien être doublée d'une allusion à l'assomption de la Vierge elle-même, tout cela, finalement, convergeant vers l'assomption future de l'Église, préparée dans la Croix de Jésus et tous les martyres des siens à sa suite]. Louis Bouyer, *Le Trône de la Sagesse. Essai sur la signification du culte marial*, Paris, Éd. du Cerf, 1961, p. 67-68.

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 135

L'Apocalypse et le magistère de l'Église catholique : Vatican II et l'Apocalypse

Dans le Magistère de l'Église depuis Vatican II, l'Apocalypse joue un grand rôle, car le texte est cité relativement souvent dans les documents conciliaires.

La métaphore nuptiale de l'épouse parée pour son époux (Ap 21, 2) semble avoir frappé les Pères conciliaires, puisqu'on la retrouve à plusieurs reprises (*Lumen Gentium* 4 et 6, *Gaudium et Spes* 48, *Perfectæ Caritatis* 1). Elle permet de dire la complémentarité de la communauté et du Christ, la relation d'amour réciproque qui les unit, l'heureuse issue de l'attente de l'Église sur la terre et l'extrême prix que l'ensemble des fidèles prend aux yeux de Dieu. *Lumen Gentium* (§ 6) explicite cette métaphore par des citations de l'épître aux Éphésiens :

> [L'Église] est décrite comme l'épouse immaculée de l'Agneau immaculé (Ap 19, 7 ; 21, 2.9 ; 22, 17) que le Christ « a aimée, pour laquelle il s'est livré afin de la sanctifier » (Ep 5, 26), qu'il s'est associée par un pacte indissoluble, qu'il ne cesse de « nourrir et d'entourer de soins » (Ep 5, 29) ; l'ayant purifiée, il a voulu se l'unir et se la soumettre dans l'amour et la fidélité (cf. Ep 5, 24), la comblant enfin et pour l'éternité des biens célestes, pour que nous puissions comprendre l'amour envers nous de Dieu et du Christ, amour qui défie toute connaissance (cf. Ep 3, 19).

Lumen Gentium, la constitution dogmatique sur l'Église est justement le document qui utilise le plus l'Apocalypse. En effet, le texte de Jean permet de définir plusieurs aspects de l'Église :

– Sa dimension familiale (« la demeure de Dieu parmi les hommes », Ap 21, 3)

– Sa dimension maternelle (le fameux chap. 12 de la Femme qui enfante)

– Ap 1, 6 expliquant que le Christ a fait de son peuple « un Royaume, des prêtres pour son Dieu et Père » (Ap 1, 6) justifie

le sacerdoce commun de tous les baptisés (*Lumen Gentium* 10).

– le fait que la Jérusalem céleste soit la cité dans laquelle tous apportent des dons (Ap 21, 24) exprime « ce caractère d'universalité qui brille sur le Peuple de Dieu » (*Lumen Gentium* 13).

– Le fait que cette même Jérusalem ait les apôtres pour fondation (Ap 21, 14) permet de mettre en place l'idée de succession apostolique (*Lumen Gentium* 19-20)

– La liturgie céleste d'Ap 5 explique la participation terrestre aux réalités célestes à travers la liturgie :

> C'est surtout dans la sainte liturgie que se réalise de la façon la plus haute notre union avec l'Église du ciel : là en effet, par les signes sacramentels s'exerce sur nous la vertu de l'Esprit saint ; là nous proclamons, dans une joie commune, la louange de la divine Majesté ; tous, rachetés dans le sang du Christ, de toute tribu, langue, peuple ou nation (cf. Ap 5, 9) et rassemblés en l'unique Église, nous glorifions, dans un chant unanime de louange, le Dieu un en trois Personnes (*Lumen Gentium* 50).

– Enfin, c'est le langage de l'Apocalypse qui permet aux Pères conciliaires de dire l'espérance de l'Église pour la fin des temps :

> À l'heure où le Christ apparaîtra, quand se réalisera la glorieuse résurrection des morts, la clarté de Dieu illuminera la Cité céleste et l'Agneau sera son flambeau (cf. Ap 21, 24). Alors l'Église des saints tout entière, dans la joie suprême de la charité, adorera Dieu et « l'Agneau qui a été égorgé » (Ap 5, 12), proclamant d'une seule voix : « À celui qui siège sur le trône et à l'Agneau, louange, honneur, gloire et domination dans les siècles des siècles » (Ap 5, 13-14) (*Lumen Gentium* 51).

Soulignons pour terminer l'importance de la citation « tous les peuples marcheront dans ta lumière » (Ap 21, 23-24). Avec Ac 17, 26 et Rm 2, 6-7, elle fait partie des trois citations du

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 137

préambule de la déclaration sur les religions non-chrétiennes *Nostra Ætate* qui inaugura le changement radical de l'Église catholique envers les religions différentes de la sienne :

> Tous les peuples forment, en effet, une seule communauté ; ils ont une seule origine, puisque Dieu a fait habiter tout le genre humain sur toute la face de la terre ; ils ont aussi une seule fin dernière, Dieu, dont la providence, les témoignages de bonté et les desseins de salut s'étendent à tous, jusqu'à ce que les élus soient réunis dans la Cité sainte, que la gloire de Dieu illuminera et où tous les peuples marcheront à sa lumière (*Nostra Ætate* 1).

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 138

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 139

11.

Clefs pour la culture

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 140

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 141

Livre dont on s'est méfié pendant des siècles, l'Apocalypse a eu cependant une influence très grande sur les représentations culturelles de l'Occident.

Arts plastiques

Cycles mettant en scène l'Apocalypse

L'Apocalypse est le seul texte biblique qui a fait l'objet de cycles picturaux le reprenant *in extenso* en ne faisant pas appel à d'autres textes. On peut citer plusieurs grandes œuvres :

– Les *Beatus* espagnols. Il s'agit d'illustrations d'un commentaire de l'Apocalypse au succès foudroyant : celui de Beatus, abbé de Llebana († 798). Ce sont de splendides exemples de l'art mozarabe : Beatus de San Millán (fin du Xe siècle) ; Beatus de l'Escorial (vers l'an mil) ; Beatus d'Urgell (vers l'an mil), Beatus de Saint-Sever (1070), Beatus de Silos (v. 1090-1110).

– Les apocalypses françaises, sous forme de manuscrits (Bible de Charles-le-Chauve, Évangéliaire de Saint-Médard, Apocalypse de Lambeth), de fresques (Saint-Savin, Saint-Chef), tapisseries (Tapisserie d'Angers, v. 1375-1380).

– Les apocalypses allemandes et flamandes, là aussi sous forme de manuscrits (Apocalypse de Bamberg, début du XIe siècle), de fresques (cloître de la cathédrale de Ratisbonne).

– Les gravures de Dürer pour illustrer des bibles (grande et petite apocalypses), v. 1490.

– Les tapisseries du XVIe siècle : cycle de Bernard van Orley.

– Les vitraux de la Sainte-Chapelle de Vincennes (1556).

– Les fresques russes du XVIIe siècle : monastère d'Iaroslav (1680-1695).

– Les cycles gravés au XXe siècle d'André Collot (1952) ou Giorgio de Chirico (1952).

Scènes fréquentes de l'art chrétien

L'Apocalypse est à l'origine de plusieurs scènes fondamentales, extrêmement fréquentes :

– le Christ en gloire entre les 4 animaux et les 24 vieillards est sans doute l'une des scènes les plus représentées puisqu'elle se trouve au tympan de nombreuses églises romanes et gothiques. Le Christ, en majesté, tenant parfois un livre, est entouré du tétramorphe (l'homme, l'aigle, le lion, le bœuf) symbolisant les 4 évangiles, et est adoré par 24 vieillards (souvent dans les voussures quand il s'agit d'un portail gothique). On peut citer de nombreux exemples. Le plus ancien la mosaïque de Saint-Paul-hors-les-Murs (Ve siècle). Au XIIe siècle : les tympans de Moissac, Luz, Charlieu, Semur, Chartres, Le Mans, Bourges, Saint-Trophime d'Arles, Aulnay, Saintes. Au XIIIe siècle : Notre-Dame de Paris.

– la scène de la Femme et le Dragon est extrêmement fréquente également, car elle a servi d'illustration à l'iconographie de l'Immaculée Conception : elle se répand à partir du XVIe siècle. On peut citer de célèbres images de dévotion : Vierge de Guadalupe (1531), Médaille miraculeuse (1830), Vierge de Beauraing (1932). On peut également citer quelques grands peintres : Rubens (1628), Murillo (1650, 1660, 1678), Tiepolo (1769). On peut également évoquer quelques statues majestueuses à l'esthétique plus discutable : Notre-Dame de France au Puy-en-Velay (1860), Vierge couronnée de Lourdes (1876), Notre-Dame-du-Liban à Harissa (1908), etc.

– le combat de Michel et le Dragon est aussi extrêmement représenté tant en sculpture (statue de la flèche de l'Hôtel de

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 143

Ville de Bruxelles, Martin van Rode, 1454 ; château Saint-Ange à Rome, 1753 ; Sankt-Michaelskirche à Berlin, sculpture d'August Kiß, 1851 ; fontaine Saint-Michel à Paris, sculpture de Francisque Duret, 1860 ; flèche du Mont-Saint-Michel, sculpture d'Emmanuel Frémiet, 1897 ; cathédrale de Coventry, sculpture de Jacob Epstein, 1958) qu'en peinture (Raphaël, 1520 ; Guido Reni, 1636…). Michel combattant le Dragon se trouve dans les armoiries de la ville de Bruxelles, de Heiligenstadt et d'Arkhangelsk.

Littérature

En littérature, il convient de distinguer entre les références au livre de l'Apocalypse et le tableau de la douloureuse fin du monde (l'apocalyptique).

L'ouvrage fondateur qui reprend à la fois les thèmes, mais aussi le dispositif littéraire de l'Apocalypse, tout en le mêlant aux références de l'Antiquité romaine est bien entendu *La Divine Comédie* de Dante (1321).

À la Réforme, beaucoup d'auteurs ont lu les événements historiques en utilisant les catégories, les symboles ou le style de l'Apocalypse. C'est le cas des *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné (1616) ou de *The Fairy Queen* d'Edmund Spenser (1599). Trois siècles plus tard, après la Révolution, les poètes défendent une vision plus laïcisée, mais s'identifient toujours à Jean, comme Hölderlin dans « Pathmos » (1802), Lamartine dans le « Chant lyrique du Jugement dernier » (1827), Nerval à la fin d'*Aurélia* (1853). Celui qui reprend le plus explicitement la posture, la trame et même les références de Jean est Victor Hugo dans *La Légende des Siècles*. Au XX^e^ siècle, Pierre Jean Jouve dans *La Vierge de Paris* ou Czesław Miłosz dans *Trois Hivers* relisent les catastrophes des années 1940 comme l'aurait fait Jean.

La première œuvre qui fait le récit de la survie des derniers représentants de l'humanité sur la terre alors que sévit une

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 144

maladie redoutable est, de l'avis des spécialistes, *The Last Man* de Mary Shelley (1826). Cent ans après, le XXe siècle invente la science-fiction post-apocalyptique. Les récits les plus célèbres viennent des années 1950-1960, traumatisées par la bombe nucléaire : on peut citer *Hothouse* de Brian Aldiss (1961), et la série des « quatre apocalypses » (*Le Monde englouti*, 1962 ; *Le Vent de nulle part*, 1962 ; *La Sécheresse*, 1965 ; *La Forêt de Cristal*, 1966) de J. G. Ballard. D'autres auteurs imaginent une cité nouvelle d'après la catastrophe, qui serait comme une nouvelle Jérusalem : *La Cité et les Astres* d'Arthur C. Clarke (1956) ou *Niourk* de Stefan Wul (1957). *Ravage* de Barjavel (1943) est sans doute le plus influencé par le Livre puisqu'on y retrouve le Dragon, la Prostituée, les cavaliers, etc.

Musique classique

Avant le XXe siècle, les compositeurs ne cherchèrent pas à mettre en musique le texte même de l'Apocalypse. Ils avaient en effet à leur disposition une pièce liturgique directement inspirée d'elle, dont ils firent grand usage : la messe de *Requiem*. Depuis le chant grégorien jusqu'à Penderecki, en passant par Roland de Lassus, Mozart, Verdi, Fauré, Britten, les exemples sont nombreux. Plusieurs passages de cette messe pour les défunts font une allusion directe au texte de Jean. L'introït *Requiem æternam*, dont la source pourrait être une apocalypse apocryphe (le *4 Esdras*), reprend également l'espérance d'Ap 22,5 que la lumière de Dieu illuminera les hommes pour les siècles des siècles. L'offertoire mentionne l'angoisse de l'Abîme et l'espérance que Michel puisse conduire les fidèles à la vie. Mais c'est la fameuse séquence du *Dies Iræ* qui reprend le plus d'éléments de l'Apocalypse : les trompettes, les livres ouverts, le jugement…

Ce n'est que tardivement que les musiciens s'inspirèrent de l'Apocalypse, clairement sous la pression des tragédies du XXe siècle. Entre 1930 et 1945, on dénombre quatre chefs-

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 145

d'œuvre : l'oratorio *Das Buch mit sieben siegeln* (1937) de Franz Schmidt, le *Quatuor pour la Fin du Temps* d'Olivier Messiaen (1941), la cantate *Et in terra pax* de Frank Martin (1945) et la cantate *L'Apocalypse selon Saint-Jean* de Jean Françaix (1941).

Culture populaire

Depuis les années 1890 et *La Guerre des mondes* de H. G. Wells, les thématiques liées à la destruction de la terre et à l'apparition de créatures démoniaques venues ravager le monde sont de plus en plus importantes. On distinguera les thèmes suivants :

La déprimante fin du monde

Angoisse liée au développement de la technique qui paraît incontrôlée, la fin du monde apparaît souvent dans les films, les séries, les *comics*. Le premier film post-apocalyptique date de 1924, *The Last Man on Earth* (de John G. Blystone).

– catastrophes cosmiques (cf. les phénomènes cosmiques décrits par l'Apocalypse), parmi les films : *Armageddon* (1997) et *Deep Impact* (1997). Parmi les jeux vidéo : *Rage* (2001).

– peste et calamités ont probablement sollicité le plus l'imagination. Beaucoup de réalisateurs ont dit l'influence sur leur travail du film expérimental de Chris Marker, *La Jetée* (1962), fait uniquement de photos qui fait le récit d'une aventure dans le Paris d'après la 3e guerre mondiale : voir en particulier Terry Gilliam dans *12 Monkeys* (1995), qui connaît une transposition en série. Parmi les comics : *Judge Dredd*, *Deathlok*, *Killraven*.

– guerres nucléaires : *Le dernier Rivage (On the Beach)* de Stanley Kramer d'après Nevil Shute avec Ava Gardner et Gregory Peck (1959) ; *La Planète des Singes* de Pierre Boulle

(1963) adapté au cinéma par Franklin J. Schaffner en 1968 ; *Blade Runner* de Ridley Scott d'après Philip K. Dick (1982) ; *Oblivion* de Joseph Kosinski (2013) ; *Mortal Engines* de Christian Rivers (2018).

L'invasion de créatures démoniaques

– revanche de divinités archaïques démoniaques et destructrices : romans de Lovecraft (*Dagon*, 1923 ; *Call of Cthulhu*, 1928 ; *Dunwich Horror*, 1929) et tout ce qui en découle comme jeux vidéo, jeux de rôles, jeux de plateau, etc.

– transposition de la guerre céleste entre les anges et les démons en guerre terrestre : film comme *The Prophecy* (1995), *Lost Souls* (2000), *The Order* (2003) série *The Omen* (1976), *Supernatural* (depuis 2005).

– retour à la vie de créatures mortes (cf. Ap 20, 13 : « La mer rendit les morts qui étaient en elle, la mort et le séjour des morts rendirent les morts qui étaient en eux »). C'est la vogue du film de zombie ou du film de vampire, qui se double la plupart du temps d'une apocalypse chimique ou médicale. L'un des prototypes les plus célèbres est *Je suis une légende* de Richard Matheson (1954), mis en film en 2007. Le film fondateur est certainement *La Nuit des morts-vivants* de George A. Romero (1968). L'œuvre la plus populaire est certainement la série de comics de Robert Kirkman (depuis 2003) adaptée en série télévisée (depuis 2010), *The Walking Dead*.

Les Quatre cavaliers

Les Quatre cavaliers ont fasciné la culture populaire depuis 1921 et un film de Rex Ingram *The Four Horsemen of the Apocalypse* avec Rudolph Valentino dont la scène finale montre que ce qui a précédé (les douleurs de la Grande Guerre) est causé par les cavaliers de l'Apocalypse.

– parmi les films, on peut citer *Pale Rider* de Clint Eastwood (1985) qui fait allusion à la mort sur le cheval blême ; *The*

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 147

Crow : Wicked Player (2005) qui met en scène quatre satanistes qui s'identifient aux Cavaliers.

– les Quatre cavaliers ont aussi beaucoup inspiré les musiciens comme The Clash (« Four Horsemen » sur l'album *London Calling*), Metallica (« The Four Horsemen », 1983), Judas Priest (sur l'album *Nostradamus*), Johnny Cash (« The Man Comes Around », 2002), Aphrodite's Child et l'album *666* (1972).

– on trouve de très nombreuses allusions aux Cavaliers dans les séries de télévision, notamment dans *Dexter* (saison 6, ép. 3), la série *Sleepy Hollow* qui fait la révélation que le chevalier sans tête serait le 4e cavalier, la mort ; *Supernatural* qui fait régulièrement intervenir les cavaliers Mort, Famine, Guerre et Peste.

– les jeux vidéo ne sont pas en reste, comme *Afterlife*, *Apocalypse*, *Hexen 2*, *World of Warcraft : Legion*, etc.

Les sceaux

Les sceaux ont inspiré les réalisateurs. Le film le plus célèbre est certainement *Le 7e sceau* d'Ingmar Bergman (1957), une réflexion métaphysique sur un XIVe siècle ravagé par la peste qui annonce peut-être la fin du monde. On peut également citer :

– parmi les films, *The Reaping* de Stephen Hopkins (2007), *the Seventh Sign* de Carl Schultz qui montre une enfant qui ouvre les sceaux provoquant des catastrophes dans le monde (1988) ;

– la 4e saison de la série *Supernatural* tourne autour de l'ouverture de sceaux qui vont déclencher la guerre entre les démons et les anges ;

– dans le jeu vidéo *Far Cry 5*, le joueur ouvre les sceaux pour mettre en branle l'Apocalypse.

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 148

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 149

Conclusion

Se souvenir de l'avenir

« Moi Jean, votre frère et votre compagnon dans l'épreuve, la royauté et la persévérance… » (Ap 1, 9). Dans l'Antiquité, peu de gens écrivent en utilisant la première personne. Et pourtant le Voyant de l'Apocalypse ose commencer son texte par ces quelques mots autobiographiques. À part pour ses communautés, il est un parfait inconnu et le ton un peu aigre qu'il emploie envers ce qui se passe à Éphèse ou à Thyatire montre qu'il a plus ou moins perdu la partie et que Patmos pourrait bien être son dernier exil. Et même s'il fut quelqu'un d'important, sa voix est depuis longtemps disparue, ses Églises sont depuis longtemps réduites à des noms de villes presque toutes rayées de la carte par le passage du temps.

Pourquoi l'écouter encore ?

Certainement pas pour l'optimisme de sa vision du monde. Le tableau qu'il fait de l'époque dans laquelle il vit n'est pas particulièrement riant. Pour lui, les communautés chrétiennes partent à vau-l'eau, l'Antique Serpent est partout chez lui et il a trouvé des sbires dans l'Empire romain et ses princes, le monde est sur le point de connaître d'épouvantables catastrophes.

Certainement pas non plus pour ses qualités de diseur de bonne aventure. Manifestement, il ne parle pas pour séduire et l'aventure qu'il envisage est tout sauf bonne : guerres, cataclysmes, sang, maladies, pleurs et souffrances. Il faut bien des efforts pour percevoir dans son texte une heureuse nouvelle. Et d'ailleurs, ses capacités de futurologue sont assez

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 150

déplorables : alors qu'il ne cesse de dire que le Christ vient bientôt, rien de ce qu'il a prévu n'est encore arrivé.

Son génie est ailleurs. Il a su renouer dans une grandiose tapisserie tous les fils épars dans la Bible, de la Genèse et son serpent, à Daniel et ses visions dans la nuit en passant par les promesses de l'Exode, les prophéties messianiques et la liturgie des Psaumes. Le sujet qui émerge alors est le Christ, tout à la fois Fils d'homme, Agneau immolé, Cavalier victorieux, Juge juste, Époux attentionné ; le Christ présent depuis le début dans les Écritures, mais sous forme d'allusion et de figures et qui tout à coup apparaît comme l'agent suprême, qui met en marche le Salut. Quand on lit avec application le livre, on s'aperçoit bien vite que son thème n'est pas tant les catastrophes auxquelles il a donné son nom, mais bien cet être divin qui prend des formes multiples tout au long du récit dans un unique but : faire parvenir une humanité enfin réconciliée et unie dans une ville accessible à tous, aux portes perpétuellement ouvertes.

L'Apocalypse parle-t-elle du futur ? Les interprètes qui se sont succédé au cours des siècles n'ont cessé d'affronter ce problème. Peut-être est-ce parce que la question n'est pas bien posée. Jean parle surtout du passé et il en fait un futur. En effet, Dieu est fidèle et ne saurait tromper les hommes. C'est en relisant ses hauts faits du passé qu'on peut avoir une idée assez précise de ce qui va arriver. Dieu n'a jamais abandonné ceux qui ont eu foi en lui, et il les a toujours récompensés, à sa manière à lui, bien mystérieuse et bien impénétrable pour les hommes. On comprend la vigueur un peu brutale avec laquelle Jean exhorte ses communautés : ce n'est pas le moment de se tromper ! Il faut faire le bon choix ! Pour emprunter les mots au poète dévasté d'amour Gérard de Nerval, dans *Aurélia* : « dans l'affection que je vous porte, il y a trop de passé pour qu'il n'y ait pas beaucoup d'avenir ».

C'est probablement pourquoi notre époque est tellement attirée par ce livre, y compris ceux qui ne sont pas chrétiens ; et

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 151

peut-être particulièrement ceux qui ne sont pas chrétiens ! En effet, comme notre siècle, Jean a l'impression que le monde danse au-dessus du volcan. Il a su trouver les mots – et surtout les images – pour traduire ce climat à la fois excitant et angoissant d'exaltation et de frayeur devant le bouleversement qui vient. Nos contemporains ont-ils raison de croire que tout va disparaître ? Jean avait-il raison d'avoir la même croyance ? Peu importe : l'avenir qu'il entrevoit, quoique situé dans notre passé, nous semble d'une brûlante pertinence.

Et c'est pourquoi l'entreprise de Jean nous apparaît plus que jamais dans toute sa grandeur : raconter le chaos d'un monde livré au mal. En faire le récit, c'est-à-dire réussir à y trouver un sens, une logique, une divine volonté. Celle-ci se révèle au cœur du cataclysme par une bouleversante découverte : Dieu a des mains et elles ne servent pas, telle sa dextre puissante à disperser ses ennemis, mais à faire un geste tendre comme une caresse : « il essuiera toute larme de leurs yeux » (Ap 21, 4).

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 152

Annexes

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 154

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 155

Lexique

Glossaire

Culte impérial	Le culte impérial romain est un outil politique, inventé par Rome, afin de faire l'unité dans les différentes provinces de l'Empire. Dans les capitales provinciales, puis dans les cités, des temples sont bâtis et des sacrifices sont offerts aux empereurs divinisés (généralement après leur mort) et à leur famille, souvent associés à Rome, la déesse protectrice de la Ville.
Doxologie	Formule de louange à Dieu, le plus souvent placée à la fin des prières, qui s'adresse aux trois personnes divines. « Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit » est la plus simple des doxologies.
Église	À l'époque de l'Apocalypse, le terme *ekklèsia* est en train de prendre son sens technique d'assemblée des fidèles chrétiens, mais désigne surtout dans le langage courant une simple réunion ou un rassemblement.
Encyclique	Venue du grec *enkuklios* qui signifie « circulaire », l'encyclique est très exactement ce qu'on nomme aussi une circulaire, c'est-à-dire une lettre adressée à un grand nombre de personnes.
Épistolier	Personne écrivant des lettres.
Eschatologie	Discours sur les fins dernières du monde, et, par extension, description de la fin des temps.
Évangéliste	Auteur d'un évangile. Il y a quatre évangélistes : Matthieu, Marc, Luc, Jean.
Hypotypose	Description littéraire particulièrement frappante.

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 156

Idolâtrie	Culte aux idoles, c'est-à-dire aux dieux païens. Dans le vocabulaire de l'Ancien Testament puis du Nouveau Testament, le mot désigne tous les cultes qui ne sont pas le culte juif.
Immaculée Conception	Doctrine chrétienne formulée par le pape Pie IX en 1854, mais remontant au moins au Moyen Âge, selon laquelle la Vierge Marie n'aurait pas connu les effets du péché originel (elle serait « conçue sans péché »).
Martyr	Le mot grec *martus*, « témoin », prit peu à peu le sens technique de « personne ayant souffert (et généralement étant morte) pour la foi chrétienne », notamment sous l'influence de l'Apocalypse.
Messianisme	Croyance de ceux qui attendent le Messie (c'est-à-dire celui qui a reçu la consécration royale) et qui l'annoncent.
Métonymie	Figure de style qui consiste à remplacer un terme par un autre en raison de la relation qui les unit, par exemple l'effet par la cause, le contenu par le contenant, l'objet par son lieu d'origine, la partie pour le tout, etc. « Boire un verre » est une métonymie (= prendre le contenant pour le contenu).
Millénium	Période de mille ans pendant lequel le Christ doit régner sur la terre.
Monachisme	Institution monastique, état de vie des moines.
Oxymore	Figure de style qui associe deux termes qui s'excluent habituellement. « Se hâter avec lenteur » est un oxymore. Il convient de noter que le terme est masculin.
Persécution	Poursuite injuste et acharnée. Le mot français vient directement du vocabulaire chrétien et désigne spécifiquement les actions menées par l'Empire romain contre les chrétiens.
Rouleau	Dans l'Antiquité, il n'y a pas de papier et les écrits (que ce soient des lettres ou des livres) sont présentés sous forme de rouleaux de longues bandes de papyrus, de parchemin ou même de métal.

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 157

Septénaire	Ensemble de sept éléments. Dans l'Apocalypse, les fléaux forment des septénaires : sept coupes, sept trompettes…
Théophanie	Apparition divine sur la terre.
Tribulation	Affliction et tourment considéré comme une calamité. Le vocable est entré dans le vocabulaire français par le latin pour traduire le mot technique *thlipsis* qui désigne la période d'intense épreuve qui précède la fin des temps.
Trinitaire	Qui caractérise la Trinité, le dogme chrétien selon lequel il existe un seul Dieu en trois personnes.

Textes

Apocalypse d'Abraham	Texte composé sans doute vers 70-150 apr. J.-C. d'après des traditions anciennes, elle n'est conservée qu'en vieux slavon. Le texte commence par un récit de 8 chapitres sur la conversion d'Abraham qui est une réécriture (un midrash) de Gn 12. Puis s'ouvre une seconde partie (chap. 9 à 31) qui relate l'ascension d'Abraham aux cieux où il est invité à voir le trône de Dieu, les quatre créatures qui le soutiennent, et les différents cieux.
Apocalypse d'Esdras (ou *4 Esdras*)	Extrêmement proche de l'Apocalypse de Jean dans son style et même dans les visions qu'elle propose, l'Apocalypse d'Esdras a été elle aussi composée au I^er^ siècle. Elle a longtemps été considérée comme quasiment canonique et a même fait partie de la Vulgate (avec quatre chapitres rajoutés par des auteurs chrétiens). Le texte original était composé de sept visions qui traitent du Jour du jugement, du sort des âmes après la mort, d'une femme restée stérile sous laquelle on reconnaît Sion, de l'Empire romain identifié à un aigle, des catastrophes de la fin du monde
Apocalypse de Moïse ou *Vie d'Adam et Ève*	Ce qu'on nomme sous le titre générique d'Apocalypse de Moïse ou Vie d'Adam et Ève est en fait un ensemble très complexe de textes existant dans

	plusieurs recensions (grecque, latine, arménienne, géorgienne, copte…) dont l'origine remonte au Ier siècle av. J.-C. Le texte raconte la vie d'Adam et Ève, depuis le jardin d'Éden jusqu'à leur mort. Les chap. 15-21 narrent l'épisode de la Chute en montrant Dieu, assis sur son trône.
Apocalypse de Pierre	Texte chrétien du IIe siècle, peut-être composé pendant la révolte de Bar Kokhba (132-136), l'Apocalypse de Pierre est un discours du Christ ressuscité à Pierre qui décrit d'abord le Paradis puis l'Enfer. Son influence fut considérable sur l'imagerie chrétienne, car le texte fut longtemps tenu pour canonique.
Apocalypse syriaque de Baruch (appelée aussi 2 Baruch)	Texte juif du IIe siècle, l'Apocalypse de Baruch conservé en syriaque est une série de visions du prophète Baruch concernant la ruine de Jérusalem. Placée à l'époque de la première destruction du temps de Nabuchodonosor, elle parle en réalité de celle qui fut menée par les Romains après la révolte de Bar Kokhba. Il ne faut pas la confondre avec l'Apocalypse grecque de Baruch (3 Baruch) sans doute plus tardive.
Premier Livre d'Hénoch	Formé de divers livres rédigés entre le IIIe et le Ier siècle av. J.-C., le Livre d'Hénoch est le plus ancien et du plus fascinant ensemble de littérature juive de l'époque hellénistique. Il n'est conservé en entier qu'en éthiopien (d'où le nom qu'on trouve encore d'Hénoch éthiopien), car il fait partie du canon de l'Ancien Testament de l'Église éthiopienne orthodoxe. Le Livre des Vigilants (chap. 6-36) composé avant 200 av. J.-C. est le plus intéressant pour ses rapports avec l'Apocalypse, car il décrit la rébellion et la chute des anges déchus ainsi que plusieurs visions du ciel et des enfers.
Testament de Job	Écrit entre le Ier siècle av. J.-C. et le Ier siècle apr. J.-C., le Testament de Job est une réécriture du livre de Job montrant Satan attaquant directement Job et évoquant la possibilité de parler en langue.

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 159

Les Sept Églises

Éphèse

L'une des plus anciennes cités de l'humanité (des restes remontant au V^e^ millénaire av. J.-C. ont été retrouvés) et des plus vieux établissements grecs d'Asie Mineure, Éphèse était le plus grand port de toute la région et la capitale de la province romaine d'Asie. C'était une ville très prospère et très peuplée, connue dans tout le bassin méditerranéen pour son culte à Artémis, objet d'un pèlerinage important. Le temple archaïque, considéré comme l'une des sept merveilles du monde, fut incendié en 356 av. J.-C. par un certain Érostrate, mais fut reconstruit sous Alexandre le Grand. Demeurant une ville éminente sous la période chrétienne et siège d'un concile, elle abrita la basilique de Saint-Jean-l'Évangéliste. Elle déclina lentement pendant des siècles et ne fut abandonnée qu'au XIX^e^ siècle ; la ville est aujourd'hui l'un des sites archéologiques les plus visités de la Méditerranée.

Laodicée

Fondée entre 261 et 253 av. J.-C. par le roi Antiochus II en l'honneur de sa femme Laodicé I^re^, elle fut très florissante après la prise de contrôle des Romains sur la région, car elle se trouvait sur une route commerciale. Ruinée par un tremblement de terre en 60 apr. J.-C., elle fut reconstruite et continua de prospérer pendant l'Antiquité. Elle fut détruite pendant l'invasion des Turcs.

Pergame

Fondée probablement au VIII^e^ siècle av. J.-C., la cité de Pergame connut son heure de gloire après la mort d'Alexandre le Grand puisqu'elle devient le siège d'un royaume indépendant à partir de 282 av. J.-C. C'était une ville industrielle célèbre pour ses tissus, sa céramique et ses parchemins (le terme grec *pergamênê* vient d'ailleurs du nom de la ville). Embellie par les rois de Pergame, elle possédait des temples, des gymnases et une grande bibliothèque. La ville existe toujours (Bergama).

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 160

Philadelphie	Fondée en 189 av. J.-C. par le roi Eumène II de Pergame, elle fut nommée en l'honneur de son frère et futur successeur Attale II : *philadelphia* signifie « amour fraternel ». C'était une ville plutôt modeste, qui subit les tremblements de terre (dont celui de 17 apr. J.-C. qui la ravagea). Le fait que l'Apocalypse lui adresse des félicitations et aussi qu'elle avait un nom harmonieux explique que de nombreuses villes furent baptisées d'après elle, et que maintes Églises protestantes portent son nom. La ville existe toujours, sous le nom d'Alaşehir.
Sardes	Ville connue depuis Homère et fondée, selon Hérodote, par les fils d'Hercule, c'est en réalité une cité créée par les Lydiens au VIII^e^ siècle av. J.-C. Elle était célèbre dans l'Antiquité pour être particulièrement riche. En effet, son fleuve, le Pactole, charriait des particules d'or, et c'est sous le règne du roi lydien Crésus que les métallurgistes de Sardes découvrirent la technique de séparation de l'argent et de l'or. La fortune de Crésus devint proverbiale et on pense que c'est à Sardes que l'idée de monnaie (sous forme de pièce de métal) fut inventée. À l'époque de l'Apocalypse, la ville avait perdu son lustre d'antan, car elle fut anéantie par le tremblement de terre de 17 apr. J.-C. et ce n'est qu'à la période byzantine qu'elle retrouva sa prospérité. Elle fut détruite par Tamerlan en 1402 et n'est plus qu'un site archéologique.
Smyrne	Fondée vers 3 000 av. J.-C., la ville de Smyrne fut reconstruite sous Alexandre le Grand et fut dès lors avec Éphèse l'autre grand port de la région. C'était donc une ville très riche, et cette richesse se poursuivit tout au long de son histoire, puisqu'elle devint, avec la ruine d'Éphèse un très important port de commerce à la population cosmopolite. Au XVII^e^ siècle, Smyrne était célèbre dans tout le Levant et abritait près de 100 000 personnes dont de fortes minorités juives, arméniennes, grecques…

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 161

C'est aujourd'hui İzmir, la troisième ville de Turquie.

Thyatire — Ancienne ville baptisée Pelopia, la légende veut qu'elle fût renommée Thyatire en l'honneur de la fille du roi Séleucos Ier (en grec *thygater*) ; il est plus probable que ce nom étrange soit d'origine lydienne. Sous l'Empire romain, cette cité relativement modeste était fameuse pour son artisanat textile. On a retrouvé dans les fouilles de la ville plus de noms d'associations professionnelles que partout ailleurs en Asie Mineure : artisans de la laine, du lin, teinturiers, corroyeurs, potiers, artisans du bronze, etc. Elle disparut au cours de la période byzantine.

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 162

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 163

Bibliographie

Pour une première approche

Yves-Marie Blanchard, *Le Livre de l'Apocalypse*, Paris, Éd. du Cerf (Cahiers Évangile 170), 2015.

Jacques Descreux, *L'Apocalypse de Jean. Une autopsie du mal*, Bière, Cabédita (Parole en liberté), 2016.

Dominique Janthial, *L'Apocalypse : ce qui doit être engendré bientôt…*, Paris, Éditions de l'Emmanuel, 2012.

Pierre Prigent, *Les Secrets de l'Apocalypse. Mystique, ésotérisme et apocalypse*, Paris, Cerf (Lire la Bible 124), 2002.

Joël Rochette, *« Il nous a déliés de nos péchés ». Lecture revigorante de l'Apocalypse de saint Jean*, Bruxelles, Lumen Vitæ (Connaître la Bible 44), 2007.

Henry de Villefranche, *Lire l'Apocalypse de saint Jean*, Paris, Parole et silence (Cahier du collège des Bernardins), 2013.

Commentaires plus techniques du livre

Craig R. Koester, *Revelation. A New Translation with Introduction and Commentary*, New Haven, Yale University Press (Anchor Yale Bible Commentaries), 2015.

Pierre Prigent, *L'Apocalypse de saint Jean*, Genève, Labor & Fides (Commentaire du Nouveau Testament 14), 2014.

Yves Simoens, *Apocalypse de Jean*, 2 vol., Paris, Édition Facultés Jésuites, 2008.

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 164

livre-apocalypse-U-19040 - 11.2.2019 - 15:19:18 - page 165

Imprimé en France

Composition : Le vent se lève…

N° d'imprimeur :
Achevé d'imprimer : avril 2019
Dépôt légal : avril 2019